



**SAS [017] –  
Amok à Bali**

**Gérard de Villiers**

VISIT...

LANZAROTE  
*Caliente*.COM



# AMOK A BALI

**GERARD DE VILLIERS**

GÉRARD DE VILLIERS



# **AMOK À BALI**

© 1966 by Librairie Plon  
© Presses de la Cité, 1989

Le Code de la propriété intellectuelle n'autorisant, aux termes de l'article L. 122-5, 2° et 3° a), d'une part, que les « copies ou reproductions strictement réservées à l'usage privé du copiste et non destinées à une utilisation collective » et, d'autre part, que les analyses et les courtes citations dans un but d'exemple et d'illustration, « toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants droit ou ayants cause est illicite » (art. L. 122-4).

Cette représentation ou reproduction, par quelque procédé que ce soit, constituerait donc une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

© Éditions Gérard de Villiers, 2003  
ISBN 978-2-3605-3350-3

# CHAPITRE PREMIER

Un fou gesticulait place Merdeka <sup>1</sup>, brandissant le poing en direction de la flamme d'or massif surmontant l'obélisque de la Liberté. C'était un Indonésien au crâne rasé, le visage mangé de barbe, pieds nus, vêtu d'un pantalon et d'une chemise en loques, qui ponctuait ses gestes d'invectives furieuses et décousues.

Malko s'éloigna prudemment dit monument illuminé et plongea dans l'obscurité du trottoir. Il y avait un certain humour, peut-être involontaire, de la part de la CIA, à avoir choisi cet endroit comme « boîte aux lettres morte<sup>2</sup> ».

Debout, au coin de la djalan Thomrin, il apercevait les lumières de l'Hôtel Intercontinental Indonésia, un des rares Immeubles éclairés de Djakarta. Son hôtel. Mais, derrière lui, à part l'obélisque, l'énorme place Merdeka n'était qu'un terrain vague, sombre comme un tunnel, semé de détritux.

L'ancienne Batavia des Hollandais, devenue Djakarta par la grâce de, l'indépendance, abritait maintenant trois ou quatre millions d'Indonésiens, personne ne savait au juste, dans des conditions qui auraient fait considérer le ghetto de Varsovie comme un modèle d'urbanisme.

Il n'y avait pas d'éclairage public, sauf à de rares endroits, par mesure d'économie. Et cette immense ville sale, plongée dans le noir, agité d'un grouillement Incessant, était plus qu'inquiétante : oppressante et dangereuse. Depuis qu'il attendait, Malko avait déjà entendu deux fois des cris venant d'un coin obscur de la place Merdeka, pourtant au centre de la ville.

Djakarta était devenue un gigantesque bidonville. De la fenêtre de sa chambre, à l'Indonésia, triste palace de béton, construit par les Japonais au titre des dommages de guerre, Malko apercevait un troupeau de moutons en train de paître de l'autre côté de l'avenue Serdiman.

Il s'essuya le front, Imprégné de chaleur moite, et regarda autour de lui. Une chose surprenait à Djakarta : le silence. Il n'y avait presque pas de voitures, à part les camions militaires et des taxis en ruine. La plupart des déplacements s'effectuaient en cyclo-pousses, les *betjas*,

qui sillonnaient lentement les grandes avenues vides d'autos.

Justement l'un d'eux approchait. Malko gagna le bord du trottoir. Le conducteur, la tête coiffée du *pitji*, le petit calot noir indonésien, ralentit. Il n'avait pas de passager. Malko recula. Ce n'était pas encore l'homme qu'il attendait.

Déçu, le cyclo-pousse appuya sur ses pédales. C'était peut-être un professeur d'Université essayant de joindre les deux bouts... Toutes les structures indonésiennes s'effondraient dans le chaos, avec une inflation galopante et une corruption défiant l'imagination. Malko retint une exclamation d'impatience.

Médan, l'homme avec qui il avait rendez-vous, avait déjà près d'une demi-heure de retard. Il ne l'avait rencontré qu'une fois, au même endroit. C'était un petit Indonésien grassouillet, avec un visage doux d'intellectuel à lunettes.

Un des rares contacts « noirs » de la CIA, à Djakarta, en dehors de certains officiers Indonésiens payés pratiquement par le Pentagone. Le 1<sup>er</sup> de chaque mois, entre neuf et dix heures du soir, il se rendait à la « boîte aux lettres morte » et attendait.

Quelqu'un comme Malko. Qui avait une mission à remplir sans passer par les circuits officiels » de l'ambassade.

Médan avait promis à Malko de l'aider, mais refusé de le rencontrer à son hôtel. L'Indonésie était pourtant le seul hôtel décent de Djakarta. Il fallait retenir ses places trois mois à l'avance. Grâce à un fabuleux pourboire, Malko avait récupéré la chambre d'un malheureux ingénieur agronome « déporté » au « Mali », célèbre pour ses combats de punaises géantes et de cafards.

Maintenant, Malko poireautait dans l'obscurité de la place Merdeka. La suite de sa mission dépendait entièrement de Médan. Et ce retard ne lui disait rien qui vaille.

Soudain, une silhouette surgit de la pénombre, puis s'arrêta à quelques pas de lui. L'inconnu alluma une cigarette et Malko aperçut furtivement un visage rond aux yeux bridés.

Un Chinois.

Celui-ci restait strictement Immobile. Malko hésita. Médan avait pu avoir un empêchement et lui envoyer quelqu'un de sûr. Mais comment s'en assurer ?

Quelques interminables secondes s'écoulèrent. Le Chinois était

toujours là. Malko décida de plonger. À son tour, il alluma une cigarette et sourit au moment où la lueur du briquet éclairait son visage.

Le Chinois se rapprocha. Il était mince et fluët, avec une grande bouche édentée. Lorsqu'il ne fut plus qu'à quelques centimètres, il murmura d'une voix timide :

— *Rupiah ? 3*

Toute son excitation tombée d'un coup, Malko secoua la tête.

C'était tout simplement un trafiquant. La roupie indonésienne avait la résistance d'un morceau de sucre dans une tasse de café chaud. Au marché noir on en obtenait facilement deux cent-quarante pour un dollar au lieu du change officiel de cent-trente. Le trafic de dollars était une des dernières ressources des Chinois de Djakarta, entassés dans l'horrible quartier de Gloukok, au bout du canal nauséabond de Kali véritable égout à ciel ouvert serpentant à travers Djakarta. Dans toute l'Indonésie, les Chinois étaient brimés et parfois tués pour crime d'intelligence.

À Bornéo, ils vendaient leurs enfants deux cents roupies le kilo pour survivre !

Malko regarda le pauvre diable en secouant la tête.

— *No rupees, thank you.*

L'autre n'insista pas et se fonda dans l'obscurité. Un autre pousse passa, avec un gros officier qui riait tout seul aux éclats. Un peu plus loin, le fou invectivait toujours la flamme d'or massif. Malko se sentit soudain complètement impuissant. Encore cinq minutes et il retournerait à l'Indonésie.

Le cri d'un marchand de brochettes ambulant troua la nuit, aigu et anachronique.

Un cyclo-pousse arrivait lentement par la Merdeka Selaphan, une des avenues bordant la place. Au lieu de tourner autour du rond-point, à bifurqua pour venir passer près de Malko, semblant hésiter.

À quelques mètres de lui, il ralentit encore, se retourna vers son passager, s'arrêta presque.

Malko avança jusqu'au trottoir pour être vu. La lueur jaunâtre du réverbère de l'autre côté de l'avenue l'éclairait vaguement.

Le passager, dans le cyclo-pousse, était absolument immobile. Malko n'osa pas appeler. Cela sentait le piège à plein nez. David Wise, le



patron de la division des plans de la CIA lui avait recommandé de se méfier autant des barbouzes officielles que des tueurs du PKI <sup>4</sup>. Malko essaya de prendre l'air dégagé d'un touriste égaré. Heureusement, il n'avait pris aucune arme. Comme tous les pays nouvellement indépendants, les Indonésiens étaient extrêmement susceptibles...

Au moment où Il se détournait Il entendit une sorte de grognement. La silhouette dans le cyclo-pousse avait bougé. Docile, le conducteur stoppa.

Le passager descendit lentement comme s'il marchait avec peine. Il fit deux pas et s'arrêta, titubant sur la chaussée, les deux mains pressées contre son ventre. Soudain, Malko réalisa qu'il était blessé.

Il se précipita, prit l'homme par le bras au moment où il allait tomber, sentit une main grassouillette s'agripper à son bras avec une force démente. L'odeur écœurante du sang se mêlait à celle d'une transpiration aigre. Le blessé bredouilla quelques mots indonésiens que Malko ne comprit pas.

Avec précautions, il lui fit franchir le trottoir et l'appuya contre un arbre. La lueur du réverbère éclaira le visage de Médan.

Son visage plat et large était comme ratatiné par la souffrance, les yeux fermés, les lèvres pincées. Sa main serra celle de Malko convulsivement.

Soudain, une exclamation fit se retourner Malko : le cyclo-pousse était descendu de sa machine et marchait vers eux ! Il lâcha le blessé prêt à intervenir.

Le petit Indonésien rit bruyamment, signe de gêne et demanda seulement :

— *Roupiah...*

Il voulait simplement être payé. Malko sortit un billet de cent roupies et le lui donna. L'autre se cassa en deux de reconnaissance, fit demi-tour et s'éloigna en pédalant comme un fou. Le prix normal de la course était de trente roupies.

Lorsqu'il revint au blessé, celui-ci s'était laissé glisser le long de l'arbre, tassé sur lui-même, comme un sac. Malko se pencha et le prit par l'épaule. Allumant son briquet, il éclaira le virage de son contact.

Les narines s'étaient pincées et les lèvres bougeaient spasmodiquement. Il agonisait. Malko colla son oreille contre la bouche de l'homme pour essayer de comprendre ce qu'il disait. Il y eut

d'abord des mots sans suite, puis deux fois, le même mot détaché :

— Kali... Kali...

— Qu'est-ce que vous voulez dire ?

Les lèvres s'arrêtèrent de bouger. Malko ne perçut plus aucun, souffle contre son oreille. Il s'écarta et leva le briquet vers les yeux.

Ils étaient vitreux. Médan était mort, la bouche ouverte, les deux mains crispées sur son ventre. Malko les écarta doucement et découvrit une plaque de sang gluant imprégnant la chemise et le haut du pantalon. Médan avait été poignardé. Sauvagement, plusieurs fois. Son ventre n'était plus qu'une plaie. Il lui avait fallu un courage surhumain pour se lever et sortir du cyclo-pousse.

Malko ne sentait plus la chaleur poisseuse. Il fouilla rapidement les poches de l'homme sans rien trouver. Même pas d'argent. Ceux qui l'avaient laissé pour mort étaient passés avant lui.

Un cyclo-pousse passait et il se dissimula derrière l'arbre. Charmant pour un agent de la CIA en mission de se trouver avec un cadavre en plein centre de Djakarta. Il se souciait peu de connaître les prisons indonésiennes. Il regarda autour de lui. Médan avait peut-être été suivi...

Le fou vociféra soudain et Malko frissonna. Maintenant les avenues étaient pratiquement désertes. Djakarta se couchait tôt. Heureusement l'Indonésie n'était qu'à cinq cents mètres. Malko traversa le rond-point, tournant le dos à la place Merdeka. Pourvu qu'il ne tombe pas sur une patrouille militaire.

Se retenant de courir, il longea l'énorme mairie futuriste de Djakarta, plongée dans l'obscurité. Ses pas résonnaient sur le ciment du trottoir avec un bruit désagréable. Une sirène de police ulula plus loin, du côté de l'aéroport de Kemajoran...

Le mot répété deux fois : Kali, tournait dans sa tête. Si seulement Médan avait pu donner plus de précisions. Il ignorait même si c'était un nom de ville, un prénom, un nom propre...

La silhouette verdâtre de l'Indonésie apparut enfin de l'autre côté de l'énorme rond-point de la Bienvenue. La cafétéria du rez-de-chaussée était encore allumée.

Il se retourna. L'avenue Thomrin était déserte. À moins que les assassins de Médan sachent déjà où le trouver. Apparemment, on ne l'avait pas suivi. En tout cas, sa mission de « surveillance » s'annonçait

mouvementée. Peut-être avait-on laissé venir jusqu'à lui le mourant. Façon polie de lui faire comprendre de ne pas se mêler de ce qui ne le regardait pas.

En tout cas, maintenant, il devait se débrouiller tout seul. Le cargo *Bremen* arrivait le lendemain au port de Djakarta. Avec dans ses flancs de quoi équiper une petite armée : fusils automatiques, mitrailleuses légères, munitions et explosifs. D'après le bordereau d'Omnipol, la société expéditrice, il y en avait exactement pour 623 782 dollars. Et la CIA était prodigieusement intriguée par le destinataire de cette intéressante cargaison. Sans doute par modestie, il était jusque-là demeuré dans l'ombre.

Malko était à Djakarta pour l'en, faire sortir. En toute simplicité. Étant donné le sort de Médan, il n'y semblait pas décidé.

Au moment où Malko entrait dans le hall de l'Indonésia, il lui sembla encore entendre le cri perçant du fou qui insultait la flamme, en or massif.

Dans un pays où il y avait, au dernier recensement, quatorze millions de chômeurs, il avait des excuses.

- 
1. Liberté
  2. Endroit convenu où un agent retrouve son contact.
  3. Roupies
  4. Parti communiste indonésien

## CHAPITRE II

La longue avenue Priok qui menait à Tand-Jung Priok, le port de Djakarta, aurait donné le cafard à n'importe qui. Les cahutes en terre et en tôle ondulée s'alignaient à l'infini, misérables et pouilleuses, grouillant d'une humanité sordide et déshéritée.

Au fond de son cyclo-pousse, Malko, élégant dans son complet d'alpaga bleu marine, ses yeux dorés dissimulés derrière des lunettes noires, se sentait gêné. Les Indonésiens le contemplaient avec surprise et envie. Les touristes venaient rarement jusqu'à Tandjung Priok.

Il se serait bien passé de cette excursion. Seulement, le *Bremen* était peut-être déjà à quai. Avec les armes. Bien qu'il n'ait pas la plus légère idée de la façon dont Il allait procéder, Il était obligé d'aller voir.

Tout en appuyant sur ses pédales, son conducteur bavardait sans arrêt en mauvais anglais. C'était un barman en chômage de l'Indonésie, hilare et disert, enchanté que Malko l'ait loué pour la journée entière.

L'avenue Priok éclata soudain en un dédale de ruelles étroites : ils étaient au port. Il n'y avait plus que des docks, des hangars décrépits, mollement gardés par des douaniers nonchalants.

Les quais étaient presque déserts. Deux cargos japonais, un russe piqueté de rouille, un philippin. Des, piles de marchandises pourrissaient à même le quai, sans surveillance. C'était un vrai coupe-gorge. Des petite groupes de dockers, en loques, s'arrêtaient de parler quand le cyclo-pousse passait près d'eux, méfiants. Toute une faune dangereuse vivait sur le port, de meurtres et de rapines. Malko avait expliqué à son conducteur ce qu'il cherchait. Ce dernier interrogea à la cantonade, dans sa langue, le dernier groupe qu'ils croisèrent. Un des dockers marmonna quelque chose et le cyclo-pousse expliqua, ravi, à Malko :

— Il va arriver dans moins d'une heure. Ils l'attendent Vous pouvez vous asseoir là-bas.

« Là-bas », c'était une gargote chinoise qui aurait fait fuir un marin d'Anvers. Des dockers buvaient de l'arak, vêtus de hardes découvrant leurs muscles énormes. À vingt-cinq roupies par jour, ils étaient obligés pour survivre de piller au moins la moitié de ce qu'ils

déchargeaient Djakarta avait la réputation d'être le port le plus mauvais du monde. Quand on sauvait trente pour cent de la cargaison, c'était un vrai miracle. Tout disparaissait : même les locomotives polonaises n'avaient jamais atteint leurs gares...

Malko s'assit du bout des fesses sur un banc luisant de crasse et laissa le cyclo-pousse commandez deux araks. Ses voisins le contemplaient avec une hostilité non déguisée, en dépit des sourires engageants de son mentor. Dans cette masse de dockers, il était repérable comme une mouche dans une casserole de lait : parfait pour une « barbouze »...

Il trempa ses lèvres dans l'alcool rêche et commença à réfléchir.

Qui avait tué Médan et pourquoi ?

Malko lui avait seulement demandé de se renseigner discrètement sur l'arrivée du *Bremen* et sur sa cargaison... Médan semblait un agent prudent. Il travaillait pour la CIA depuis plusieurs années. Sans pépins. Et pourtant il était bel et bien mort. Une chose troublait Malko. Les Journaux de Djakarta ne soufflaient mot du meurtre. Pourtant ils se faisaient une joie d'attribuer toutes les morts violentes au PKI. Bizarre, bizarre...

Un des dockers se leva soudain et vint s'asseoir à sa table sans autre forme de procès. Ignorant Malko, il entama une grande conversation avec le cyclo-pousse. Finalement, avec un sourire gêné, l'Indonésien expliqua :

— Il demande si vous êtes intéressé par des frigidaires. Une vingtaine. Pas cher...

Malko retint un sourire. Mais l'autre n'avait pas l'air disposé à plaisanter. Après tout, la couverture de contrebandier n'était pas si mauvaise, Le coin devait être truffé d'indicateurs... Il hocha la tête, intéressé, et demanda :

— De quelle marque ?

Du coup, le docker devint intarissable. Le cyclo-pousse traduisit tant bien que mal, s'emmêlant dans les voltages et les mètres cubes. Finalement, le docker prit Malko par le bras : il voulait que ce dernier vienne voir son stock. Cela se gâtait Malko dut expliquer qu'il attendait le *Bremen* pour assister au déchargement.

Le vendeur de frigidaires secoua la tête. Le cyclo-pousse traduisit

— Il ne décharge rien. Il charge seulement le bois qui est là-bas.

Son énorme patte désignait un tas de planches en vrac sur le quai.

Malko ne comprenait plus. Est-ce que la CIA s'était trompée de A à Z ?

Pourtant Médan avait été assassiné. À cause de ces armes qu'on ne débarquait pas.

Le docker devait se tromper. Celui-ci tirait Malko de toute sa poigne.

Aussi Malko se laissa entraîner jusqu'aux frigidaires ; le *Bremen* ne serait pas là avant une demi-heure.



On se demandait comment le *Bremen* était venu de si loin sans couler.

Il n'avait pas dû être repeint depuis la première guerre mondiale et ses superstructures tombaient littéralement en morceaux. La passerelle était rafistolée avec des bouts de fil de fer et arrivait tout juste au quai... Le *Bremen* avait terminé son amarrage depuis un bon quart d'heure et rien ne bougeait à bord.

Malko était seul avec le cyclo-pousse. Tous les dockers étaient partis vers le tas de planches destiné à être chargé sur le cargo et s'affairaient autour.

Un taxi s'arrêta soudain sur le quai, juste en face du cargo. Le chauffeur sortit et escalada la passerelle, puis redescendit cinq minutes plus tard portant une grosse valise de cuir noir qu'il mit dans le coffre avant de se rasseoir à son volant. Visiblement, il attendait quelqu'un. Malko secoua le cyclo-pousse.

— Je voudrais que vous alliez demander au taxi qui il attend et où il va.

En même temps il tendit discrètement un billet de cent roupies.

L'Indonésien avait déjà quitté la table...

À l'avant du *Bremen* des marins étaient en train de mettre en place un mâât de charge, près du tas de planches. Mais aucun panneau de cale n'avait été enlevé. Donc le docker semblait avoir raison : le *Bremen* ne déchargeait rien.

Brusquement, le cerveau de Malko cessa de fonctionner. Une silhouette venait d'apparaître en haut de la passerelle.

Si inattendue qu'il se demanda si l'arak ne provoquait pas des visions, comme le LSD.

Une grande jeune femme brune descendait la passerelle avec autant de grâce que le permettait sa position inconfortable. Ses interminables jambes bronzées étaient largement découvertes par une jupe ultra-courte de cuir marron. Au passage d'une marche plus haute que les autres, Malko aperçut une cuisse fuselée dans toute sa longueur...

Les cheveux noirs de l'inconnue étaient relevés en un chignon compliqué rehaussé d'un foulard de soie. Tout chez elle, suggérait la distinction, l'élégance, la sophistication, le raffinement. C'était la dernière personne qu'on pouvait s'attendre à voir débarquer de ce cargo crasseux...

La jeune femme sauta à terre gracieusement. À son bras pendait un sac Hermès de cuir rouge. Médusé, Malko eut le temps d'apercevoir un beau visage ovale, avec une large bouche et un menton volontaire, avant que l'inconnue ne s'engouffrât dans le taxi, ce qui permit à Malko d'apprécier le galbe parfait de ses hanches en amphore.

Le véhicule tourna le coin des docks au moment où le premier chargement de planches montait vers le pont du *Bremen*. Le choc de la beauté de l'inconnue et la surprise avaient sérieusement secoué Malko. En fait de cargaison d'armes, c'était plutôt inattendu... Mais y avait-il un lien entre les armes disparues et l'inconnue brune ?

Difficile de monter à bord du *Bremen* pour demander au capitaine ce qu'il avait fait de sa cargaison. Et qui était la splendide brune ? Les chances étaient extrêmement minces que ce soit un membre de l'équipage.

Le cyclo-pousse revenait, tout guilleret. Malko se félicita de l'avoir envoyé parler au chauffeur. Au point où il en était, la moindre amorce de piste était précieuse.

— Alors ? demanda-t-il.

— À est parti à l'aéroport, annonça l'Indonésien. La dame voulait attraper l'avion de Denpasar, elle avait tout juste le temps. C'est le cargo qui a demandé par radio au port d'envoyer un taxi à l'arrivée du *Bremen*...

De plus en plus obscur. La ravissante brune ne transportait quand même pas dans son sac pour 623 782 dollars d'armes...

— Où est Denpasar ?

Le cyclo-pousse sourit aux anges :

— C'est l'aéroport de Bali. Vous voulez y aller aussi ?

— Je ne sais pas encore, fit Malko, prudemment je reste encore un peu Ici...

Le *Bremen* recelait peut-être d'autres secrets dans ses flancs rouillés. Maintenant, on pouvait s'attendre à tout. Malko devait s'assurer que vraiment les armes ne débarquaient pas. Pour cela, un seul moyen : faire parler les dockers. Son vendeur de frigidaires allait peut-être pouvoir le renseigner. Il laissa un billet de cinq roupies pour les araks et se leva. Il ne se sentait pas tranquille. On n'avait pas tué Médan pour rien. À tout prix, il devait retrouver les armes.

En flânant, il s'approcha du groupe des dockers en train de charger le bois. Son « vendeur » lui fit un gracieux sourire. Il se voyait déjà à la tête d'un énorme tas de roupies. Il fit signe à Malko d'attendre un peu à l'écart.

Celui-ci obéit. Régulièrement, les énormes tas de planches grimpaient en tournoyant suspendus à des câbles d'acier. De temps en temps, un gros rat s'enfuyait affolé. Les dockers n'y faisaient même pas attention. Dans les moments de disette, ils les mangeaient. Tout en regardant les manœuvres, Malko tentait de faire, le point.

La seule piste était la jeune femme brune.

On n'avait pourtant pas jeté les armes à la mer, et elles ne seraient certainement pas débarquées à Singapour, prochaine escale du *Bremen*, car les contrôles étaient très stricte.

Alors ?

Il y eut un glissement derrière Malko. Absorbé par ses pensées, il se retourna une fraction de seconde trop tard. Le coup le frappa au-dessus de l'oreille gauche. Il y eut un éclair éblouissant et il perdit conscience immédiatement. Avec pourtant le temps de se dire que c'est ainsi qu'on mourait bêtement...

\*

\* \*

Deux visages étaient penchés sur lui mais Malko referma aussitôt les yeux. Dès qu'il les avait ouverts, une douleur fulgurante lui avait



traversé le front.

Il sentit qu'on le soulevait et voulut dire qu'il était capable de, marcher tout seul, mais aucun son ne sortit de sa bouche. Il essaya encore de rouvrir les yeux et, en tournant la tête, il lui sembla reconnaître le profil de Krisantem.

Ainsi, il avait dû glisser sur le verglas dans la cour de son château en sortant de la jaguar, et tomber sur la tête. Il fut surpris de ne pas sentir le froid, bien qu'il n'ait pas de manteau. Un bruit de voix lui parvenait dans un brouillard, et il s'étonna de ne pas comprendre. La panique le submergea une seconde : le choc lui avait-il fait oublier l'allemand ?

On le fit asseoir et il sentit qu'on poussait un verre contre ses lèvres. De bonne grâce il les ouvrit et l'alcool le fit tousser. De nouveau, il perdit connaissance.

La première sensation, en sortant du trou noir, fût une migraine atroce. Une barre qui lui serrait la tête dans un étau. Il poussa un gémissement et ouvrit les yeux.

Il eut beau faire appel à tous ses souvenirs, les deux visages sombres penchés sur lui ne lui disaient rien. En allemand, il demanda :

— Qui êtes-vous ?

Les deux inconnus exprimèrent, l'incompréhension la plus totale. L'un demanda en anglais :

— Vous allez mieux ?

Mais Malko n'allait pas mieux. Brusquement, il venait de se rendre compte qu'il n'était pas dans la cour de son château, à Liezen, en Autriche, mais dans une salle sombre et malodorante. Au fond, il aperçut un Chinois. Impossible de savoir où il était et pourquoi il s'y trouvait.

Il entendit vaguement parler de médecin, en anglais, demanda dans la même langue :

— Où sommes-nous ?

L'homme qui avait déjà parlé anglais le regarda d'abord avec surprise, puis répondit :

— Sur le port de Djakarta, vous avez eu un accident... Comment vous sentez-vous, maintenant ?

D'un coup, le voile se déchira. Malko se redressa. Tout lui revint, le *Bremen*, les armes disparues, la brune inconnue et si belle... La tête lui tournait encore, mais au moins il savait où il était. Les deux hommes étaient le docker et son cyclo-pousse.

— Qu'est-il arrivé ? demanda-t-il.

L'explication fut laborieuse. Au fur et à mesure le cyclo-pousse traduisait le récit du docker. D'après ce dernier, un inconnu avait, assommé Malko avec un morceau de bois et s'appêtait à le dévaliser, aidé d'un complice, quand lui, le docker, était intervenu. Avec ses copains, ils avaient chassé les deux hommes.

— Merci, dit faiblement Malko.

Le fait que le docker compte fermement lui vendre des frigidaires n'était évidemment pas étranger à son élan d'altruisme. Malko aurait bien aimé en savoir plus sur ses agresseurs.

— Qui étaient ces deux hommes ?

Il y eut un assez long silence, puis le docker répondit de mauvaise grâce, par l'intermédiaire de l'interprète, qu'il ne les connaissait pas, qu'il ne les avait jamais vue.

Malko sentit une gêne dans sa voix. Le regard du docker le fuyait. Mais sa tête était trop douloureuse pour affronter cette nouvelle étrangeté. En tout état de cause, on avait voulu le tuer. Pour la même raison qui avait fait abattre Médan : ces armes fantômes.

— Est-ce que le *Bremen* a déchargé ? demanda-t-il.

— Non, le *Bremen* n'avait pas déchargé. Les planches étaient toutes sur le pont et le cargo repartait le soir-même.

Malko parvint à se mettre debout. Devant le regard inquiet du docker, il fit préciser au cyclo-pousse :

— Rendez-vous demain, à la même heure, pour les frigidaires. Maintenant, je dois me reposer...

Son « vendeur » le laissa partir de mauvaise grâce, prêt à le rejeter à l'eau. On sentait qu'il commençait à regretter nettement son intervention... Tout le temps que dura le trajet jusqu'à l'Indonésie, Malko lutta contre une folle envie de hurler. De brusques élancements lui traversaient le crâne sans interruption et son front était couvert d'une sueur glaciale. Il ne se rendit compte qu'il était arrivé qu'au moment où le pousse s'arrêta.

Jamais il n'avait été aussi content de voir la façade verdâtre de l'Indonésie... Il fouilla ses poches et découvrit avec surprise son rouleau de roupies. Ses agresseurs n'avaient pas eu le temps de le fouiller.

Il tendit cinq cents roupies au cyclo-pousse. L'autre en tremblait de joie. Et cela ne faisait jamais que quatre dollars... Il aida Malko à descendre et lui glissa très vite, dans un anglais haché :

— Les hommes qui vous ont attaqués, ils sont de la police. Ils voulaient vous tuer...

Le cerveau endolori de Malko enregistra. Encore une nouvelle bizarrerie. En titubant, il se dirigea vers l'entrée de l'Intercontinental. Cela suffisait pour la journée.



Le quartier général de la division d'élite Siliwangi se trouvait au sud de la ville, dans un quartier assez agréable. Le taxi déposa Malko devant le portail et fit demi-tour. La CIA avait bien fait les choses : Malko était porteur d'un mot et de six paires de chaussettes en nylon kaki de la part d'un cousin du général Unbung, secrétaire à la délégation indonésienne des Nations Unies à New York.

Le général Unbung, un des cracks de l'armée indonésienne, formé à West Point, viscéralement anticommuniste, était chouchuté par la CIA depuis des années juste au cas où les communistes tenteraient quelque chose.

Prévenu par un canal ignoré de Malko, il était averti de son arrivée et de sa qualité. Officiellement, Son Altesse Sérénissime, le prince Malko Linge, était en mission d'information dans le pays, pour le compte d'une Importante agence de voyages américaine possédant un bureau en Autriche, la Transworld. Le fait que le bilan commercial de cette affaire soit régulièrement en déficit chaque année ne semblait pas inquiéter outre mesure ses actionnaires, ce qui était la preuve d'un désintéressement bien rare de nos jours. Rien d'étonnant donc à ce qu'un authentique prince se fasse une joie de travailler pour de tels employeurs...

Il faut ajouter que les bons sentiments, du général Unbung étaient régulièrement exacerbés par des injections massives de francs suisses, qui lui permettaient d'envisager l'avenir avec une certaine sérénité.

Malko était chargé de le mettre au courant de l'histoire des armes et

de recueillir de sa bouche les derniers tuyaux sur la situation politique en Indonésie. Après cela, il n'aurait plus qu'à pondre un rapport de cent pages qui serait digéré en dix secondes par les ordinateurs et fournirait une ligne et demie à la synthèse quotidienne envoyée à la Maison-Blanche.

La sentinelle barra la route à Malko. Bien entendu, la caserne était interdite aux civils.

Ce dernier exhiba alors l'enveloppe rédigée en indonésien, à l'intention du général. Dépassé par cet événement hautement Imprévu, le bidasse indonésien fit quand même entrer Malko dans le poste de garde. Puis, à grands cris, il appela un sous-officier qui passait dans la cour.

Il fallut encore vingt bonnes minutes pour que Malko se trouvât en face d'un officier parlant anglais. Il aurait pu s'expliquer plus vite mais préférait laisser ignorer qu'il possédait des notions assez bonnes d'indonésien.

— J'ai une commission pour le général Unbung, à remettre en main propre, expliqua-t-il au lieutenant.

Celui-ci prit l'air profondément désolé :

— Le général n'est pas là.

— Je peux revenir, dit fermement Malko. Je suis à Djakarta pour quelques jours.

La désolation de l'officier s'accentua :

— Le général ne se trouve pas à Java. Le président l'a envoyé six semaines diriger l'instruction d'une nouvelle division de parachutistes, au camp d'entraînement de Menado, dans les îles Moluques.

Malko dissimula sa surprise et son désappointement. Les Moluques se trouvaient à deux mille trois cents kilomètres de Djakarta. Autant dire dans la lune.

— Il y a longtemps que le général est parti ?

— Trois jours, fit le lieutenant. Puis-je vous aider ?

Il semblait sincère et ne mentait certainement pas. L'absence du général était facile à vérifier. À regret, Malko tendit la lettre et le paquet de chaussettes. Les barbouzes indonésiennes allaient les passer aux rayons X.

— Remettez-lui ceci à son retour, dit-il. Je regrette de ne pas pouvoir le rencontrer.

Le lieutenant le reconduisit poliment à la grille et demanda à la sentinelle d'appeler pour lui un cyclo-pousse. Malko était morose et inquiet en revenant vers le centre. On l'avait Identifié puisqu'on avait tenté de le tuer. Simplement pour qu'il ne s'occupe pas des armes. Son crâne le faisait encore affreusement souffrir. Et, des seules personnes qui auraient pu l'aider, l'une était morte et l'autre partie au diable.

Il restait une seule piste pour retrouver les armes : l'inconnue brune du *Bremen*. Soudain inquiet Malko se retourna pour voir si aucun pousse ne le suivait. Il aurait donné cher pour que le général Unbung ait retardé son entraînement. Il se sentait aussi vulnérable qu'un escargot sans coquille. Sans la moindre Idée de la personnalité de ceux à qui il s'opposait.

## CHAPITRE III

Un groupe d'Indous campaient dans le hall de l'aéroport résignée et sales : le Boeing d'Air India avait trois jours de retard et ils n'avaient plus d'argent pour aller à l'hôtel. Malko les contourna précautionneusement.

La Caravelle de la Thai International était la seule tache de gaieté sur cet aéroport sinistre. Elle venait d'arriver de Bangkok et de Singapour et repartait pour Bali à 13 h. 20, pleine à craquer. Malko avait eu un mal fou à trouver une place. En effet, trois fois par semaine la Thai assurait à Bangkok la correspondance avec le Transasian Express des Scandinavian Airlines, arrivant de New York et d'Europe, en survolant l'URSS. C'est le vol qu'avait emprunté Malko pour venir. On gagnait au moins dix heures sur la route du sud. Avec une seule escale à Tachkent pour acheter du caviar !

Un Tupolev de l'Aeroflot soviétique attendait à l'écart gardé par des soldats, mitrailleuse au poing. Il y avait un vol par semaine, direct pour Moscou. Les Indonésiens flirtaient avec l'Est.

Malko regarda les gens qui embarquaient avec lui à Djakarta pour Bali : deux couples d'âge moyen, probablement américains, deux Hollandaises qui jacassaient comme des pies et avaient des chaussures d'une taille incroyable, une veuve certainement californienne, plongée dans un best-seller épais comme un annuaire et deux japonais qui contemplaient avec un dégoût non dissimulé la saleté de l'aéroport.

C'était quand même autre chose quand l'année du Mikado occupait Batavia...

Pas de barbouze à l'horizon.

Malko avait passé une mauvaise nuit à l'Indonésie. En dépit de la glace qu'il avait appliquée sur sa blessure, il avait encore des élancements continuels et des vertiges s'il se baissait.

Le souvenir du meurtre sauvage de Médan le poursuivait. Pourquoi avait-on tué son informateur ? Qu'avait-il appris de si important sur les armes ? Et pourquoi avait-on voulu aussi éliminer Malko ? Alors qu'il était dans le noir le plus complet. Sauf et la ravissante brune

avait un lien avec la cargaison du *Bremen*.

— La Thai Internationale annonce le départ de son vol 403 pour Denpasar, annonça le haut-parleur, veuillez vous présenter à la porte N° 4.

Malko se leva. Il avait hâte de quitter Djakarta. Au moins, à Bali, il aurait la mer, et ce serait sûrement moins sale... Si seulement le général Unbung n'avait pas été à l'autre bout de l'Indonésie.



Allongé dans le moelleux fauteuil de la Caravelle de la Thai, Malko observait d'un œil complaisant la gracieuse hôtesse en sarong. Elle lui rappelait sa mission à Bangkok <sup>1</sup> et d'agréables souvenirs. Qu'était devenue Thepin, la jolie Thaï qui voulait l'épouser ? Et le colonel White, de la CIA, pris entre les amibes et les communistes...

Cela le ramena à sa mission. Une fois de plus David Wise l'avait arraché à son château par un câble. La route la plus courte pour aller d'Europe à Bali étant le Transasian Express, des Scandinavian Airline, Copenhague-Tachkent-Bangkok, Malko avait rencontré, à l'Hôtel Royal de Copenhague, un jeune et rougissant envoyé de David Wise qui lui avait communiqué le dossier de sa mission. Encore un universitaire débauché par la CIA à coup de dollars.

Histoire classique.

C'est une information venant de Prague qui avait donné l'alerte. Une vieille secrétaire de cinquante ans, un peu aigrie, que la CIA avait recrutée depuis des années et qui, en apparence, ne servait pas à grand-chose, avait soulevé le lièvre. Elle travaillait à la Société nationale de commerce extérieur tchèque Omnipol. Section armes et munitions.

Pour ses employeurs elle conservait le double de tous les bordereaux d'envoi et les communiquait à sa « botte aux lettres ».

Un employé de la CIA de Vienne dépouillait ce fastidieux courrier. Et pour une fois, il avait trouvé quelque chose d'intéressant.

La Malaisie devait s'attendre à une invasion effrayante de rhinocéros ou de tigres du Bengale, car la Société Schuller International de Singapour, avait commandé un million cinq cent mille cartouches de 7,92 millimètres, avec douille en laiton et balles de plomb durci. Ce n'était évidemment qu'une coïncidence fâcheuse si

ces munitions ne se distinguaient en rien de celles utilisées pour le fusil automatique Sturmgewehr. La commande avait été Immédiatement acceptée, et honorée.

Le fait que ces quatre-vingts tonnes de munitions suffisent à tuer tous les tigres et tous les rhinocéros de l'Extrême-Orient semblait n'avoir frappé aucun des bureaucrates tatillons de l'Omnipol.

Mais la Société Schulter International était vraiment d'une prudence de Sioux. Le port de Singapour était, paraît-il, menacé d'engorgement par des épaves. La commande comportait donc également vingt tonnes d'explosifs.

De quoi faire sauter les épaves englouties, le port, la ville et une bonne partie de l'île de Singapour. Mais on n'est jamais trop prévoyant...

Ce n'était d'ailleurs qu'un autre hasard si ces explosifs se présentaient sous forme de grenades à main et de fusées de bazooka d'après la nomenclature d'Omnipol, dont la CIA possédait bien entendu le double.

Afin d'établir un commerce fructueux d'armes de chasse, la société avait commandé également deux mille carabines de chasse. Là encore, certainement à cause de l'étourderie d'un employé de l'Omnipol, on avait remplacé les carabines par des Sturmgewehr, armes de guerre fort efficaces.

Et c'était certainement pour aider les futurs chasseurs à achever des gibiers particulièrement résistants que les Tchécoslovaques avaient joint à la commande six caisses de mitrailleuses MG-42 avec un canon de rechange au prix fabuleusement bas de trois cent cinquante dollars. Notés sur le bordereau d'expédition comme matériel d'entretien.

On n'encourage jamais assez le sport.

Toute cette commande avait transité le plus légalement du monde à travers l'Allemagne, sous caisses plombées, pour s'embarquer à Hambourg sur le cargo *Bremen*, à destination de Djakarta et Singapour.

Les télex de la CIA avaient commencé à crépiter sérieusement lorsque, après une vérification de routine, on s'était aperçu que la Société Schulter International n'était qu'une boîte aux lettres commerciale représentée par un citoyen panaméen.

De là à en déduire que cette intéressante cargaison serait débarquée à Djakarta, il n'y avait qu'un pas à franchir, car les contrôles étaient trop stricts à Singapour pour que des trafiquants prennent le risque



d'introduire une telle quantité d'armes.

La CIA n'avait pas voulu considérer l'hypothèse que le capitaine du cargo n'ait chargé les armes que pour les balancer par-dessus bord, quelque part entre Hambourg et Singapour, dans un beau geste de pacifisme.

Dans cette région du monde, il y avait environ trois mille îles appartenant à l'Indonésie, pays dont la stabilité politique n'était pas le caractère dominant. Plus la Nouvelle-Guinée, Timor partagé entre les Portugais et l'indépendance, une demi-douzaine de sultanats en ébullition et les Malais qui en voulaient à mort aux Indonésiens.

Des tas d'amateurs pour une cargaison de mort subite.

Sans compter les Indonésiens eux-mêmes. Depuis l'indépendance accordée par les Hollandais, il y avait eu une demi-douzaine de soulèvements. Tantôt pro-occidentaux, tantôt pro-est. Ou pro n'importe quoi.

Les ordinateurs de la CIA avaient commencé à ronronner sérieusement. Il fallait à tout prix savoir à qui ces armes étaient destinées... et à quoi elles devaient servir. En dehors de la chasse au tigre.

Et voilà comment Malko s'était retrouvé dans un super-DC-8 des Scandinavian Airlines, en route pour Bangkok. Dix heures de détente, de champagne et de caviar avant les problèmes...

Le Gouvernement indonésien actuel n'était pas trop à gauche. La CIA était bien décidée à ce que les choses restent en l'état. Quitte à donner un petit coup de pouce discret...

En d'autres temps, les mercenaires de la CIA avaient bien bombardé le palais gouvernemental de Bogor, pour faire réfléchir le président Soekarno, fâcheusement incliné vers l'Est.

Depuis, les Indonésiens boudaient un peu les USA, ce qui ne facilitait pas les choses. C'est pour cela qu'on avait pensé à Malko, habitué aux situations peu banales.

Évidemment les armes pouvaient atterrir dans n'importe laquelle des trois mille îles de l'archipel Indonésien, réparties sur quatre mille kilomètres, et la plupart quasi désertes... Même pas une aiguille dans une meule de foin.

Suavement, l'envoyé de David Wise avait précisé à Malko :

— En dehors de votre contact local, vous n'avez le droit de contacter qu'une seule personne : le général Unbung. C'est un homme en qui nous avons toute confiance.

Et pour cause. Ledit général Unbung avait pudiquement fermé les yeux, cinq ans plus tôt quand des B-26 légèrement maquillés s'étaient posés sur certains terrains Indonésiens pour aller bombarder un gouvernement clandestin et communiste.

Hélas ! le « bon » général Unbung était au diable.

L'hôtesse troubla la rêverie de Malko en se penchant sur lui.

— Désirez-vous boire quelque chose ?

Malko avait sérieusement besoin de prendre des forces.

— Vous avez du Dom Pérignon ?

Elle sourit, désolée.

— Hélas ! non. Voilà tout ce que J'ai.

C'était un quart de Brut Impérial 1964, Mot et Chardon.

— C'est Presque aussi bon, assura Malko.

Il regarda pensivement le liquide ambré et pétillant remplir son verre... et eut tout à coup une inspiration.

— Vous parlez indonésien ? demanda-t-il ?

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Que signifie le mot : Kali ?

Elle fronça les sourcils une seconde, puis se décida :

— Kali ? C'est un prénom. Un prénom de femme. La quatrième épouse du président s'appelle Kali, d'ailleurs. D'après les journaux de Djakarta, elle se trouve justement à Bali. Vous la verrez, peut-être...

Malko faillit en renverser son verre de Mot et Chardon. Il devait y avoir des milliers de Kali en Indonésie.

— C'est un prénom courant ?

La Thaï secoua la tête :

— Oh ! non, c'est assez rare. Cela vient de Malaisie.

Devant l'air absorbé de Malko, elle rit légèrement :

— Puisque vous vous intéressez à elle, je vais vous montrer une photo. Elle est très belle.

Il y avait quand même une pointe de jalousie dans sa voix. Elle s'éloigna vers le fond de la cabine et revint avec un magazine, ouvert sur une grande photo en couleur.

— La voilà.

Effectivement Kali était très belle. Un petit mufle triangulaire avec de grands yeux en amande, une très grande bouche entrouverte sur des dents parfaites, un haut front bombé. Avec, malgré tout l'air dur et volontaire.

— Elle ne sera peut-être plus longtemps dans les journaux, précisa suavement l'hôtesse. Le président aime bien changer. Il y a quelques jours, je me trouvais à Djakarta à une soirée et je l'ai vu avec une fille ravissante. Une ancienne hôtesse de la Garuda, à moitié japonaise, Dewa. Il avait l'air très amoureux et il paraît qu'ils ne se quittent plus. Il lui a fait cesser son travail pour qu'elle puisse rester au palais...

Les détails de la vie sexuelle du président Indonésien intéressaient médiocrement Malko. Il remercia l'hôtesse et se replongea dans son Mot et Chardon et dans ses réflexions.

Qu'allait-il trouver à Bali ?

Cela semblait tout à fait impossible que la ravissante épouse du président soit mêlée à un trafic d'armes. Ce ne pouvait être qu'une coïncidence. Malheureusement, lorsqu'on est barbouze hors cadre à la Central Intelligence Agency, on n'a pas le droit de croire aux coïncidences...

Surtout dans une affaire où il y a déjà un cadavre et une tentative de meurtre...

L'île de Java défilait sous les ailes de la Caravelle de la Thai, avec ses montagnes et ses rizières. Il restait encore près d'une heure de vol pour Denpasar. Malko ferma ses yeux dorés et essaya de noyer sa migraine dans le champagne.

\*

\* \*

Une pluie diluvienne limitait la visibilité à cent mètres. La saison des pluies était en avance. À travers le hublot, Malko distingua vaguement un petit bâtiment et une courte piste bordée par une jungle épaisse. Il venait d'atterrir à Denpasar, capitale de Bali.

Le temps de gagner l'aérogare, Malko fut trempé jusqu'aux os par la pluie tiède et drue.

Heureusement le minibus de l'Hôtel Bali-Beach Intercontinental attendait dehors. Dix minutes plus tard, il roulait sur la route étroite de Denpasar. Le Bali-Beach se trouvait près du village de Sanur, au bord de la mer, Le minibus croisait des paysans avançant paisiblement sous la pluie, abrités sous de grandes feuilles de bananier.

Malko aperçut une vieille femme aux seins nus et tombants qui regardait le bus, juste avant d'arriver à l'hôtel.

À voir le Bali-Beach, on aurait pu croire que la guerre du Pacifique n'était pas terminée ! Il ressemblait à un énorme blockhaus verdâtre et massif. Pour renforcer encore l'illusion, un vieux *liberty ship* échoué sur le sable noir pourrissait à un mille de là, rouillé et lugubre.

Le grand hall du Bali-Beach était désert, et une nuée de grooms ressemblant à des grenouilles avec leurs tenues vertes, se rua sur les valises de Malko. Il se demanda soudain ce qu'il était venu faire dans cette villégiature tropicale du bout du monde.

Il s'accouda à la réception pour remplir sa fiche. À son vrai nom : Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, habitant à Liezen, Autriche. Agent de voyages. Pendant qu'il était en train d'écrire une voix de femme le fit se retourner.

— Voulez-vous me donner le 214.

Un parfum français frappa ses narines. Miss Dior. Inattendu au fond de l'Indonésie.

Il resta le stylo en l'air.

La voix émanait d'une fille brune, belle à vous couper le souffle. Uniquement vêtue d'un microscopique bikini d'une blancheur éclatante, les pieds nus, elle était merveilleusement bronzée, avec d'interminables mains aux ongles rouges, ses longs cheveux retenus par un foulard multicolore. Son visage parfait aux traits fins échappait à la banalité grâce à un nez légèrement busqué aux narines très découpées. Des yeux bleu-gris à peine maquillés exprimaient une distinction hautaine.

C'était l'inconnue du *Bremen*.

Quand elle s'éloigna, Malko eut un choc à l'épigastre. Elle avait un corps comme on en voit dans la statuaire grecque. Des hanches en amphore., une taille incroyablement fine et une démarche de reine,

ruisselante de sensualité.

Que venait faire cette créature de rêve à Bali ? Son anglais était teinté d'un accent indéfinissable. Malko la vit s'arrêter devant l'ascenseur.

Le temps de finir la fiche, il la rejoignait Poussé par le bagagiste indonésien, il s'appuya imperceptiblement avec un sourire d'excuses contre le corps admirable. Connaissant le pouvoir de ses yeux dorés, il ôta ses lunettes.

Les yeux bleu-gris se levèrent vers lui. Il se sentit dévisagé, décortiqué, comme un insecte, puis une imperceptible lueur d'intérêt adoucit le visage de l'inconnue. Elle ébaucha un très lointain sourire avec ses yeux sans qu'un muscle de son visage ne bougeât.

Quand les yeux d'or de Malko s'arrêtèrent sur la belle bouche entrouverte sur des dents parfaites, il y eut une décharge d'électricité statique. L'inconnue se détourna légèrement et serra un peu plus son sac de cuir rouge, que Malko avait déjà remarqué lorsqu'elle était descendue du *Bremen*.

Malko était arrivé à son étage. Il descendit, sentant sur son dos le regard de l'inconnue. Une chose était certaine. Ou elle méritait un premier prix de conservatoire ou Il n'était à ses yeux qu'un homme séduisant. Pour qui elle aurait volontiers une faiblesse. Ce qui risquait à la fois de simplifier et de compliquer la situation.

---

1. Voir *L'Or de la rivière Kwäi*.

## CHAPITRE IV

Étendu sur un matelas au bord de la piscine du Bali-Beach, Malko observait derrière ou lunettes noires, un gros homme chauve, blanc comme un furoncle, qui faisait une cour éléphantique aux serveuses indonésienne. Découragé par des sourires froids, il s'approcha de Malko, un verre à la main.

— Alors, mon cher ? Ces petites ne sont-elles pas ravissantes ?

Malko s'était présenté comme un agent de voyages établissant un circuit touristique. Son interlocuteur néerlandais discutait avec les autorités de l'île l'établissement d'une centrale électrique à Bali. Depuis trois jours qu'il se trouvait au Bali-Beach, Malko avait passé au crible les hôtes de l'hôtel, cherchant celui susceptible d'être mêlé au trafic d'armes. L'hôtel était le seul endroit de Bali à accueillir des Européens. Hélas ! Il n'avait pas avancé d'un millimètre.

— Délicieuses, fit Malko.

Les petites serveuses étaient payées deux dollars par mois ! Mais en dépit de ce salaire de misère, elles restaient totalement fermées aux avances des étrangers. Alors, le Hollandais, volubile et amical, ne cessait de traîner Malko au bar, pour se remplir, à prix d'or, de bière Heineken.

Et, régulièrement la conversation retombait sur l'attraction numéro un de l'hôtel : l'inconnue brune du *Bremen*.

Tous les mâles de l'hôtel se desséchaient à lorgner les hanches en amphore. Flanquée la plupart du temps d'un Indonésien athlétique et mince, les yeux dissimulés derrière des lunettes noires, elle se partageait entre la piscine, des promenades sur la plage en contrebas et quelques excursions.

Chaque soir, elle portait une robe différente, toujours extrêmement courte, mettant en valeur son corps admirable. Elle ne parlait à personne. Malko avait plusieurs fois cherché à capter le regard Impénétrable de ses yeux gris. Elle avait soutenu son regard, mais sans plus. Il y perdait son latin. Le trafic d'armes n'est pas un métier de jolies femmes. Et pourtant, il n'avait pas rêvé : elle avait débarqué du *Bremen*.

Soudain, dans une envolée de sarongs, les petites serveuses se précipitèrent vers la porte de la galerie marchande ouvrant sur la piscine. Malko et le Hollandais tournèrent la tête.

La porte s'ouvrit sur une jeune Indonésienne drapée dans un sari rouge. Elle marchait d'un pas majestueux, la tête très droite, les pieds dans des sandales d'or. Ses cheveux étaient relevés en un chignon compliqué piqué de fleurs de magnolia, véritable sujet de concours !

Derrière elle, se pressaient une demi-douzaine d'hommes, dont deux en uniforme, et deux vieillards enroulés dans des espèces, de toges crème, un peu à la façon, des bonzes.

Au fur et à mesure de sa progression, les petites serveuses se courbaient jusqu'au sol sur son passage. Elle passa devant Malko sans détourner la tête et Il put admirer la pureté de son profil. Elle était diaboliquement belle.

- Qui est-ce ? souffla Malko au Hollandais.

L'autre sursauta :

- Comment ? Vous ne savez pas ! C'est Kali, la femme du président, enfin sa quatrième. Il paraît que c'était une prostituée qu'il a connue dans un bordel pour riches de Djakarta...

Malko suivit pensivement la fine silhouette. Ça faisait beaucoup de coïncidences. Il revit Médan, agonisant, lui répétant : « Kali ». Et, maintenant, il retrouvait Kali, au même endroit que l'inconnue du *Bremen*.

Mais que faisait la femme du président dans un trafic d'armes ?

— Les deux vieux en robe sont des gurus du président, expliqua le compagnon de Malko. Il est très superstitieux, paraît-il.

Kali s'installa sous un parasol, flanquée des *gurus*, et tourna vers la mer. Le Hollandais apprit à Malko qu'elle séjournait à l'hôtel depuis une semaine, mais quittait rarement son luxueux appartement du dernier étage.

Maintenant, elle buvait un verre de *lime* 1 avec distinction. Malko se demanda comment il pourrait entrer en contact avec elle.

La piscine et le terrain qui l'entouraient, entourés de cocotiers, surplombaient la plage de trois mètres environ. On y accédait par des marches de pierre sur lesquelles séjournait en permanence les marchands de batik à qui le territoire de l'hôtel était interdit.

En voyant Kali, ils agitèrent frénétiquement leurs coupons de tissu,

prosternés dans le sable.

Oh ! miracle, la femme du président daigna s'apercevoir de l'existence de ces vers de terre. Elle devait s'ennuyer prodigieusement car elle se leva et se dirigea vers cet étrange marché ambulant, après avoir jeté un ordre aux *gurus* qui restèrent accroupis, farouches et grotesques.

Dès que Kali se fut éloignée, Malko adressa un gracieux sourire au *Guru* le plus proche. La belle Kali l'intriguait prodigieusement. Pourvu que les *Gurus* parlent anglais. A sa grande surprise, l'autre lui répondit découvrant des chicots jaunâtres. Carrément, Malko se rapprocha et décida de jouer les touristes imbéciles.

— Quelle femme ravissante, remarqua-t-il à haute voix.

Le *Guru* escamota les chicots et fit sentencieusement, en anglais rocaillieux :

— Son Excellence est surtout une sainte femme.

Avec une nuance de reproche dans la voix.

Où la sainteté va-t-elle se nicher ? Mais le *Guru* était lancé. Sa main maigre et sale se pointa sur la poitrine de Malko :

— C'est une sainte femme, répéta-t-il, qui vit comme le président, dans un état de pauvreté presque total. Elle ne possède rien, conclut-il d'un ton douloureux, elle donne tout à son peuple. Savez-vous qu'elle n'a que deux sarongs ?

Et sept visons.

Malko, hocha la tête, attendri. Il y avait là un beau candidat à la médaille d'or du bourrage de crâne.

— Que fait donc Son Excellence la présidente à Bal ! ? interrogea-t-il, entrant dans le jeu.

Les yeux globuleux du *Guru* basculèrent dans leurs orbites.

— Son Excellence médite.

Après cela, le Bali-Beach serait classé comme temple. Cela valait bien trois étoiles... Effectivement, Kali ne se baignait pas, ne se mettait pas en maillot, il n'y avait pas de boîtes de, nuit à Denpasar... Il restait la méditation. Ou d'autres activités, plus temporelles...

Malko aurait bien aimé en savoir plus.

— La présidente participe-t-elle au travail du président ?



Le Guru opina vigoureusement.

— Par ses bonnes œuvres. Et, plusieurs fois par jour, elle prie pour le bonheur du peuple indonésien.

Soudain, il posa un regard brûlant et légèrement, ment halluciné sur Malko et remarqua onctueusement :

— Pour un étranger, je vois avec plaisir que vous vous intéressez à notre peuple. Je vais faire quelque chose pour vous... Approchez-vous.

Malko obéit, pas enthousiaste. La sainteté du Guru semblait aller de pair avec une saleté défiant l'imagination. L'Indonésien fouilla sous sa robe et en sortit un minuscule flacon qu'il mit de force dans la main de Malko.

— J'ai l'honneur d'assister parfois au bain de notre président bien-aimé, chuchota-t-il. J'ai recueilli un peu de son eau encore imprégnée de sa sainteté. Prenez-la, elle vous portera bonheur.

— Merci, dit Malko, estomaqué.

L'autre baissa encore la voix.

— D'habitude, c'est mille roupies. Vous êtes étranger, ne m'en donnez que cinq cents...

Suffoqué, Malko alla chercher l'argent dans son portefeuille posé sur la table. Le Guru fit disparaître les billets sous sa robe au moment où Kali revenait, et replongea dans une attitude hautement méditative... Furieux Malko s'offrit le luxe de poser le flacon bien en évidence sur la table. Au prix où il l'avait payé.

La femme du président semblait trop sainte pour que ce soit vrai. Elle termina sa boisson et reprit dignement la route de sa tour d'ivoire, escortée des Gurus.

Malko chercha en vain à accrocher son regard. Elle était aussi distante que la reine de Saba. Mais son long sarong n'arrivait pas à cacher ses formes parfaites. Il lui sembla même qu'elle ne portait pas de soutien-gorge. Ce qui n'était pas incompatible avec la sainteté.

Kali disparue, la piscine du Bali-Beach retomba dans sa torpeur., Le Hollandais comanda un J and B. En regardant son argent Malko réalisa tout à coup qu'il n'avait plus que des dollars. Or, à l'hôtel, on les changeait au taux officiel, c'est-à-dire qu'on vous en volait pratiquement la moitié...

— Vous ne savez pas où on peut changer des dollars ? demanda-t-il à son compagnon.

L'autre éclata d'un gros rire :

— Bien sûr ! Chez Joséphine. Et si vous n'êtes pas trop regardant sur le taux, vous aurez une prime en nature.

— Qui est-ce ?

Le Hollandais eut un geste vague.

— Une fille qui a une combine. Parce qu'elle ne se cache pas. Et, si vous avez envie de baiser, elle se dévouera. C'est rare, ici, parce que les Balinaises ne se prostituent pas...

Malko n'en demandait pas tant.

— Allez-y le soir, continua le Hollandais. C'est quand même plus discret. Tous les taxis savent où c'est.

Malko remercia et reprit sa méditation morose. Depuis son arrivée en Indonésie, il tournait en, rond. Le lot d'armes s'était volatilisé et Il n'avait aucune idée de la raison pour laquelle son informateur avait été tué.

À Bali, il n'y avait personne à interroger. Même pas de journal dans l'île. On était totalement, coupé du monde. Pourquoi les armes auraient-elles échoué là ? Les gens semblaient pacifiques et doux. Tous les soirs, de longues processions de filles et de jeunes gens, vêtus de costumes traditionnels, se rendaient dans les temples chargés d'offrandes pour des dieux innombrables.

Faute d'autre activité, Malko décida d'aller changer ses dollars. Il se donnait jusqu'à la fin de la semaine pour découvrir quelque chose à Bali. Ensuite, il repartirait à Djakarta pour reprendre le problème à zéro. Mais chaque jour qui passait multipliait les risques de voir les armes utilisées...

Il plongea dans l'eau tiède de la piscine en pensant à Kali. Elle éclairait presque l'inconnue brune du *Bremen*.

\*

\* \*

Le taxi cahotait sur la route défoncée. Malko essayait vainement de se repérer. Pas une lumière, pas un réverbère. Dès la tombée de la nuit, Bali tout entière était plongée dans une obscurité quasi totale. L'électricité était un luxe encore réservé aux possesseurs d'un groupe électrogène, comme le Bali-Beach.

Ailleurs, c'était le Moyen Âge.

Malko avait eu juste à dire « Joséphine » pour que le chauffeur démarrât avec deux cents roupies. Ils roulaient depuis un quart d'heure, et la nuit était tombée brutalement à la tropicale.

Les phares éclairaient dans les virages une forêt dense. La voiture franchit un étroit pont suspendu métallique Jeté sur une gorge dont on n'apercevait pas le fond et s'arrêta sur une placette ronde. Le chauffeur se tourna vers Malko et désigna une masse sombre :

— Joséphine, *here* !

C'était une maison en bois. En surplomb la flamme jaune d'une lampe à pétrole éclairait vaguement un escalier. Malko grimpa à tâtons les marches, traversa un petit jardin japonais et entra de plain-pied dans une pièce où brûlait une autre lampe. Une silhouette parfumée se matérialisa soudain, presque contre lui.

— Qui êtes-vous ? demanda une voix douce en anglais.

— Je cherche Joséphine.

— C'est moi.

La voix était agréable et musicale. Il y eut un remue-ménage dans l'obscurité et soudain une lampe beaucoup plus forte s'alluma et éblouit presque Malko. Joséphine resta d'abord dans l'ombre. Mais l'examen dut être favorable car, elle haussa encore la mèche et posa la lampe sur une table, s'éclairant à son tour.

C'était une fille superbe, d'une trentaine d'années. Un pantalon en lastex sombre moulait des fesses tellement cambrées qu'on aurait pu y poser un plateau. La poitrine était aussi imposante, dessinée sous un jersey qui laissait apercevoir les bouts des seins. Joséphine avait des traits réguliers et épais avec une large bouche charnue et des grands yeux sombres. Avec ses longues mains chargées de bagues, presque à tous les doigts, elle incarnait parfaitement la belle hétaïre des saintes Écritures.

— J'ai des dollars, dit Malko. Il paraît...

La métisse éclata d'un rire sain :

— Bien sûr. Combien en avez-vous ?

— Deux cents.

Les belles lèvres de Joséphine tirent la moue.

— Pas plus ?

— Je reviendrai.

Elle posa sa longue main sur le bras nu de Malko et une onde de désir le parcourut involontairement.

— Venez.

Ils pénétrèrent dans une chambre à coucher où brûlait une autre lampe à huile. Sans façon, Joséphine s'agenouilla sur le plancher, faisant ironiquement saillir sa croupe et manipula les boutons d'un petit coffre-fort scellé dans le mur. Elle se releva, une énorme liasse de roupies crasseuses à la main et les jeta sur le lit.

Le coffre était resté ouvert, découvrant des Basses de billets. Une fortune. Joséphine compta rapidement les roupies et prit les dollars de Malko qu'elle examina à la lampe avant de les jeter dans le coffre.

La main posée sur le tas de roupies, elle dit soudain de sa voix musicale :

— Vous me plaisez. Pourquoi ne restez-vous pas un peu ?

Les pointes de ses seins semblaient encore avoir grossi, le parfum fort et bon marché s'infiltrait dans les narines de Malko et le lastex du pantalon de la métisse crissa doucement comme elle décroisait les jambes.

Peu de clients devaient résister à ses yeux brillants. Joséphine avait du génie. Devant l'hésitation de Malko elle découvrit des dents éblouissantes et cambra encore sa poitrine.

— Vous n'allez pas refuser de m'offrir une paire de chaussures ?

— Des chaussures ? fit Malko, surpris.

Joséphine se leva, le frôlant, et alla ouvrir un placard, en face du lit : il devait contenir deux cents paires de chaussures, toutes avec des talons démesurés, de toutes les couleurs, de toutes les formes. La métisse se tourna vers Malko :

— Vous voulez que j'en mette ? C'est joli.

Avant que Malko ne répondît, elle lui prit la main et le fit lever, l'attirant contre elle.

Malko eut l'impression qu'une force inconnue les collait l'un contre l'autre. Il nageait dans le parfum. Une langue chaude et volontaire lui força la bouche.

À côté de cette succion de toutes les cellules, la tentation de saint Antoine n'était qu'une aimable plaisanterie.

Joséphine s'écarta, un peu vexée du manque de réaction de Malko.

— Je suis belle, vous savez, fit-elle.

Sans crier gare, elle fit passer son pull pardessus sa tête et apparut en soutien-gorge noir à balconnet. D'un geste souple, elle le défit, le fit glisser et braque sa poitrine nue sur Malko.

— Alors ?

Elle n'avait pas besoin de soutien-gorge. Ses seins, massifs et durs, étaient un phénomène de la nature. Les pointes dressées s'enfoncèrent dans la chemise de Malko.

— Caresse-les, souffla Joséphine. Si cela ne te plaît pas, tu ne me paieras pas.

Joignant le geste à la parole, elle prit sa main et la posa sur la chair élastique et tiède. Malgré lui, il crispa les doigts et sentit ses hanches partir à la rencontre de Joséphine. La résistance humaine a des limites. Il en oubliait le côté vénal de la passion de la métisse.

Soudain, une voix de femme aiguë appela dans l'autre pièce. Joséphine s'écarta brutalement de Malko comme s'il avait émit la prétention de ne pas payer.

En un clin d'œil, elle renfila son pull, laissant le soutien-gorge sur le lit :

— Attendez ici, dit-elle à voix basse. Il ne faut pas qu'on vous voie. Ce ne sera pas long.

Sans attendre sa réponse, elle sortit en fermant la porte.

Malgré lui, il se sentit vaguement déçu. Et intrigué. Pourquoi Joséphine avait-elle l'air effrayé ? Son trafic était notoire. Il attendit un moment puis poussa doucement la porte, après avoir éteint la lampe à pétrole. La curiosité est un vilain défaut, mais cela sauve parfois la vie.

Il entendit plusieurs voix de femmes. Enfin, il put coller son œil à la raie lumineuse.

Et manqua glisser de saisissement.

Joséphine était assise de dos. Face à Kali et à l'inconnue brune du *Bremen*. Celle-ci apostrophait furieusement l'Indonésienne, qui lui répliquait sur le même ton, crachant les mots plutôt qu'elle ne les

prononçait...

Malheureusement elles parlaient trop bas pour que Malko comprenne ce qu'elles disaient.

Il en aurait quand même crié de joie ! Cette fois, le hasard l'avait sérieusement aidé. Ainsi Kali, la femme du président, semblait bien mêlée au trafic d'armes.

Évidemment, Joséphine ne tenait pas à ce qu'on vole la femme du président chez elle. Surtout en pleine discussion d'affaires, peu compatible avec sa méditation...

La fille brune se leva d'un coup, comme pour partir, et Malko se rejeta, précipitamment en arrière. Il réalisa à quel point Il était en danger. Si, pour une raison quelconque, Kali ou l'inconnue brune le trouvait dans la chambre, c'était la catastrophe. À tâtons, il trouva une porte-fenêtre et l'ouvrit. Elle donnait sur le jardin. Il en savait assez.

Il ne restait plus qu'à retrouver les armes et à mettre au courant la CIA des étranges passe-temps de la femme du président de l'Indonésie. Dans le jardin, il respira mieux. Les étoiles brillaient dans le ciel sans nuages et il faisait noir comme dans un four. Il retrouva le sentier par lequel il était arrivé. Joséphine penserait qu'il s'était lassé d'attendre. Elle ne savait même pas son nom.

Au moment où il débouchait sur la placette une silhouette se dressa devant lui. Dans l'obscurité, il crut d'abord qu'il s'agissait de son chauffeur. Mais l'homme lui barrait carrément le chemin.

La molette d'un briquet crissa. À la faible lueur, Malko reconnut l'Indonésien au visage maigre, qui escortait souvent l'inconnue brune.

Il sembla aussi surpris que lui, s'écarta avec un grognement d'excuse, et se fondit dans l'obscurité.

Malko retrouva sa voiture dont le chauffeur somnolait au volant. Trois minutes plus tard, ils roulaient vers le Bali-Beach. Soudain, le chauffeur freina brusquement. Une longue procession de Balinaises, pieds nue, d'immenses jarres sur la tête, défilait silencieusement dans l'obscurité. Seules, deux serre-files portaient de minuscules lanternes. Cela, c'était le vrai Bali, celui que ne voyaient pas les touristes, qui continuait à honorer ses innombrables dieux depuis des temps immémoriaux.

Les Balinaises furent avalées par la nuit et le vieux taxi repartit en toussant. Le cerveau de Malko bouillonnait. Que faire ? Le fait que la femme du président soit mêlée au trafic ne facilitait pas sa tâche. Elle disposait certainement de protections sans limites...

À Bali, Malko était seul. Les lettres mettaient plusieurs jours pour Djakarta et étaient certainement : filtrées. En se découvrant, il risquait de signer son arrêt de mort. Comme son correspondant de Djakarta.

Le hall du Bali-Beach était désert, comme tous les soirs. Malko se dirigea vers la cafétéria pour retrouver l'éternel *nasi-goreng*, le plat de base de la cuisine indonésienne.



Le soleil réveilla Malko. Il avait plu pendant la nuit et une brume de chaleur montait de la cocoteraie imprégnée d'humidité.

Il se leva et se regarda devant la glace. Son visage bronzé faisait paraître ses yeux encore plus dorés et ses cheveux plus blonds. Les cicatrices de son torse n'arrivaient pas à disparaître sous le bronzage.

Pour se remonter le moral, il jeta un coup d'œil sur la photo panoramique de son château de Liezen qui ne le quittait jamais. En cette saison, il était couvert de neige... Mais pas encore fini. Malko aspirait au jour où il pourrait enfin vivre selon son rang, sans courir le monde, ouvrir une bouteille de Dom Pérignon pour honorer quelques gens de bien ou continuer son long flirt avec Alexandra...

Ses éternels complets d'alpaga sombre étaient encore trop chauds pour Bali. Il avait pourtant horreur du négligé. Mais Ici, les tropiques étaient les plus forts. Ce qui lui évitait de porter une arme. Même son pistolet ultra-plat était difficilement dissimulable avec une chemisette et un pantalon. Il reposait tranquillement dans le double fond de sa Samsonite. À toutes fins utiles.

On frappa à la porte. Un coup timide.

C'était, comme tous les matins, une des Balinaises en uniforme vert, tenant ses mocassins blancs à la main, étincelants. Il les prit et remercia.

Il s'habilla tout en pensant à la veille. Il allait être obligé de jouer cartes sur table avec l'inconnue brune. Après tout, il représentait un organisme puissant et riche. Avec lequel aucun trafiquant d'armes ne désirait être en mauvais termes. Un accident est si vite arrivé ! Durant la guerre d'Algérie, les trafiquants allemands, transformés en chaleur et en lumière par les bons soins du SDEC français, en savaient quelque chose.

Il enfila son mocassin gauche.

Au moment où il se préparait à enfiler le droit, il aperçut furtivement quelque chose de jaunâtre à l'intérieur de la chaussure. Comme un brin de laine.

Machinalement, il la secoua.

Le bond qu'il fit le propulsa à l'autre bout de la chambre. Il lui sembla même qu'il avait hurlé.

Une araignée jaune, grosse comme une soucoupe, était tombée de la chaussure. De ses longues pattes velues elle tâtait la moquette, avançant lentement vers le lit. Malko faillit vomir.

Il prit la lampe de chevet et la jeta sur la bête. Il y eut un éclaboussement répugnant et il ne resta plus par terre qu'une tache jaune et un liquide gluant, entourant les longues pattes agitées de soubresauts. Malko était de la couleur des murs. La piqûre de la mygale qu'il venait de tuer était mortelle. Ces araignées vivaient généralement dans les cocotiers. Il avait fallu une bien étrange coïncidence pour que cette bestiole se retrouvât au fond de son mocassin.

S'il avait enfilé d'abord le pied droit au lieu du pied gauche, il serait en train d'agoniser. Le poison de la mygale agit sur les centres nerveux et provoque la paralysie immédiate. Il n'y a pas d'antidote. Les Dayaks et les Muruts de Bornéo s'en servent toujours pour leurs flèches empoisonnées.

Le premier réflexe de Malko fut de retrouver la fille qui lui avait apporté ce piège mortel. Puis il se raisonna.

À quoi bon ?

Elle n'était peut-être pas complice et nierait de toute façon.

Malko pensa à la belle Kali. C'est elle qui avait sûrement donné l'ordre de le tuer. Et elle recommencerait. Étant la femme du président, elle se sentait toute-puissante et invulnérable. L'Indonésien qui avait aperçu Malko la veille avait parlé. La réaction ne s'était pas fait attendre. Un trafiquant ne se serait pas attaqué aussi brutalement à un agent de la CIA. Or, depuis le meurtre de Médan, il y avait gros à parier que les adversaires de Malko connaissaient sa qualité...

La seule solution était d'intimider les marchands d'armes, en l'occurrence la brune du *Bremen*, pour arriver à traiter avec eux. Quitte à racheter la cargaison... Mais tout cela n'allait pas être facile.

Cette île paradisiaque risquait fort de devenir un piège mortel. La



belle Kali n'allait pas s'arrêter après une tentative ratée. Ici, elle était chez elle. Malko pouvait disparaître sans laisser la moindre trace. Les moyens ne manquaient pas. Pourtant, il n'avait pas le droit de quitter Bali pour lui laisser le champ libre.

Contournant le cadavre de la mygale, il sortit. La femme de ménage aurait une surprise.

---

1. Jus de citron amer.

## CHAPITRE V

Le compagnon de la brune du *Bremen* nageant dans la piscine du Bali-Beach avait l'air d'un piranha dans un aquarium, avec son air féroce. Sur ses gardes, Malko surveillait les alentours. Une mygale dans la journée, c'était suffisant. Il n'oubliait pas la lueur du briquet dans la nuit. C'est le « piranha » qui l'avait dénoncé. Pourtant, ni lui, ni la brune n'avaient sursauté en le voyant arriver à la piscine.

La chaleur torride avait chassé les quelques touristes de la piscine dont l'eau bouillait presque. Écrasés de soleil, les marchands de batik brandissaient mollement leurs coupons de tissus, à la limite du territoire interdit. Derrière ses lunettes noires, Malko observait la pulpeuse silhouette de l'inconnue du *Bremen*.

Il avait remarqué que la jeune femme ne se séparait jamais de son sac Hermès en cuir rouge, même sur la plage. En dépit de ce qu'il avait surpris, Malko n'arrivait pas à croire que cette ravissante jeune femme soit une trafiquante d'armes. Que faisait-elle au Bali-Beach, à se dorer au soleil toute la journée ? Pourquoi n'avait-elle pas filé après avoir livré ses « fusils de chasse » ?

La brune se leva et s'étira, faisant presque jaillir ses seins dorés hors du soutien-gorge blanc. Un petit japonais qui prenait un bain de soleil faillit en glisser sur la mosaïque. Elle appela le « piranha », qui jaillit de la piscine et lui emboîta docilement le pas.

Elle passa devant Malko, balançant son sac à bout de bras comme pour le narguer. Il les vit disparaître sur la plage. La marée était basse et il n'y avait presque pas d'eau entre le récif de corail, à un kilomètre environ, et le sable noir.

Malko attendit quelques minutes puis se leva à son tour et se dirigea vers l'escalier de la plage.

Son cœur fit un bond dans sa poitrine lorsqu'il atteignit le sable.

À cinquante mètres de lui, il y avait une petite tache rouge posée sur une serviette du BaliBeach : le sac rouge.

Il chercha la propriétaire des yeux. Elle se trouvait avec le « piranha », à près de trois cents mètres de la plage, pataugeant dans l'eau basse

avec de grands éclats de rire.

C'était presque trop beau pour être vrai. Malko fit quelques pas et s'assit près du sac. Puis il s'allongea à même le sable brûlant. Les deux silhouettes lui tournaient le dos.

Il allongea la main vers le sac et dégrafa la fermeture. Un gros carnet noir occupait presque tout l'intérieur du sac. Malko le sortit avec précautions.

Les deux pataugeaient toujours au loin. Il ramena le carnet contre lui et l'ouvrit, les lèvres sèches de curiosité. La page de garde portait une inscription imprimée en lettres gothiques.

## INTERNATIONAL ARMAMENT CORPORATION

*Import — Export — Transit*

Hambourg. 26 Salzbourgstrasse

Ainsi, c'était bien la femme qu'il recherchait ! Il feuilleta rapidement le carnet. Plusieurs pages étaient couvertes de numéros de téléphone, de notes manuscrites, de chiffres, presque indéchiffrables.

Malko remit le carnet noir dans le sac, referma la fermeture et s'allongea sur le dos.

Où étaient les armes ? Et pourquoi la brune s'éternisait-elle à Bali ?

Un crissement de sable lui fit lever la tête. Elle s'avancait vers lui, seule. Le « piranha » avait coupé pour rejoindre directement l'escalier du Bali-Beach. On aurait dit qu'elle était montée sur roulements à billes, tant l'ondulation de ses hanches était harmonieuse. Pas la moindre vulgarité, simplement une sensualité bien apprivoisée. Des gouttes d'eau glissaient encore sur sa peau mate.

Sans un regard pour Malko, elle se baissa, ce qui découvrit sa poitrine jusqu'à la pointe brune de ses seins, ramassa son sac et commença à s'éloigner.

Puis, brutalement, elle fit demi-tour, stoppa à quelques mètres de Malko et dit doucement en anglais :

— Je constate que vous vous intéressez beaucoup à moi.

Machinalement, elle remonta le minuscule slip de son maillot. Ses

yeux gris regardaient une pirogue, loin derrière Malko. Celui-ci se leva, le cerveau battant la chamade. Il ne s'attendait pas à, cette attaque aussi brusque :

— Vous êtes une femme ravissante et nous sommes pratiquement sur une île déserte, remarqua-t-il en souriant.

Mais les yeux gris ne souriaient pas.

— Je vous remercie, fit froidement la jeune femme, mais je ne pense pas que vous vous intéressiez tant que cela à mon corps... Qui êtes-vous et que voulez-vous ?

Sa voix était devenue dure et métallique. Malko se dit qu'elle devait être capable de pas mal de cruauté. Il y eut un long silence.

C'est une longue histoire, dit-il. Pourquoi ne venez-vous pas boire un verre au bar, que je vous explique...

— Je n'aime pas le bar, coupa-t-elle. Mais ce n'est pas une mauvaise idée. Venez.

Au lieu de prendre la direction du Bali-Beach elle se mit en marche vers la droite. À côté du Bali-Beach se trouvait un petit hôtel, le Bogor, très pittoresque avec ses bungalows rustiques et sa décoration locale. Devançant les pensées de Malko, l'inconnue commenta :

— Nous serons plus tranquilles au Bogor.

Il lui emboîta le pas, observant le balancement des hanches élastiques. Elle semblait très détendue. Peu après ils quittèrent la plage et parvinrent tout de suite à un bungalow. La jeune femme tira une clé de son sac rouge et ouvrit.

— Entrez.

La pièce était meublée de meubles en rotin et d'un grand divan recouverts de coussins en batik. Il n'y avait pas d'air conditionné. La brune jeta le sac rouge sur un fauteuil, alla à une table-bar, prit une bouteille de J and B remplit deux verres, et en tendit un à Malko.

Ses yeux gris étaient sans cesse en mouvement. Elle s'assit sur le divan, les jambes repliées sur elle, le buste très droit et leva son verre :

— À notre rencontre.

Il y avait un rien d'ironie dans sa voix.

— Puis-je me présenter : prince Malko Linge.

Une Imperceptible lueur de moquerie passa dans les yeux de la jeune femme.

— Enchantée. Je suis la comtesse Samantha Adler.

Impossible de savoir si elle se moquait de lui ou si c'était vrai.

Il se pencha et lui baisa la main légèrement Elle éclata de rire et continua en allemand :

— Cessons les mondanités, prince. Que me voulez-vous ?

Malko sentit qu'il valait mieux ne pas finasser.

— Je m'intéresse aux armes que vous avez envoyées. À leur destination, entre autres.

Samantha pâlit légèrement sous son bronzage, mais c'est d'une voix ferme qu'elle répliqua :

— Pourquoi vous mêlez-vous de mes affaires ? Vous n'avez donc aucun sens des convenances, en dépit de votre apparente bonne éducation.

Malko retint son sourire. Cette fille agressivement belle, trafiquante d'armes, parlait comme une douairière.

— J'ai des raisons de m'intéresser à vous, fit-il. Des raisons professionnelles.

Elle avala une gorgée de son J and B.

— Vous êtes dans ce métier ?

— Pas exactement.

— Alors quoi ?

— Il n'y a pas que les marchands qui s'intéressent aux armes.

Samantha eut un mouvement d'impatience si violent qu'elle faillit en renverser son J and B.

— Ne tournez pas autour du pot. Qui êtes-vous ?

— Vous avez entendu parler de la CIA, fit paisiblement Malko. J'achète rarement des mitrailleuses pour mon usage personnel.

— Ah !

Elle le toisa comme pour voir s'il disait la vérité. Puis secoua la tête.

— Vous pourrez dire à vos patrons, laissa-t-elle tomber, qu'ils n'ont

pas à se faire de bile. Cette affaire ne les regarde pas. Je ne fais pas de politique.

Malko eut un sourire poli.

— Les desseins de Dieu et de la CIA sont parfois impénétrables. Je crains que nos opinions ne diffèrent sur ce point. À qui sont destinées ces armes. Et où sont-elles ?

Samantha se leva si brusquement que le whisky se renversa sur le beau maillot blanc.

— Imbécile ! Vous trouvez que je n'ai pas assez d'ennuis !

Elle se reprit aussitôt, se forçant à sourire.

— Si vous voulez des armes, je vous en livrerai. Mais celles auxquelles vous vous intéressez ne m'appartiennent plus.

— Que faites-vous ici, alors ?

De nouveau, les yeux gris prirent une dureté extraordinaire.

— C'est mon affaire.

Malko crut que le haut de son bikini allait exploser sous l'effet de la colère. Ils se toisèrent un moment en silence. Dehors, la pluie commença à tomber, martelant le toit de tôle ondulée du bungalow.

— Pour qui sont ces armes ?

— Cela ne vous regarde pas.

Plus la moindre trace d'aménité dans la voix.

— Je suis pourtant ici pour me renseigner, soupira Malko.

Il aurait donné cher pour savoir si Samantha était une simple intermédiaire ou, traitait vraiment en son nom. La présence d'une aussi jolie femme au milieu de ce trafic était surprenante. Samantha ne ressemblait pas aux trafiquante d'armes courants.

— Qui est votre patron ? demanda-t-il. Je pourrai peut-être m'entendre avec lui.

Elle se raidit encore plus :

— Je n'ai pas de patron. Et vous ne vous entendrez pas avec moi.

Il était dans l'impasse.

Il ne restait plus que le bluff. Malko posa son J and B, auquel il

n'avait pas touché.

— Tant pis, J'aurais aimé m'entendre avec vous. Pour vous éviter des ennuis. Au revoir.

Elle se leva, lui barrant la route.

— Où allez-vous ?

— Laissez-moi aussi mes petits secrets, dit Malko.

Il crut qu'elle allait lui jeter son verre à la figure. Puis ses traits se détendirent d'un coup, ses lèvres s'entrouvrirent en un demi-sourire, et elle dit d'une voix veloutée :

— Prince Malko, vous n'aurez donc pas pitié d'une femme seule, en proie à de graves difficultés ?

À attendrir un bourreau chinois.

— Je ne demande qu'à vous aider, répliqua Malko, galant homme. Mais vous ne semblez pas avoir confiance en moi.

Brutalement la pluie tropicale se déchaîna sur le toit de tôle. Assourdissant Samantha s'approcha de Malko.

— Vous voyez, vous ne pouvez pas partir. Faisons une trêve. Je suis fatiguée de discuter affaires...

Dalila dans ses meilleurs jours. C'est un refrain qui avait déjà failli expédier Malko dix fois dans la tombe. Samantha était diaboliquement belle. Elle eut une petite exclamation, s'apercevant qu'elle avait renversé un peu de whisky sur son slip blanc.

— Oh ! mon Dieu, mon maillot est taché ! Je vais me changer.

D'un geste parfaitement naturel, elle fit glisser le maillot découvrant entièrement son ventre, puis partit vers le fond de la pièce, avec son merveilleux déhanchement. Ses fesses rondes étaient aussi bronzées que le reste de son corps.

En cette seconde précise, Malko aurait été incapable de distinguer un canon de DCA d'une machine à coudre.

Samantha ne resta absente que quelques secondes. Lorsqu'elle reparut elle était entièrement nue. Sa poitrine haute, aux seins écartés, était tout aussi bronzée que le bas de son corps et elle se mouvait avec

autant de grâce que si elle avait été en robe du soir.

Elle alla droit à Malko et posa négligemment ses longues mains sur sa nuque, ses yeux dans les siens :

— Pourquoi ne ferions-nous pas l'amour, demanda-t-elle d'un ton extrêmement mondain. Vous en avez très envie, n'est-ce pas ?...

La pluie empêcha Malko de répondre, il savait que la femme qu'il avait en face de lui était aussi dangereuse qu'un cent de serpents à sonnettes et que son désir était certainement feint Mais lorsque Samantha s'appuya contre lui, ses bonnes résolutions chavirèrent.

Son corps était tiède et élastique et dégageait un parfum léger et rare. D'une secousse de la tête, elle libéra ses cheveux noirs et arc-bouta un peu plus ses merveilleuses hanches contre Malko. En même temps, avec habileté, elle faisait glisser son maillot. Ce fut elle qui l'embrassa presque sans ouvrir la bouche, dardant dans la sienne une langue aiguë et habile. Puis elle le lâcha et recula un peu.

— Il n'y a pas que les armes dans la vie, remarqua-t-elle d'un ton détaché.

Malko parvint à reprendre un peu son sang-froid, bien que se sentant trahi par la chair.

— Pourquoi me jouez-vous cette comédie ? Cela ne changera rien que je fasse l'amour...

Samantha eut un rire léger.

— Je n'aime pas que les armes. Vous me plaisez. Je m'ennuie à mourir dans cette île.

La pluie redoublait, en un rideau opaque. Samantha entraîna Malko sur le divan et s'allongea.

— Caresse-moi, dit-elle en allemand à mi-voix. Aussi longtemps que tu pourras.

Les yeux fermés, elle se laissait aller en arrière, sa main sur le ventre de Malko, entretenant délicatement son désir, avec l'habileté d'une Messaline blanchie sous le harnais.

Son corps commença à être secoué de petits soubresauts nerveux, elle guidait son partenaire par des indications précises, dites d'une voix chavirée. Soudain, le ton changea, comme si elle ce dédoublait :



elle commença à égrener des obscénités, à parler toute seule.

Son bassin se soulevait pour venir à la rencontre de Malko. Elle gémissait à petits coups, les jambes ouvertes, bien enfoncée dans son plaisir. Ses traits s'étaient relâchés et un léger rictus découvrait ses dents régulières. La main qui ne tenait pas Malko était crispée sur la couverture batik...

— Dis-moi que tu as envie de moi, gémit-elle.

C'était, un *understatement*. Malko commençait à comprendre le viol. On aurait pu débarquer de quoi armer toute l'armée indonésienne sans qu'il levât le petit doigt. interrompant sa caresse, il voulut prendre Samantha mais elle le repoussa.

— Ne t'arrête pas, dit-elle d'une voix soudain durcie.

Le marathon de l'amour. Malko avait l'impression que Samantha jouissait sans arrêt intérieurement.

Soudain, elle se détendit d'un coup, le corps en arc de cercle, sa main serrant Malko à le faire hurler, elle cria, puis mordit Malko à l'épaule. Tout occupé à la prendre, il ne sentit même pas les dents de la jeune femme. De sa vie, il n'avait atteint ce degré d'excitation.

Lorsqu'elle sentit qu'il la pénétrait Samantha eut un violent recul de tout son bassin, glissa pour lui échapper. Mais Malko la tenait solidement aux hanches en ne pensant qu'à son désir, parvint à la maîtriser, croyant à un caprice sexuel. Ce ne devait pas déplaire à l'étrange Samantha de se faire violer...

Mais quand il croisa le regard fou de ses yeux gris, il eut un doute. Une panique sans nom la défigurait Pourtant son envie d'elle fuir la plus forte.

Brutalement, le genou de Samantha le frappa violemment au bas-ventre. Il poussa un rugissement de douleur. Les ongles rouges de la jeune femme s'enfonçaient dans son cou comme pour l'égorger. Il perdit connaissance au moment où elle lui crachait au visage.

\*

\* \*

Il reprit goût à la vie sous la caresse divinement douce de la bouche de Samantha. La pluie avait cessé. La Jeune femme s'interrompit pour lui sourire. Ses longs cheveux noirs tombant sur ses épaules la faisaient paraître plus douce.

Un élanement dans son ventre arracha à Malko un gémissement. Samantha adoucit encore ses gestes, agenouillée contre lui. Elle ne l'abandonna que la dernière parcelle de désir magistralement extraite de son corps meurtri, pour venir s'allonger contre lui :

— Pardonnez-moi. Je ne voulais pas vous faire mal... murmura-t-elle, c'est plus fort que moi.

Elle avait repris le vouvoiement mondain.

Sa main caressait Malko avec une douceur irréaliste. Quel contraste avec sa brutalité...

— Pourquoi ne voulez-vous pas faire l'amour ?

Elle leva ses yeux gris vers lui.

— C'est une longue histoire. Le contraire d'un conte de fées... Avant la guerre, je vivais en Prusse orientale. Les choses ont été bien jusqu'en 1945, au château de ma tante.

Malko tiqua.

— Vous êtes vraiment comtesse ?

— Bien sûr. Mon père a été tué devant Smolensk... Avant que les Russes n'arrivent au château...

Malko s'agita, mal à l'aise. C'était une histoire qu'il avait souvent entendue.

— Je vois, dit-il.

Elle eut un rire sans joie.

— Non, vous ne voyez pas. J'avais seize ans et j'étais très belle. Le capitaine russe qui occupait le château est tombé amoureux de moi. Il m'a protégée des autres. Il a même fait fusiller deux Sibériens qui avaient essayé de me violer dans la cave. J'étais heureuse. Quand il est reparti en Russie, je me suis enfuie à l'Ouest. Il m'emmena jusqu'à Berlin, où je passais en zone américaine.

— C'est curieux, remarqua Malko, moi aussi je suis prince. Nous aurions pu nous rencontrer dans d'autres circonstances.

— Vous êtes prince ?

Il désigna sa chevalière.

— Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, pour vous servir, comtesse.

Il lui baisa le bout des doigts. Elle dit doucement :

— C'est amusant de se retrouver au bout du monde. Ici, on ne danse pas la valse. Mais comment êtes-vous venu à ce que vous faites ?

Il lui raconta les grandes lignes de ta vie. Soudain, il se sentait étrangement proche de cette inconnue. Elle ne mentait pas. En dehors de son aplomb d'aventurière et de femme plus que belle, il y avait autre chose d'indéfinissable, une façon de, marcher, de se tenir à table, de s'adresser aux domestiques...

— Mais pourquoi ne voulez-vous pas faire l'amour, demanda-t-il. Ce n'est pas par fidélité à votre capitaine russe ?

Les lèvres chaudes de Samantha effleurèrent une veine qui battait sur son cou.

— Idiot. Après il y a eu Berlin. Berlin en 1945. C'était l'enfer. Un jour, je me suis battue à mort avec une autre fille, pour une boîte de corned-beef. Je n'avais pas mangé depuis deux jours.

« J'ai fait l'amour pour la moitié d'une Camel. J'avais encore de la chance, J'étais belle. Les hommes voulaient de moi. J'ai survécu. J'ai même gagné un peu d'argent. Mais J'ai pris l'amour en horreur. Quand je pense à tous les sexes qui m'ont pénétrée, J'ai envie de hurler, de me déchirer. Je ne peux plus supporter un homme en moi...

Il caressa ses cheveux noirs.

— Je me suis conduit comme une brute.

— Vous ne pouviez pas savoir...

Ils restèrent un long moment silencieux, chacun avec leurs fantômes. Samantha semblait apaisée, heureuse.

Des milliers de questions tournaient dans la tête de Malko. Qui était vraiment Samantha ?

— Comment êtes-vous venue au trafic d'armes ?

Amèrement, elle soupira :

— À dix-huit ans, J'étais inscrite au registre des prostituées de Munich. Moi, la comtesse Adler, qui savait faire la révérence à huit ans. J'avais appris à voler un portefeuille à un homme endormi et tirer du plaisir à mes amants en moins de temps que je n'aurais fumé une cigarette. Mais J'avais eu plus d'amants qu'il n'y avait d'arbres dans la

forêt de mon père.

« J'avais de l'argent et je voulais en gagner encore plus. J'ai essayé plusieurs trafics : la drogue, les voitures volées, l'or... Puis J'ai rencontré un homme extraordinaire. Un Américain. Il s'appelait Roy. Il était trafiquant d'armes. Il a eu le coup de foudre pour moi.

« Il voulait même m'épouser ! J'ai refusé. Il n'était pas de mon rang.

« Merveilleux, pensa Malko. Et tellement prussien. »

Lancée, la comtesse Adler continuait son histoire, en fumant une Winston. Le soleil luisait de nouveau sur Bali. Il se demanda où était passé le gorille indonésien de Samantha.

— Roy m'a tout appris, remarqua-t-elle. Pendant dix ans, je l'ai suivi partout, J'ai connu ses clients, ses fournisseurs. J'avais les numéros des comptes, je savais les pièges qu'il faut éviter. J'ai appris à inspecter dans l'obscurité un fusil mitrailleur pour voir si le percuteur n'est pas usé.

« C'était amusant et lucratif...

— Et alors ?

— Roy est mort, dit-elle. Une rafale de mitrailleuse dans le golfe du Tonkin. Il essayait de passer des bazookas au Viet-minh. J'ai terminé la livraison moi-même. Sinon, on perdait deux cent cinquante mille marks.

« Et j'ai repris ses affaires.

Elle écrasa sa cigarette dans un cendrier et se tourna vers Malko. Même de près, on ne lui aurait pas donné trente-huit ans. Dix de moins. Quant à son corps, il était parfait. Comment imaginer qu'il avait servi à tant d'hommes...

— Tu m'as rendue merveilleusement heureuse, murmura-t-elle de sa voix veloutée.

Elle avait repris le tutoiement.

— Toi aussi, dit Malko.

C'était vrai, en dépit du coup de pied.

Il regarda Samantha. Son bras pendait hors du canapé et elle semblait parfaitement détendue.

— J'en suis ravie, dit-elle. Tu garderas un bon souvenir.

— Un bon souvenir ?

Elle bougea légèrement. Ses yeux gris avaient repris leur dureté. Il baissa ses yeux dorés et vit le Beretta 38 court braqué sur sa poitrine, tenu fermement par la main qui l'avait caressé.

— Je vais te tuer, annonça d'un ton égal Samantha.

## CHAPITRE VI

Malko eut soudain l'impression d'avoir la bouche pleine de coton. Samantha s'éloigna un peu de lui, sans le quitter des yeux.

Des yeux gris où il n'y avait plus aucune expression. Bien que nue, elle n'irradiait plus aucun désir, tout en étant toujours aussi belle. Des grosses gouttes de pluie recommencèrent à marteler, féroceement le toit de tôle. Samantha désigna le maillot de Malko du bout de son Beretta.

— Habille-toi.

Il se leva et enfila son slip de bain. L'incrédulité le disputait encore à la peur.

— Pourquoi veux-tu me tuer ?

— Parce que J'ai assez d'ennuis comme cela.

C'était dit sobrement et sans la moindre trace d'humour.

— En quoi puis-je te causer des ennuis ?

Elle haussa les épaules.

— Ne fais pas l'idiot. Si je t'avais laissé sortir d'ici, c'est ce que tu aurais fait. Or, J'ai envie de vivre encore longtemps. (Un sourire fugitif adoucit son visage.) Pour profiter encore de moments agréables comme tout à l'heure.

— Merci, fit Malko, médiocrement flatté.

Samantha ne mélangeait pas les affaires et le sentiment...

Elle se mit debout.

— Nous allons sortir d'ici. Il y a une Jeep dehors. Tu monteras dedans. Ne cherche pas à t'enfuir où je te tire une balle dans la colonne vertébrale. Et je ne veux pas te faire souffrir...

Gentil.

— Tu ne crois pas que tu risques certains ennuis si tu liquides un agent de la CIA ? demanda-t-il.

Samantha haussa légèrement les épaules.

Qui saura que c'est moi ?

Malko n'avait pas la moindre envie de mourir et cherchait à gagner du temps par tous les moyens.

— Tu dis toi-même que tu as des ennuis, insista-t-il. Je peux racheter ces armes.

Elle eut une Imperceptible hésitation, puis secoua la tête.

— Inutile. Je me débrouillerai toute seule. Je n'aime pas me faire rouler par une femme. Allez, ne perdons plus de temps.

Sans lâcher son pistolet, elle remit le bas de son maillot blanc, puis entrouvrit la porte et appela.

— Raka !

La pluie retombait à torrents.

Un homme apparut en courant les vêtements trempés. C'était l'Indonésien aux lunettes noires. Samantha s'adressa à lui en anglais, sans souci de sa poitrine nue.

— Surveille-le.

L'homme sortit un P38 de la poche latérale de son treillis militaire olivâtre et le braqua sur Malko, appuyé au battant de la porte. Samantha disparut dans la salle de bains. Lorsqu'elle revint elle avait enfilé une robe imprimée et mis un foulard dans les cheveux. Elle glissa le Beretta dans son sac de cuir rouge.

Elle ouvrit la porte et s'adressa à Malko :

— Dépêche-toi. Sinon, tu vas être trempé.

Ce devait être de l'humour au second degré.

Malko obéit. La Jeep n'était qu'à quelques mètres. Le chauffeur le quitta pas des yeux une fraction de seconde. Il s'assit à l'avant afin de pouvoir sauter plus facilement.

Samantha arriva en courant :

— À l'arrière, intima-t-elle à Malko.

Il obéit à contrecœur. C'était une Jeep russe aux côtés fermés. Samantha et le, chauffeur montèrent à leur tour. La jeune femme se retourna vers Malko.

Le sac rouge était ouvert et elle avait la main dedans. Malko remarqua un pantalon et une chemise kaki sous le siège à côté de lui. Ainsi qu'une paire de sandales.

— Habille-toi et ne fais pas l'idiot, dit-elle presque gentiment. Raka est le chauffeur du président. Il est membre de la police secrète et peut te tuer en plein jour si tu t'enfuis.

— C'était bien préparé, remarqua-t-il amèrement.

Elle secoua la tête.

— J'ignorais ce qui se passerait avec toi. J'avais seulement dit à Raka de m'attendre devant le bungalow. Et de tout prévoir.

Ils prirent la route de Denpasar, mais tournèrent à droite, vers l'ouest avant d'arriver à la ville. À cause de la pluie, il n'y avait pas un chat sur la route. Une chance de moins pour Malko.

Effroyablement secoué par les cahots, il réfléchissait. Pourquoi Samantha et son tueur se donnaient-ils tellement de mal pour aller l'exécuter s'ils étaient protégés par les autorités...

Et pourquoi le président de l'Indonésie importait-il des armes clandestinement ?

Tant qu'il était dans la Jeep, il n'y avait rien à tenter. À demi tournée vers le siège, Samantha le surveillait sans cesse. La jungle défilait de chaque côté, semée de *Kampongs* <sup>1</sup> en terre battue, comme en Afrique. Des vieilles femmes fumaient la pipe à l'abri de la pluie, les seins sur les genoux, indifférentes à tout. Dans un virage, Malko aperçut, l'espace d'un éclair, un groupe de jeunes filles nues barbotant dans une petite rivière. Puis un écriteau : « Karaganssem, 97 km. » La Jeep se dirigeait vers la partie de Bali dévastée par l'éruption du volcan Agung, quatre ans plus tôt. Évidemment, personne ne chercherait son corps dans ces étendues de lave désolées.

Pas un mot ne fut échangé pendant près d'une heure. Aux aguets, Malko ne voyait aucune Issue. Sauf un miracle. Et Dieu ne devait pas se pencher souvent sur l'Indonésie. Soudain, le chauffeur freina. Malko se pencha en avant et vit la rive d'une énorme rivière presque à sec. Il y avait eu un pont dont les débris gisaient dans les rochers : le tremblement de terre. Deux longues files de véhicules se croisaient sur le sable noir de la rivière passant à gué. Un groupe d'hommes gesticulait autour d'un autobus enlisé. La Jeep prit sagement la queue.

Malko se redressa. C'était le moment ou jamais. Son cœur se mit à cogner dans sa poitrine. Un soldat s'approchait, fusil d'assaut en bandoulière. Raka sauta de la Jeep et s'avança vers lui. Samantha avait sorti à demi le Beretta du sac et Malko pouvait voir le chien relevé et l'index fuselé de la jeune femme appuyé sur la détente. Sa vie ne tenait vraiment qu'à un fil.



Raka discuta quelques secondes avec le soldat puis glissa dans la poche de son blouson un billet plié... L'autre s'éloigna. L'Indonésien remonta dans la Jeep et démarra, doublant la file de véhicules arrêtés. Au passage, le soldat salua militairement. Ça, c'était l'Indonésie. Très mondaine Samantha commenta :

— Ils interdisent de prendre des photos. Cela serait mauvais pour le prestige de l'Indonésie...

Mais les cadavres, eux, n'étaient pas mauvais...

Ils doublèrent un autobus disparaissant sous une masse compacte de passagers et grimpèrent la pente escarpée. Dès la saison des pluies, la piste serait impraticable.

La route continuait, étroite, longeant le bord de mer. Le dos de Raka était trempé de sueur bien que la pluie ait cessé depuis longtemps. Une buée de chaleur montait de la route. C'était l'étuve tropicale.

Malko pensa à sauter sur Samantha par surprise. Mais, outre qu'elle était sur ses gardes, Raka était armé. Il ne pouvait mettre les deux hors d'état de nuire.

Comme si elle avait deviné ses pensées, Samantha se retourna et dit en allemand :

— Ne regrette rien. De toute façon, il fallait que je te tue. Même si tu n'étais pas venu me voir. Je sais que tu étais Ici pour me gêner.

Elle avait un sang-froid incroyable.

— Je trouve que c'est une solution extrême, fit Malko.

Samantha eut un geste fataliste.

— Pendant la guerre, beaucoup de gens sont morts qui ne tenaient pas à mourir. Roy aussi, aimait la vie. Lui et toi, vous n'avez pas de chance, c'est tout.

Malko insista, penché sur elle à sentir son parfum.

— À quoi bon me tuer ? Je suis seul et assez impuissant puisque ton amie Kali est intouchable.

Elle sourit.

— Tu es très dangereux. Si tu étais un imbécile, je ne te tuerais pas.

Elle se tut, puis ajouta d'une voix changée.

— Tout à l'heure, tu as eu plus de moi que la plupart des hommes.

Le verre de rhum du condamné à mort.

— Pourquoi m’emmènes-tu si loin, demanda-t-il, d’un ton aussi dégagé que possible.

Elle hésita une fraction de seconde, puis dit d’une voix un peu moins assurée :

— Il y a des crocodiles géants dans la rivière. Gros comme des autobus. Cela simplifie beaucoup les choses...

Charmants fossoyeurs. Malko sentit un picotement de panique descendre le long de sa colonne vertébrale. Concentré sur son volant, Raka ne disait rien.

La forêt s’éclaircissait peu à peu. Ils approchaient du lieu du sacrifice.



Les ruines d’un temple plongeaient dans la rivière aux rives noires. La lave avait volatilisé la végétation et l’herbe n’avait jamais repoussé depuis. Un panache de fumée montait toujours du Mont-Agung, menaçant. La région était totalement abandonnée. Depuis une demi-heure, la Jeep n’avait croisé qu’une hutte de paysans.

Endroit Idéal pour un meurtre.

Raka stoppa et jura en tirant son frein à main. Samantha sauta à terre, son Beretta à la main.

— Descends.

Il n’y avait aucune tension dans sa voix et elle tenait l’arme avec naturel. Malko s’extirpa le plus lentement possible. Maintenant, chacun de ses gestes lui semblait précieux, inestimable. Il regarda le mince filet de fumée qui s’échappait du volcan et se dit qu’une éruption ferait bien son affaire.

Samantha s’était avancée jusqu’au bord à pic de la lave noire. La rivière coulait à deux mètres en contrebas. Dans les ruines du temple, des singes poussèrent des cris aigus.

Samantha revint vers la Jeep et ordonna à Malko :

— Marche jusqu’à la rivière. Ne te retourne pas.

Il comprit qu'il allait mourir. Elle ne lui laissait aucune chance. Raka se tenait un peu en arrière, probablement au cas où il aurait tenté de s'échapper.

Il ouvrit la bouche pour protester puis la referma. Il ne fléchirait pas Samantha. Alors autant mourir avec dignité. Les yeux gris indéchiffrables soutinrent le regard de ses yeux dorés. Il pensa au corps somptueux de la comtesse Adler pour maîtriser sa peur et fit lentement demi-tour.

Cherchant à contrôler sa respiration, il se mit en marche vers le bord de la rivière, et stoppa. Arrivé à cinquante centimètres du rebord de lave noir, Samantha allait tirer, de façon que son corps basculât directement dans l'eau.

Quelques secondes s'écoulèrent. La tension des muscles de son dos était trop insupportable. Malko se retourna d'un coup. Ses yeux photographièrent la scène. Samantha tenait le Beretta à bout de bras, comme au stand de tir. Il voyait distinctement le trou noir du canon. Mais, derrière la jeune femme ; Raka braquait, lui aussi, son P 38. Pas sur Malko, mais sur Samantha qui ne pouvait le voir.

— Samantha ! Attention !

Il avait crié sans réfléchir. Un coup de feu claqua. Samantha avait tiré sur lui. Mais son cri avait fait dévier son poignet. Il vit la flamme orange du départ, se jeta à terre. Ensuite, tout se passa très vite.

Samantha plongea en avant au moment où Raka tirait. À terre, elle tira deux fois en direction du chauffeur. Le P 38 sembla lui être arraché des mains et il poussa un jappement de douleur. Tournant les talons, il détala soudain comme un lapin. À genoux, Samantha visa soigneusement à deux mains, mais un repli de lave cacha Raka au moment où elle tirait. Malko était déjà sur elle.

Il se trouva face au canon du pistolet. L'Allemande était méconnaissable, un cercle blanc autour de sa belle bouche, les traits durs, creusés. Il crut qu'elle allait le tuer à bout portant.

Lentement, elle se remit debout, respira profondément. Puis le canon du Beretta s'abaissa légèrement.

— Cela change beaucoup de choses, dit-elle pensivement. Quelle salope !

Sa voix distillait de la haine. Elle se tut, blanche de rage. Malko, prudent respecta son silence.

Ses yeux gris se fixèrent sur Malko.

— Nous allons peut-être nous entendre.

Samantha marcha jusqu'à la Jeep. Raka avait laissé les clés dessus. Malko la rejoignit.

— Conduis, dit la jeune femme.

Elle se laissa tomber sur le siège avant, le regard dans le vide.

Raka avait disparu. Il aurait fallu une véritable battue pour retrouver l'Indonésien.

Samantha eut un sourire venimeux : Malko, la sentait bouillonner de rage.

— J'ai hâte d'être à l'hôtel. Elle va en faire une tête, cette, cette...

Elle cracha un mot obscène en allemand.

— Tu sembles pourtant sur tes gardes, remarqua Malko. Comment ne t'es-tu doutée de rien ?

La jeune comtesse égrenait d'abominables jurons à voix basse. Comment d'aussi belles lèvres pouvaient-elles proférer de telles horreurs ?

— Kali pense que nous sommes liquidés tous les deux, remarqua Malko. Raka va mettre longtemps à revenir. Nous devrions filer sur Gilimanuk, où nous trouverons un bateau pour java. Au cas où l'aéroport serait surveillé.

Elle se tourna vers lui, ivre de rage :

— Et mon argent ! Mes deux cent mille dollars. Voilà pourquoi Samantha s'incrustait à Bali... Cela. Ouvrait des horizons à Malko.

— Que comptes-tu faire ? demanda-t-il.

— Me faire payer, et, si je le peux, tuer cette *kramme* 2 avant de quitter ce pays pourri.

Voilà un point que Malko ne discuterait pas. Il n'avait pas oublié la mygale. Mais la douce Samantha jouait avec le feu.

— Je suis obligé de la tuer, expliqua-t-elle, devant la question de Malko. Dans ce métier, tout se sait. Je ne veux pas que le prochain client essaie aussi de me payer avec du plomb... Un point de vue qui se défendait. La route était meilleure et Malko accéléra. Leur avantage, c'était la surprise. Après, Kali allait contre-attaquer.

— Qui est Raka ? demanda-t-il.

— Un homme de Kali. Elle l'avait mis à ma disposition...

Pendant le tête-à-tête de Samantha et de Malko, il avait eu le temps de prendre ses instructions auprès de Kali.

Ils filaient à près de 55 miles, au maximum de la vitesse. Entre ces deux tigresses, Malko se préparait des lendemains qui chantaient. Sans compter les armes, dont il ignorait jusqu'à l'emplacement. Il aurait donné sa bibliothèque « haute époque » pour un poste à ondes courtes et un petit morceau de la 7<sup>e</sup> flotte...

— C'est vraiment Kali qui t'achète les armes ? demanda-t-il.

Elle le regarda avec surprise.

— Bien sûr. Pourquoi ?

— Tu ne t'es pas demandé pourquoi un chef d'État achetait en contrebande des armes qu'il pouvait avoir officiellement ?

— Mais ce n'est pas le président qui achète, protesta-t-elle. C'est Kali.

— Tu là crois de taille à faire une révolution ?

Elle haussa les épaules.

— Je n'en sais rien et je m'en moque. Il y a des tas de gens qui veulent des armes dans ce coin. Elle fait une affaire.

Ils arrivaient au pont coupé. La nuit était tombée et la piste était balisée par des lampes à pétrole. Malko posa encore une question :

— Comment t'es-tu laissé prendre ?

Samantha eut un grognement furieux.

— Au dernier moment elle a prétendu me payer le solde de la commande en roupies ! Qui ne valent pas leur poids en papier, hors de l'Indonésie. Quand j'ai exigé des dollars, comme prévu, elle a demandé un délai pour les réunir. Depuis, nous allons tous les soirs chez Joséphine, qui est supposée les faire venir de Djakarta...

Bien joué.

— Elle sait bien que je ne peux pas remporter les armes, conclut Samantha. Mais je pensais qu'elle voulait seulement obtenir un rabais.

Drôle de rabais...

Ils passèrent sans encombre le gué désert. Ils n'étaient plus qu'à une heure de Denpasar et du Bali-Beach.

Malko se demanda s'il n'avait pas rêvé. Mais Il n'était pas encore tiré d'affaire, loin de là. La mèche était éteinte, mais Il était toujours assis sur le baril de dynamite. La comtesse Samantha Adler n'était pas l'alliée idéale... Mais il était pratiquement sûr que les armes se trouvaient à Bali.

---

1. Villages.

2. Boudin, en argot allemand.

## CHAPITRE VII

Kali acheva d'appliquer son vernis à ongles avec un soin minutieux. Puis elle trempa ses lèvres dans sa coupe de champagne et fit la grimace. Rapidement, elle alla la vider dans le lavabo.

Elle avait horreur du champagne. Mais, depuis qu'elle était la femme du président, elle se forçait à en boire pour se rappeler son rang. De même qu'elle se faisait confectionner des plats européens compliqués alors qu'un *nasi-goreng* bien relevé était sa seule gourmandise. Quand elle était seule, elle se répétait parfois avec orgueil :

« Je suis la femme du président. »

État éminemment précaire.

La répudiation sans larmes était la spécialité de son mari, le président. Le tout était de partir avec assez de biscuits...

Mais, pour l'instant, elle se sentait d'humeur folâtre. À l'heure qu'il était les deux personnes qui s'étaient mises en travers de ses plans n'existaient plus. La cérémonie du vernis terminée, elle vint se planter devant la glace et ouvrit sa robe de chambre de soie rouge, sous laquelle elle était nue. Elle examina son corps avec complaisance : le ventre, plat, les jambes longues et fuselées, la poitrine haute et petite. Lentement, elle se massa les seins, regardant dans la glace ses doigts effilés glisser sur la chair élastique.

Envahie d'un trouble indéfinissable sous sa propre caresse. Depuis l'âge de treize ans, elle était belle. Les commerçants chinois de Giokok avaient été ses premiers clients. Ce qui avait permis à Kali de toujours manger à sa faim dans un pays où la famine était aussi familière que le rhume de cerveau. Elle ne connaissait ni son père ni sa mère et avait été élevée par un marchand de brochettes qui s'était empressé de l'étreindre, le jour de ses douze ans.

Lorsqu'elle avait été choisie par le président, Kali avait effacé toute son ancienne vie avec une énergie féroce, faisant surtout supprimer ses amants de cœur.

Elle s'était montrée d'une servilité abjecte avec son maître, acceptant les divertissements les plus dégradants, allant au-devant de

ses désirs les plus incongrus. Peu à peu, elle s'était rendue indispensable, et avait débordé son rôle de favorite officielle pour pénétrer dans le cercle magique où se nouaient les trafics les plus invraisemblables et les plus juteux.

Son passé effacé, elle s'était forgé pour les magazines une touchante histoire impossible à démentir. Quelque chose entre le Petit Chaperon rouge et Blanche-Neige.

Maintenant, elle avait hâte de retourner à Djakarta. Elle n'aimait pas laisser le président seul trop longtemps. La chair est faible... Mais l'affaire des armes était la première occasion sérieuse de prouver à son mari qu'elle avait sa place dans le cercle doré. Et pas seulement au lit.

Les deux gêneurs éliminés, il n'y avait presque, plus de problème. Samantha avait été la seule surprise de l'opération. Le président lui avait envoyé Kali, parce qu'il attendait un homme. L'opération aurait eu lieu plus facilement. Aucun homme n'était indifférent au charme de Kali.

L'élimination de l'Américain avait fourni un excellent prétexte pour faire d'une pierre deux coups.

Kali s'énerva sous l'emprise d'une inquiétude subite. Elle regarda sa montre. Il était plus de neuf heures. Que faisait donc cet imbécile ? Pourvu que la Jeep russe ne soit pas tombée en panne...

On frappa à la porte, et Kali se drapa dans sa robe de chambre, majestueuse comme Louis XIV.

Son Guru favori, Peta, entra, courbé en deux.

— Les musiciens, Excellence.

Elle faillit le jeter dehors, lui et ses musiciens, puis se souvint à temps de ce qu'elle incarnait.

— Qu'ils entrent, minauda-t-elle.

À la queue leu leu, les musiciens de l'hôtel entrèrent silencieusement et s'installèrent à même le plancher. Tous les soirs, c'était le même cérémonial.

La musique syncopée de leurs étranges instruments à percussion mit les nerfs de Kali en pelote. Le Guru, qui la connaissait bien, retint un sourire dans sa barbe. Il la haïssait.

La femme du président guettait la porte. Un sale pressentiment lui serrait la gorge. Elle aurait aimé dépecer elle-même cette étrangère



qui possédait tout ce qu'elle n'avait pas une peau claire, satinée, de, la distinction naturelle et de la culture. Kali sentait confusément que, sortie d'Indonésie, elle ne serait qu'un joli animal exotique...

Les musiciens achevèrent leur concert et se levèrent Kali remercia d'une Inclinaison de tête et attendit en trépignant intérieurement qu'ils soient tous sortis. La porte refermée, elle interpella violemment le Guru d'une voix aiguë et vulgaire :

— Où est Raka ?

L'autre se cassa en deux, servile et hypocrite.

— Excellence, je descends au garage toutes les cinq minutes. La voiture n'est pas là...

Il avait même vendu des flacons d'eau de bain à tout le personnel.

Kali sentit qu'elle allait exploser.

— Disparais, rugit-elle. Et ne reviens qu'avec lui.

Restée seule, elle tapa du pied comme une enfant, se rua sur le balcon pour se calmer. La silhouette du *liberty ship* échoué ressemblait sous la lune à un vaisseau fantôme.

Les armes, elle devait aller chercher les armes. Mais tant que Raka n'était pas revenu, elle ne pouvait rien tenter.

On gratta légèrement à la porte. Kali vola à travers la chambre et ouvrit.

Tout d'abord, elle ne vit rien. Elle allait refermer lorsqu'elle baissa les yeux et l'aperçut. Raka s'était tassé au pied du chambranle, la tête, entre ses mains, prosterné sur la moquette. Un linge ensanglanté entourait son poignet droit. Il tremblait convulsivement et des, mots inarticulés s'échappaient de ses lèvres.

À part lui, le couloir était désert.

Kali se sentit envahie d'une colère immense. Brutalement, elle saisit l'homme par les cheveux et le tira à l'intérieur où il s'écala. Folle furieuse, Kali tournait autour de lui en le bourrant de coups de pied. Pour qu'il soit aussi abject, il fallait qu'il ait beaucoup à se faire pardonner.

— Lève-toi, siffla-t-elle. Et dis-moi ce qui s'est passé.

Raka demeura prostré et gémit une réponse inintelligible. Kali se sentait devenir folle !

— Où sont les deux autres ? glapit-elle.

Pas de réponse.

Elle posa le bout de son haut talon sur le poignet blessé et pesa de toutes ses forces en tournant. Un os craqua, Raka râla, se tordit, cloué par l'insupportable douleur. Il se souvenait d'avoir vu Kali castrer un étalon avec un couteau de cuisine parce qu'il l'avait désarçonnée. Les palefreniers en étaient malades. Contrariée, elle était capable de tout.

Elle se pencha et saisit ses cheveux noirs et huileux.

— Qu'est-ce qui est arrivé ? Parle ou je te tue.

Par bribes, Raka raconta l'histoire. Il était revenu dans un autobus, après avoir marché quatre heures. Les mots pénétraient difficilement dans le cerveau de Kali.

— Tu veux dire qu'ils sont tous les deux vivants et qu'elle sait que j'ai voulu la tuer ? demanda-t-elle presque calmement.

Il n'eut pas le courage de dire « oui ». Sans avertissement, elle lui décocha un coup de pied qui l'atteignit à l'œil gauche.

— Traître !

La rage l'étouffait. L'Américain, elle s'en moquait mais Samantha, où était-elle ? Maintenant, elle risquait de perdre les armes. Autrement dit, d'être répudiée. Elle contempla la loque qui se traînait sur la moquette. Ce n'était pas possible qu'il ait échoué dans une mission aussi facile. Raka était venu la trouver pendant que Samantha était avec Malko. Kali avait sauté sur l'occasion. Si l'Allemande liquidait le nouveau venu, il devait la liquider, elle. Il avait trahi. Il devait savoir où elle se trouvait. Il fallait le faire parler. Coûte que coûte.

Elle s'approcha de la cloison et appela :

— Peta

Le Guru qui écoutait, l'oreille collée au mur, surgit en un temps record.

— Fais sortir la Mercedes, ordonna Kali, nous allons chez Prakasan.

Raka poussa un cri étouffé et tenta de s'accrocher au sari de la présidente. Elle le repoussa d'un coup précis sur l'arête du nez, de plus

en plus persuadée qu'il avait trahi après avoir couché avec l'Européenne. Ce qui décuplait sa rage.

Le chauffeur-tueur sanglotait convulsivement.

Tout valait mieux que Prakasan d'était le chef le plus cruel du PKI à Bali, le Parti communiste indonésien.

Le Guru secoua Raka, qui parvint à se mettre debout. Il alternait les abjectes protestations de fidélité aux supplications. Kali alla passer un sari orange et poussa les deux hommes dehors.

Dans l'ascenseur, Raka tremblait tellement qu'il répercutait les vibrations aux parois ! Kali lui jeta :

— Si tu dis un mot dans le hall, Je t'arrache la peau moi-même avec mes ongles.

Elle en était parfaitement capable.

La Mercedes 250 noire attendait, le second Guru au volant. Kali s'assit à l'arrière, après avoir poussé Raka sur la banquette.

— À Ubud, ordonna-t-elle.



Le caquetage incessant des singes formait un bruit de fond assourdissant. Dès la tombée de la nuit, ils commençaient et n'arrêtaient plus jusqu'à l'aube. Pas un Indonésien n'aurait mis les pieds dans la forêt des singes, le soleil couché. Les génies et les dieux s'y promenaient en liberté.

Assise sur un coussin posé sur les débris de l'escalier du vieux temple, Kali contemplait le spectacle. De loin, on aurait cru une des Innombrables cérémonies qui ont lieu tous les soirs à Bali. On sacrifie un poulet ou un cochon et on prie.

Mais, au milieu du petit groupé, il y avait un homme ligoté, jeté par terre comme un paquet. Prakasan vint s'incliner devant Kali. C'était un cantonnier taillé en hercule, avec un gilet de corps troué comme une écumoire, des petits yeux cruels affectés d'un fort strabisme divergent. Chef de la section du PKI de Ubud.

Un des hommes les plus redoutés de Bali.

— Il parlera, affirma-t-il.

Kali daigna sourire.

— Je compte sur toi.

Des hommes du PKI montaient la garde tout autour du temple, au cas Improbable d'une intrusion. Le temple abandonné était à plus d'un kilomètre du village, au bout d'un sentier sans issue. Les autres entouraient Raka. Deux torches éclairaient la scène. Kali s'installa commodément pour ne pas froisser son sari.

Raka était à genoux, les mains liées derrière le dos. Le chef du PKI tourna lentement autour de lui, balançant à bout de bras un *parang* 1 de trente centimètres, à la lame effilée. D'un seul revers, il pouvait lui séparer la tête du tronc.

Avec un grand rire, il tira en arrière la tête du prisonnier et passa sur sa gorge le fil de la lame. Une traînée sanglante apparut aussitôt. Raka poussa un cri étranglé.

Assis en tailleur autour de l'homme ligoté, les membres du PKI commencèrent à manger, en échangeant des plaisanteries, tandis qu'on apportait symboliquement une assiette à Kali. Cela faisait partie du cérémonial d'intimidation. Raka le connaissait pour y avoir souvent participé.

En qualité de bourreau.

De temps en temps, Prakasan se levait nonchalamment et venait faire une légère estafilade au prisonnier, de façon que le sang coulât.

Un singe, plus hardi que les autres, sortit de la forêt et s'approcha pour quêter un peu de nourriture. Gentiment, Kali lui jeta un morceau de poulet, et il repartit satisfait.

Raka guettait les assiettes. Il savait que, la dernière bouchée terminée, le vrai supplice allait commencer. Et il ne pouvait rien pour l'éviter, puisqu'il n'avait rien à avouer.

Effectivement, son assiette nettoyée, Prakasan vint lentement vers lui, balayant son parang. Cette fois, il courba la tête du prisonnier en avant, offrant la nuque.

— Où est la femme ?

Raka secoua la tête avec un sanglot.

— Je ne sais pas. J'ai dit la vérité. Je le jure.

— Tant pis.

De toutes ses forces, Prakasan abattit le parang. Raka poussa un cri

sauvage lorsque la lame s'enfonça dans le sol, frôlant sa tête. Prakasan éclata d'un rire énorme et Kali approuva d'un sourire.

Du plat du parang, Prakasan se mit à battre le prisonnier. De temps en temps le tranchant l'égratignait. Tout en posant toujours les mêmes questions. Le malheureux sanglotait, implorait Kali. Celle-ci fit un signe discret au bourreau. Raka ne parlerait pas avec des méthodes aussi pleines de mansuétude.

L'homme du PKI trancha les liens du prisonnier. Titubant, Raka se mit debout. Rapidement, Prakasan saisit sa main droite par le bout des doigts, la lui fit étendre. La lame vola, Raka poussa un hurlement, regardant stupidement ses doigts tombés à terre. Le sang jaillit immédiatement du moignon, giclant aux pieds de Kali.

Le vrai suppliée avait commencé.

Deux hommes du PKI vinrent entourer le poignet du blessé d'un garrot de lianes pour qu'il ne se vide pas de son sang avant la fin du rituel.

Assommé de douleur, Raka ne se débattait plus. Il savait maintenant que ses tortionnaires allaient le tuer. Plus il serait soumis, moins Il souffrirait.

Abandonnant son parang Prakasan sortit de son pagne un rasoir-couteau et entreprit de raser entièrement le crâne de Raka, à grands coups qui ôtaient aussi un peu de cuir chevelu.

On apporta ensuite un petit pot de peinture rouge et, sur le crâne rasé, le chef du PKI traça les trois lettres PKI. La peinture dégoulinait sur le visage de Raka, lui donnant l'air grièvement blessé. Sa main commençait à l'élancer terriblement et Il poussait de petits gémissements apathiques.

Prakasan releva la tête du prisonnier.

— Tu vas parler ?

Raka tomba à genoux.

— J'ai dit la vérité.

Prakasan regarda Kali. La suite dépendait d'elle. Or, la femme du président était profondément troublée. À ce stade du supplice quatre-vingt-dix-neuf pour cent des suppliciés avaient déjà avoué. Mais Raka avait un total accent de vérité. Se serait-elle trompée par hasard. Raka était-il innocent ?

Mais il était trop tard pour stopper. C'était toujours bon d'impressionner les esprits assez simples des militants. De toute façon, Raka s'était conduit comme un imbécile. Il méritait d'être puni.

— Continue, dit-elle à haute voix à Prakasan.

On rattacha les bras du supplicié derrière son dos et on le fit mettre debout. Puis, le chef du PKI se mit à danser un étrange ballet autour de sa victime.

À chaque passe, il effleurait la peau ou les vêtements de Raka. La brûlure du parang : était presque indolore sur le moment, mais, tout de suite après, le sang jaillissait avec la douleur. Prakasan frappait avec une habileté diabolique. La pointe du sabre érafla le sexe et Raka jappa avec panique. Kali se mordit les lèvres. Elle ferma les yeux une seconde, imaginant que c'était l'Allemande.

Prakasan s'arrêta et un de ses aides vint arracher du corps du supplicié ses derniers lambeaux de vêtements.

Les militants du PKI contemplaient le spectacle, hypnotisés. Pour ces Balinais frustes, la vie humaine n'avait pas beaucoup de valeur. Leur vieux fond de cruauté se réveillait et Ils se sentaient protégés par la présence de Kali.

C'était la fin pour Raka.

D'un grand coup de parang, Prakasan ouvrit le ventre du chauffeur.

Celui-ci s'effondra, son abdomen éventré. Prakasan essuya son front en sueur.

Un des militants alla chercher une petite cage d'où s'échappaient des miaulements désespérés et la posa près de Raka. Elle contenait un chat noir. Le bourreau retourna Raka sur le dos. Son torse se soulevait encore par saccades et un gémissement continu filtrait par sa bouche grande ouverte.

Quatre hommes se levèrent et immobilisèrent les bras et les jambes du mourant.

Les hurlements de Raka n'avaient plus rien d'humain. Un horrible trismus figeait sa bouche en une grimace de gargouille. On aurait dit un singe en train de cuire. Le chef du PKI appela respectueusement Kali.

La jeune femme attendait cet instant. Majestueusement, elle se leva et s'approcha du prisonnier. La puanteur des intestins filtrait à travers

la blessure béante et elle fronça les narines. Mais elle devait remplir les devoirs de sa charge. Délicatement, elle se baissa et ouvrit la cage du chat.

L'animal cracha et se retira au fond. D'un geste vif, elle l'attira par la peau du cou.

Puis, le tenant solidement à deux mains, elle l'appliqua d'un coup sur la blessure béante, le maintenant en place, penchée sur le corps secoué de spasmes.

La scène était hallucinante. Terrorisés, les singes s'étaient tus devant les glapissements du supplicié. Raka remuait la tête de gauche à droite, une bave rougeâtre aux lèvres. Les griffes du chat labouraient les intestins, le péritoine, lui causant une souffrance intolérable.

Kali maintenait l'animal en dépit de ses mouvements furieux. C'était une vieille cérémonie d'exorcisme. Les Balinaïses n'étaient pas musulmans comme la plupart des Indonésiens, mais animistes. Leurs croyances s'enchevêtraient avec le bouddhisme, dans une cruauté brutale et primitive. Il fallait que l'âme du défunt fût avalée par le chat, afin qu'elle ne poursuive pas ses bourreaux par la suite.

Quand Kali se releva, quelques minutes plus tard, son chignon était défait, du sang avait giclé jusqu'à son visage et ses mains étaient égratignées. Les yeux morts de Raka regardaient sans les voir les arbres de la forêt des singes, Elle jeta au loin le chat, qui s'enfuit.

À grand mal, elle se reprit et ordonna à Prakasan :

— Mettez-le dans le coffre de la voiture.

Si son ennemie avait osé revenir à Sanur, comme elle le pensait, il fallait l'intimider.

---

1. Sorte de machette, courante en Indonésie.

## CHAPITRE VIII

L'odeur douceâtre et écoeurante de la mort s'infiltra lentement sous la porte, réveillant Malko.

Samantha dormait couchée sur le ventre, son corps nu éclairé par la lueur dé l'aube. Par discrétion Ils avaient préféré au Bali-Beach le bungalow de l'Hôtel Bogor. Malko maudissait l'entêtement de l'Allemande. Ils auraient pu être en train d'embarquer pour Java en cette minute précise. Échappant à Kali et à ses tueurs.

Il se dressa sur son séant. L'horrible odeur envahissait rapidement le bungalow. Il la connaissait trop bien pour pouvoir s'y tromper. C'était celle d'un cadavre.

Doucement pour ne pas réveiller Samantha, il se leva et prit le Beretta dans son sac rouge. L'arme au poing, il écarta le rideau de la fenêtre.

Le soleil se levait à peine. Le sentier était désert mais un gros rouleau de jute était posé devant la porte du bungalow.

Malko passa son pantalon d'emprunt et sans réveiller Samantha, sortit. L'air tiède le caressa agréablement, mais Il était retourné par l'odeur horrible filtrant à travers le jute. Surmontant son dégoût il se pencha et déroula la toile.

Il réprima une violente nausée et détourna la tête pour respirer une bouffée d'air frais.

Le ventre ouvert de Raka béait grotesquement enflé, en une masse gris-rouge.

Malko aperçut les trois lettres PKI peintes sur le crâne rasé. Le visage n'était pas mutilé et il reconnaissait facilement le chauffeur-tueur. Mais que signifiait PKI ? C'étaient les initiales du Parti communiste Indonésien. Raka avait-il été tué par eux ? Étrange. Car, dans ce cas, il appartenait au parti au pouvoir, le PNI. Qui n'avait rien de clandestin.

Pourquoi le PNI importait-il des armes en contrebande ? Décidément, le mystère s'épaississait À quoi et à qui la cargaison du *Bremen* était-elle destinée ?



Seule Kali pouvait répondre à cette question.

Il rentra dans le bungalow. Inutile de réveiller Samantha.

Ils avaient été fous de revenir à Bali. La femme du président y était toute puissante. Ce cadavre était un avertissement.

Malko alla sous la douche et essaya de réfléchir. Avant tout il fallait trouver les armes. Donc, faire parler Samantha. Elles étaient sûrement à Bali. Sinon, la jeune comtesse ne s'y éterniserait pas.

Samantha ouvrit les yeux d'un coup, réveillée comme un chat. Elle plongea la main dans son sac, ne sentit plus le pistolet et fonça vers la douche. Devant l'air innocent de Malko, elle demanda :

— Qu'est-ce que tu fais ?

La confiance ne régnait pas, c'est le moins qu'on puisse dire.

— Je n'assassine jamais une jolie femme quand elle dort, dit Malko, pince-sans-rire. Moi aussi, j'ai des traditions. Mais j'en connais qui n'auraient pas les mêmes scrupules. Nous avons une visite...

— Qui ?

Raka.

Les yeux de Samantha se figèrent :

— Tu l'as tué ?

— C'était déjà fait.

Il lui décrivit le cadavre. Ce qui ne parut pas la choquer outre mesure.

— Alors, elle veut m'intimider, siffla-t-elle. Comme si j'étais une gamine.

Nue, elle se peignait, et le spectacle était ravissant Malko en oublia ses soucis quelques secondes.

Les cheveux relevés en chignon, Samantha se retourna.

— Nous allons voir Kali.

— Pour quoi faire ?

— D'abord pour qu'elle me paie. J'en ai assez. Et ensuite pour la tuer, si c'est possible.

Programme facile à réaliser. Malko avait d'autres soucis.

— Pourquoi ne me les vends-tu pas à moi ? proposa-t-il. Ce serait moins dangereux et plus simple. Et tous nos problèmes seraient résolus. Kali a déjà essayé de te tuer. Elle va recommencer.

Elle le regarda Ironiquement.

— Une femme prévenue en vaut deux. Si *vraiment*, je n'arrive pas à faire rendre gorge à cette salope, alors, je te les vendrai. Mais pas avant.

— D'abord, où sont-elles, les armes ?

Samantha eut un sourire sans joie.

— Tu me prends pour une imbécile ? Je te le dirai quand tu m'auras payée...

Et Kali ? Elle le sait ?

— Oui.

— Pourquoi ne les prend-elle pas ?

— Tant que je serai vivante, elle n'osera jamais.

À son tour Samantha passa sous la douche.

Ce fut vite fait. En un clin d'œil elle était habillée et avait discrètement récupéré son pistolet.

— C'est horrible, cette odeur, murmura-t-elle. Partons.

Ils passèrent rapidement devant le cadavre et montèrent dans la Jeep. Samantha était tendue et silencieuse. Malko soucieux.

— Comment sais-tu qu'elle a l'argent pour te payer ?

Samantha haussa les épaules.

— Je n'en sais rien. Si elle ne l'a pas, elle peut le trouver. Elle ne m'aura pas.

— Kali est la femme du président, objecta-t-il, tu risques d'avoir de sérieux problèmes.

Elle le regarda, le visage durci.

— Ne te tracasse pas. S'ils ont vraiment besoin de ces armes, ils les paieront.

Malko la contempla, presque avec admiration.

— Tu n'as vraiment peur de rien...

Elle daigna sourire.

— Le seul être dont j'aie jamais eu peur, c'est ma *nanny* prussienne, qui me donnait d'épouvantables fessées quand je ne me tenais pas droite...

Il ne leur fallut que cinq minutes pour atteindre le Bali-Beach. Malko ne pouvait se défendre d'une certaine appréhension en descendant de voiture. En dehors du cadavre de Raka, quel autre tour Kali leur avait-elle préparé ?

Le hall était désert, à part deux Indonésiens en train de balayer languissamment la mosaïque.

Malko avait hâte de se retrouver dans des vêtements à lui. Il alla au desk et demanda sa clé.

Tout de suite, il sentit quelque chose de bizarre. L'employé marmonna quelque chose, et, au lieu de la lui donner, fila vers le bureau vitré du sous-directeur, M. Lim.

Ce dernier, un Chinois, jaillit aussitôt de son bureau et aborda Malko, dégoulinant d'obséquiosité et de courbettes. Après des attermoissements embrouillés, il finit par sortir de sa poche un papier couvert de cachets, qu'il tendit à son interlocuteur.

— J'ai reçu ce matin un ordre du gouverneur à votre sujet, expliqua-t-il d'une voix pleurnicharde entre deux courbettes. Vous êtes assigné à résidence à Denpasar. Jusqu'à nouvel ordre.

Malko n'en croyait pas ses oreilles.

— Vous plaisantez, protesta-t-il. Je suis citoyen autrichien et pas ressortissant de ce pays.

L'autre, visiblement terrorisé, hocha la tête douloureusement.

— Bien sûr, bien sûr, mais Son Excellence Supardijo est tout-puissant à Bah. L'ordre est venu directement de lui. Cela doit être une erreur, une regrettable erreur...

Plutôt un cadeau de la belle Kali... Malko fumait intérieurement et ses yeux dorés s'étaient striés de vert. Mauvais signe. Il comprit que cela ne servirait à rien de discuter.

— Je vous remercie, dit-il, glacial, en mettant le papier dans sa poche. Je vais aviser.

L'autre le tira par la manche.

— Ne chercher pas à sortir de Bali, murmura-t-il. On vous a pris

votre passeport...

Malko sursauta de rage.

— Qui ça a « on » ?

— La police, dit le Chinois dans un souffle. Ils ont fouillé votre chambre.

Malko regarda le Chinois. Il semblait sincèrement épouvanté.

— Je suppose que je peux faire appel à cette décision au gouvernement central de Djakarta et prévenir mon ambassade...

Soulagé devant tant de compréhension, le Chinois approuva vigoureusement.

— Bien sûr, monsieur. Bien sûr. Il vous suffit de rédiger une lettre que je ferai parvenir au gouverneur...

Il dit cela avec le plus grand sérieux. Au gouverneur, qui obéissait vraisemblablement à Kali. Celle-ci avait peut-être pensé que le meurtre d'un agent de la CIA ne pouvait lui apporter que des ennuis. En isolant Malko à Bali pendant la tractation, elle arrivait au même résultat.

Plus que jamais, il devait entrer en contact avec la CIA. La présence de Kali au centre du trafic lui donnait une importance singulière. Pourquoi le président de l'Indonésie faisait-il acheter des armes clandestinement ?

Si toutefois Kali agissait bien pour lui.

De toute façon, le problème numéro un était, de faire parvenir à l'extérieur les informations dont il disposait. Et ensuite à démêler cet écheveau embrouillé.

Malko rattrapa le Chinois, qui s'en allait.

— J'aimerais téléphoner à Djakarta.

L'autre sembla se ratatiner encore.

— Il faudrait demander au gouverneur, murmura-t-il. Étant donné votre situation...

Malko s'y attendait un peu. Le piège était bien fermé. À moins de partir à la nage. Dans cette île, où il n'y avait pas de Blancs, en dehors des touristes du Bali-Beach, il n'avait aucune chance de glisser entre les mailles du filet.

Sauf une. Son cerveau travaillait à la vitesse d'un ordinateur. Il se pencha.

— Monsieur Lim, y a-t-il des Chinois à Denpasar ?

Surpris, le sous-directeur bafouilla :

— Oui, oui, bien sûr, ils sont très heureux...

Malko s'en moquait comme de sa première chemise qu'ils soient heureux ou non. Le Chinois était de plus en plus affolé.

— Monsieur Lim, dit-il distinctement je suis prêt à donner mille dollars à celui qui m'emmènera sur un bateau hors de Bali, N'importe où. Même à Timor ou à Sarawak.

Le Chinois en resta d'abord muet de saisissement. Quand il retrouva la parole, fi dut enfouir ses mains dans ses poches pour dissimuler leur tremblement.

— Mais c'est absolument Illégal, gémit-il.

Malko eut l'impression que, sans l'énormité de la somme proposée, il se serait enfui à toutes jambes.

— Si ce n'était pas dangereux, dit paisiblement Malko, je n'offrirais pas une somme pareille. Je n'ai pas envie d'attendre Ici le bon plaisir de ce gouverneur...

Mais la peur était plus forte que l'appât du gain chez le Chinois.

— Je ne connais personne, affirma-t-il. Mes compatriotes ne veulent pas trahir leur patrie d'adoption.

Devant cette noble envolée lyrique, Malko retint un ricanement, puis se souvint d'un détail intéressant.

— Monsieur Lim, demanda-t-il confidentiellement vous connaissez Joséphine ?

Les yeux affolés du Chinois se dérobèrent.

— Si vous ne m'aidez pas, souffla Malko, je dirai à la police que vous m'avez donné son adresse et que vous êtes mêlé à un trafic de devises...

Monsieur Lim eut un hoquet d'indignation.

— Mais ce n'est pas vrai !

— Bien sûr que non, admit Malko, serein. Mais comment pourrez-vous prouver le contraire. J'ai été chez Joséphine avec un taxi de l'hôtel. Il ne dira jamais que c'est lui qui m'a donné l'adresse...

Le Chinois regarda autour de lui comme si le gouverneur était déjà là. Il se liquéfiait. Malko eut pitié de lui. Mais M. Lim représentait sa seule chance d'évasion.

— Alors, menaçait-il... Je vais à la police.

D'une voix minuscule, le sous-directeur laissa tomber :

— Il y a un restaurant à Denpasar, tenu par un ami. C'est près du marché. Vous ne pouvez pas vous tromper. C'est le seul restaurant chinois. Je sais qu'il a une grosse barque de pêche et qu'il sort souvent en mer... Mais...

— Cela me suffit, dit Malko.

Il allait partir quand une idée le traversa.

— À propos, demanda-t-il, ce gouverneur, à quel parti appartient-il ?

Le Chinois hésita :

— On dit que c'est un sympathisant du PKI. Mais il est très riche, il a beaucoup de terres. C'est un ami personnel du président.

Ce qui s'appelle un opportuniste. Le PKI était le seul parti organisé à Bali. Malko comprenait de moins en moins. À qui étaient destinés ces armes, alors que tout le gouvernement semblait impliqué dans le trafic. Après la femme du président, le gouverneur tout-puissant de l'île.

De plus en plus perplexe, Malko prit congé du Chinois et rejoignit Samantha, qui l'attendait, assise sur une des banquettes du hall.

— La présidente nous attend, annonça ironiquement l'Allemande. Elle a eu le culot de me demander pourquoi j'avais volé sa Jeep.

Ils prirent l'ascenseur. Malko se changerait plus tard. La porte de l'appartement de Kali était entrouverte. Après avoir frappé, Samantha entra la première. Malko remarqua que le sac rouge était ouvert et que la bride passée à son poignet permettait de prendre rapidement le Beretta. Beau dialogue en perspective...

Le chef Guru surgit et avec force courbettes, entreprit de les guider vers le saint des saints : le salon où se reposait la présidente.

Brusquement, une poigne brutale poussa Malko en avant. Il se retourna pour se trouver nez à nez avec le canon d'un pistolet mitrailleur tchécoslovaque. L'arme était tenue par un géant qui

louchait, à la tête recouverte d'un mouchoir à carreaux. Il poussa Malko contre le mur et lui fit lever les bras.

Le Beretta était appuyé contre la nuque du Guru. Malko voulut crier à Samantha de ne pas tirer. Deux autres Indonésiens se tenaient derrière elle armés de larges machettes. Mais fi n'en eut pas le temps.

— Lâchez cette arme, Imbécile, fit une voix furieuse. Sinon vous ne sortirez pas vivante d'ici.

Kali venait d'entrer en coup de vent dans, la pièce, plus belle que jamais dans un long sari noir, les doigts chargés de bagues, l'air dur. Son maquillage et son chignon étaient impeccables et elle avait l'air de sortir d'une page de *Vogue*. Elle devait passer six heures par jour à se pomponner.

Le Beretta de Samantha accomplit un quart de tour. Le bout du canon était à moins d'un mètre du visage de Kali. Sa voix était parfaitement calme.

— Dites à vos singes de sortir. Sinon, je vous fais sauter la tête.

Son doigt avait commencé à presser la détente, et Kali le voyait parfaitement. Elle en resta la bouche ouverte, puis dit d'une voix étranglée :

— Si vous tirez, Prakasan va tuer votre ami. Et il vous tuera ensuite.

Il en fallait plus pour troubler Samantha.

— Ce n'est pas mon ami. Et vous ne serez plus là pour le voir. Alors, vous leur dites de sortir, oui ou non ?

Malko regardait fixement le canon de l'arme braquée sur lui. Afin de ne pas penser, il détourna la tête vers le balcon. La mer scintillait au soleil. Des pêcheurs marchaient dans l'eau profonde. Vision de paix et de calme.

Le silence se prolongeait. Malko avait la bouche sèche. Samantha ne pouvait pas prolonger son bluff. Si Kali ne cédait pas, elle était obligée de tirer. Et si elle tirait, Malko était mort.

L'Indonésienne émit un soupir comme une chaudière qui se vide, puis dit quelques mots en Indonésien.

Le canon de la mitraillette s'abaissa devant Malko. L'Indonésien lui jeta un regard noir avant de sortir de la pièce, balançant son arme à bout de bras. Les deux autres lui emboîtèrent le pas. Kali et Samantha restaient face à face. Deux panthères noires. La femme du président

semblait avoir recouvré un peu de son sang-froid. La haine qui éclatait dans ses yeux aurait glacé le rang d'un cobra.

— Que voulez-vous ? demanda-t-elle d'un ton hautain.

Samantha, sans répondre, fit un pas en avant et, de la main gauche, sans lâcher le Beretta, gifla Kali à toute volée.

— Salope.

Ce n'était ni une injure ni une interjection. Simplement une constatation.

Malko crut qu'en dépit du pistolet, l'Indonésienne allait bondir à la gorge de Samantha.

L'Allemande, un sourire venimeux aux lèvres, n'attendait que cela. Même si elle devait se faire écharper ensuite par les gorilles. Malko commençait à comprendre pourquoi elle avait réussi chez les trafiquants d'armes.

Puis Kali sembla se tasser sur elle-même. Ses yeux s'éteignirent. Elle était matée. Provisoirement.

— Je suis la femme du président, protesta-t-elle.

— *My foot*, fit Samantha, superbe. Vous êtes une voleuse. Vous avez voulu me tuer pour ne pas me payer. Où est l'argent ?

Kali n'était plus qu'un bloc de haine. Les deux femmes s'affrontaient sans plus se soucier de Malko.

— Si je vous le donnais, fit-elle, vous ne sortiriez pas d'ici vivante.

Samantha s'assit gracieusement sur un fauteuil, sans cesser de menacer son interlocutrice.

— Si vous voulez les armes, il va falloir les payer, et vite, j'en ai par-dessus la tête de ce pays pourri...

Malko se dit qu'elle jouait vraiment avec le feu. Kali avait repris son air hautain.

— Je ne vous donnerai pas d'argent, fit-elle.

— Je réquisitionne ces armes au nom des autorités légales de ce pays.

— Je n'ai jamais rien entendu d'aussi drôle, répliqua l'Allemande d'une voix où il n'y avait pas le plus petit atome de gaieté. Et qu'est-ce que je deviens, là-dedans ?

Kali haussa les épaules. Vous pouvez partir librement de Bali. Et



sinon ?

La voix de Samantha aurait gelé une banquise.

— Je vous tuerai, énonça Kali avec une certaine satisfaction.

Ce qui s'appelle, en langage d'ambassade, un ultimatum.

Malko crut le moment venu de se mêler à la conversation.

— Pourquoi ou plutôt pour qui voulez-vous ces armes ?

Kali le fixa d'un regard sans expression.

— En quoi cela vous regarde-t-il ?

— Il se trouve que cela me regarde, fit-il. Je suis même Ici pour cela...

L'Indonésienne l'interrompit d'une voix coupante :

— Je sais, monsieur l'espion américain. Mais nous sommes une nation indépendante. Et vous allez vous retrouver en prison. En attendant mieux. Maintenant, partez avec cette traînée...

Samantha hésita, Ivre de rage, puis tourna les talons. La voix de Kali les poursuivit :

— Je vous donne jusqu'à demain pour me donner votre accord.

Ils se retrouvèrent dans le hall. Toujours aussi désert. Malko regarda Samantha.

— Qu'allez-vous faire ?

Elle serra les lèvres.

— Jamais je ne lui donnerai les armes.

— Vous jouez un jeu dangereux, remarqua Malko. Elle est toute-puissante ici.

— Ce n'est pas la première fois.

— Je vous souhaite bonne chance, dit Malko.

— Pour l'instant, je vais me changer. À tout à l'heure, à la piscine.

Il remonta dans l'ascenseur. Il avait vingt-quatre heures pour agir.

## CHAPITRE IX

Le restaurant de l'ami chinois du sous-directeur du Bali-Beach était une gargote, la plus infâme au nord du tropique du Capricorne. À la fois bazar, épicerie et restaurant, les murs sales et décrépits disparaissaient sous les fruits séchés.

Malko s'était fait déposer près du marché de Denpasar. La ville était d'une tristesse mortelle. Quelques boutiques de batik évoquant un bazar oriental et des échoppes sordides en torchis. Se sachant presque à coup sûr suivi, il se promena, flâna près d'une heure le long des marchands de souvenirs. Il poussa même la prudence jusqu'à demander à plusieurs boutiquiers l'adresse d'un restaurant... et à acheter pour deux dollars un masque de bois grimaçant représentant un *garuda*, dieu indonésien.

Il n'y avait pratiquement pas de restaurants à Denpasar. Les rares touristes ne bougeaient pas du Bali-Beach. Les rues sans lumière n'étaient pas très attrayantes, pleines d'inquiétantes ombres frôleuses, et empuanties d'odeurs abominables.

Estimant qu'il avait assez donné le change, Malko était arrivé, « par hasard » devant la gargote chinoise.

Un vieux couple de Chinois était en train de dîner. Ils regardèrent curieusement Malko et replongèrent le nez dans leur assiette. Un Chinois ridé, qui se trouvait derrière la caisse, dissimula sa surprise derrière un sourire édenté et vint demander à Malko ce qu'il voulait, en anglais haché.

— Dîner.

Cela parut lui causer une surprise considérable. Jamais un Blanc n'avait du pénétrer dans son établissement Néanmoins, il désigna la table la moins sale à Malko et lui avança une chaise branlante. De grosses mouches rôdaient tout autour des fruits suspendus et une odeur aigre filtrait de l'arrière-boutique. Un second Chinois plus jeune, vint se planter en face de Malko. Par gestes ce dernier réclama la carte.

Il n'y avait pas de carte.

Malko lui fit comprendre que n'importe quoi ferait l'affaire.

Le Chinois disparut dans la cuisine nauséabonde.

Il réapparut presque instantanément avec assiette ébréchée, pleine d'une pâte jaunâtre et fumante. Malko goûta. C'était du *nasi-goreng*, le plat national indonésien, avec du riz et du safran ! Il appela le serveur, protesta. L'autre, buté, affirma :

— *Chinese cooking* 1.

Il s'était contenté de couper en petits morceaux la viande du *nasi-goreng*, pour lui donner un air chinois. Le patron quitta sa caisse pour venir à la rescousse, jurant qu'il s'agissait d'un pur plat pékinois !

C'était la première fois que Malko voyait un Chinois oublier sa propre cuisine. Il fallait que les Indonésiens l'ait vraiment terrorisé ! Il se résigna à manger son *nasi-goreng* arrosé de Heineken, arrivée-là on ne sait comment. Volontairement, il traîna pour permettre aux deux autres clients de s'en aller.

Il achevait sa bière quand Ils partirent. Le vieux Chinois somnolait à la caisse. Malko se leva et avec un grand sourire, demanda l'addition. Le vieux lui tendit un bout de papier sur lequel il avait écrit : « Deux cents roupies ». C'était Maxim's !

Malko sortit un billet de cinq dollars et le posa sur le comptoir.

— Change ?

Une lueur passa dans les yeux de l'autre, vite éteinte.

— Pas droit changer dollars.

— No *rupees*, fit Malko, fermement.

Le vieux secoua la tête, indécis. Il mourait d'envie d'empocher le billet, mais la peur paralysait sa vieille main parcheminée.

— No *rupees*, répéta Malko.

Avec la rapidité d'un lézard avalant une, mouche, la main happa le billet, qui disparut dans le tiroir crasseux. Le Chinois commença à compter des roupies raides de crasse. Malko jubilait intérieurement. Le premier pas était fait.

En empochant ses roupies, il fit apparaître un rouleau de billets de cent dollars. Le vieux Chinois manqua la syncope d'un cheveu.

— Je voudrais aller me promener en mer, expliqua Malko. On m'a

dit que vous aviez un bateau...

Cette fois, le Chinois approuva tout de suite.

— Oui, oui, bateau demain. Hôtel Bali-Beach ?

Malko entra dans le jeu.

— Grand bateau ?

L'autre rit fit « oui » de la tête. Ce qui ne voulait d'ailleurs strictement rien dire.

— Moteur ?

Hochement désolé. Pas de moteur. À eux le radeau de la Méduse. Mais un agent de la CIA s'enfuyant de Bali à la voile, en 1970, c'était assez gai... il n'y avait plus qu'un petit problème à régler. Une brouille. Malko se pencha vers la lueur fumeuse de la lampe à pétrole.

— Je veux partir cette nuit. Pas demain.

Le Chinois le regarda d'abord sans comprendre. Malko répéta, en parlant très lentement. Peu à peu, la phrase de Malko pénétra le cerveau engourdi du Chinois. Il secoua la tête vigoureusement.

— *Not by night, not by night.*

Malko crut qu'il allait le chasser hors du restaurant. Mais il avait été trop loin pour reculer. Ressortant sa liasse, il en, détacha trois billets de cent dollars. Une somme fabuleuse pour le Chinois.

Il déchira les trois billets par le milieu, nettement, et poussa trois moitiés vers le Chinois, ses yeux dorés dans les siens.

— *You come à three this night.*

L'autre était au bord de l'apoplexie. Soudain il y eut du bruit dans la rue. Aussitôt, il fit disparaître les billets dans le tiroir-caisse. Malko tentait de le jauger. Il s'était mis entièrement entre ses mains. Il y eut un silence prolongé. Les deux hommes se contemplaient, impassibles en apparence. Enfin les lèvres du Chinois laissèrent tomber :

— Quatre heures.

Après dix minutes d'explications laborieuses, il ressortit que c'était une question de marée...

Donc, il était décidé à venir.

Malko dessina sur une nappe en papier le plan de la plage avec le *liberty ship* échoué. C'est là 'qu'il retrouverait le bateau du Chinois.

Ensuite, ce serait une question de chance. Java n'était qu'à une centaine de kilomètres, mais Timor, possession portugaise, donc refuge plus sûr, était à plus de mille kilomètres.

Les deux hommes se quittèrent sans poignée de main. Malko se sentait quand même plus léger. Le Chinois était bien accroché. Si Dieu et Kali lui prêtaient vie...

En sortant de Denpasar, il croisa une procession qui avançait lentement en chantant. Les femmes étaient pieds nus, avec d'in vraisemblables échafaudages sur leurs têtes nues, faits de fruits, de raphia, de fleurs et d'offrandes aux dieux. Les hommes balançaient leurs longs parangs, souriants et détendus. Le taxi se jeta presque dans le fossé pour les laisser passer. Malko eut envie de descendre et de suivre, pour voir ce qui allait se passer.

Mais on ne l'aurait probablement pas laissé faire. Les Balinaï sont très jaloux de leurs cérémonies.

Le Bali-Beach était désert. Malko prit sa clé et monta dans sa chambre, puis s'enferma, se souciant peu de voir Samantha. Il fallait tuer le temps jusqu'au milieu de la nuit. Pour se détendre, il se mit en maillot et descendit jusqu'à la piscine.

Bien entendu, il était tout seul. Mais l'eau tiède sur son corps lui fit du bien. Il faisait presque aussi chaud qu'à midi. À regret, il remonta dans sa chambre. Pour les touristes Bali était certainement un paradis.



Le sable noir s'enfonçait silencieusement sous les pieds nus de Malko. Derrière lui, la masse sombre du Bali-Beach se détachait dans la nuit claire. Des myriades d'étoiles brillaient dans le ciel de l'équateur. Au loin, le grondement des énormes vagues se brisant sur les récifs de corail créait un bruit de fond ininterrompu, oppressant. Les cavaliers de l'Apocalypse.

Malko, pensa au corps doré et parfait de Samantha. Comme la vie était bête. S'ils avaient été des êtres normaux, ils auraient pu jouer les amoureux par cette belle nuit tropicale, s'aimer, être heureux dans cette île paradisiaque.

En fait de promenade, il n'avait comme compagnon que son pistolet, glissé dans sa ceinture et prêt à tirer.

Il avait quitté le Bali-Beach discrètement, empruntant l'escalier desservant la plage., La nuit était assez claire pour qu'il soit sûr de ne pas avoir été suivi.

Maintenant, sa silhouette se fondait dans le sable noir volcanique parsemé de pierres ponce.

Le *liberty ship* échoué n'était plus qu'à une centaine de mètres. Quatre heures moins dix. Il commença à scruter la mer éclairée par le clair de lune. Aucun bateau en vue.

Brusquement, la masse du navire échoué lui sembla menaçante. Les vagues s'engouffraient dedans avec un bruit sourd, rebondissant sur les tôles rouillées. Comme si tous les fantômes de Bali s'y étaient donné rendez-vous.

Il s'arrêta et écouta.

Rien. À part le cri lointain d'un singe. Les Balinais avaient peur de l'obscurité et sortaient le moins possible la nuit.

Reprenant sa marche, Malko parvint jusqu'au bateau. De près, il était énorme, complètement enfoncé dans le sable. Il le contourna précautionneusement sans rien trouver de suspect.

Accroupi à l'ombre de la coque, il attendit. Il surveillait à la fois la plage et la mer, son pistolet posé près de lui.

Un gros crabe le fit sursauter, en passant sur son pied.

Les aiguilles phosphorescentes de sa montre avançaient lentement. Quatre heures et demie. Le Chinois avait eu peur. Il décida d'attendre jusqu'à ce que le jour se lève. Être là ou à l'hôtel... C'était sa seule chance de quitter Bali.

Peu à peu, une vague lueur commença à apparaître sur la mer. Le soleil se hissait hors de l'horizon.

Malko frissonna. Son blue-jean était humide et froid. Un gros oiseau de nuit voleta lourdement jusqu'à un cocotier. La mer était absolument vide.

L'obscurité se dissipait à une vitesse terrifiante. Déjà la niasse violette des montagnes apparaissait derrière les cocotiers de l'immense plage.

Malko réalisa qu'il était maintenant visible de la terre. Il voulait espérer jusqu'à la dernière seconde. Même de jour, si le Chinois arrivait fi tenterait sa chance. Mais il valait mieux attendre, dissimulé

à l'intérieur de l'épave.

Il contourna la coque et parvint à une déchirure béante dans les tôles rouillées. D'un bond, il fut à l'intérieur. Il s'immobilisa aussitôt. Une charge de plomb sur les épaules. Le Chinois était là.

Les pieds et les jambes ligotés, la tête presque séparée du corps par une blessure horrible – probablement un coup de parang. La mer avait emporté son sang. On se serait cru à l'étal d'un boucher tant la plaie était propre et nette.

On avait dû le tuer et ensuite le déposer entre les entrailles du bateau mort pour que Malko le découvrit. On l'avait fait parler puisqu'il était là. Kali se moquait de Malko. Elle aurait pu le faire tuer, lui tendre un guet-apens. Elle s'était contentée de lui montrer qu'elle était là plus forte.

En se penchant sur le corps, Malko sursauta. devant un détail horrible.

Dans la bouche ouverte du mort, on avait enfoncé les moitiés des billets de cent dollars. Les douze deniers de Judas.

Malko ressortit du bateau échoué. Le jour était complètement levé, mais il s'en moquait. Kali devait dormir paisiblement ou l'observait de son balcon. Peut-être allait-elle s'offrir le luxe de le tirer avec un fusil à lunette, comme un lapin.

Ivre de rage, il reprit la direction du BaliBeach, marchant bien en vue sur le sable noir.

Il n'avait même plus peur.

# CHAPITRE X

Samantha se maquillait soigneusement. Un vieux truc pour retrouver son calme. Le temps était magnifique et les voiles blanches des pirogues de pêcheurs croisaient devant le BaliBeach. Quelques touristes marchandaient sur la plage avec les marchands de batik.

L'ultimatum de Kali expirait dans quelques heures. Et l'Allemande n'avait pas du tout l'intention de se laisser égorger comme un mouton.

Nue, elle s'inspecta une seconde devant la glace, exécuta quelques mouvements de culture physique.

Elle avait une dure journée devant elle. En analysant lucidement, scientifiquement la situation, elle avait une petite chance de s'en sortir, avec beaucoup d'audace et de chance... Elle sourit méchamment en pensant à la tête de Kali si elle réussissait.

Elle enfila un blue-jean en lastex, puis boucla par-dessus une ceinture où était incorporée une cartouchière avec six chargeurs pour son Beretta. Plus qu'il ne lui en faudrait.

Les cheveux retenus par un bandeau, Samantha avait l'air d'une touriste innocente. En inspectant la chambre, elle eut un petit pincement au cœur pour les six robes Puce ! qu'elle était obligée d'abandonner.

Son sac rouge à bout de bras, alourdi du pistolet Samantha gagna l'ascenseur. La Jeep récupérée à Raka était au parking de l'hôtel. Dans la bagarre, Kali avait oublié de la lui réclamer. Providentiel. Elle grimpa dedans, fit chauffer le moteur et prit la route de Denpasar sans se presser. Elle avait une heure de route jusqu'à Ubud.



Malko avalait du bout des lèvres un morose petit déjeuner, au bord de la piscine. Il régnait déjà une température à ne pas mettre une salamandre dehors, mais il ne sentait même pas la brûlure du soleil sur ses épaules.

Il avait appelé la chambre de Samantha, sans résultat. Aucune trace



de l'Allemande. D'après la réception, elle n'avait pas quitté l'hôtel. Pas de trace de Kali non plus. Il se sentait comme un papillon pris dans une toile d'araignée.

Une jeune Indonésienne, en sari, sortit de la galerie marchande et s'approcha de lui. Elle pouvait avoir une trentaine d'années et son visage rond, plein de douceur, séduisit Malko.

— Monsieur Malko Linge ? demanda-t-elle en anglais.

— Oui, c'est moi.

Quelle catastrophe annonçait-elle.

— Je m'appelle Wintija Taman, dit-elle. J'organise des promenades dans l'Île avec des voitures confortables. Le sous-directeur de l'hôtel m'a dit que vous pensiez rester quelques jours Ici.

Aimable euphémisme.

Wintija Taman avait un visage sympathique et ouvert assez joli. Malko l'invita à partager avec lui une tasse de thé. Par pure galanterie. Mais avec quand même une arrière-pensée.

— Conduisez-vous les clients vous-même ? demanda-t-il.

— Parfois. Lorsqu'il s'agit de quelqu'un d'important ou quand les chauffeurs sont pris.

— Vous travaillez toute seule ?

Elle hocha la tête :

— Je suis veuve. J'ai une grande maison, près de la plage. Ma famille a toujours habité Bali. Mon arrière-grand-père possédait un château à Klangkung.

Une petite lueur s'alluma dans le cerveau de Malko.

— J'aurais besoin d'une voiture sans chauffeur. Est-ce que c'est possible ?

L'Indonésienne eut un signe de dénégation.

— Non. Les étrangers n'ont pas le droit de conduire. Vous seriez arrêté tout de suite. Mais mes chauffeurs sont de très bons chauffeurs...

— Qui interdit cela ?

— Le gouverneur.

Encore lui. Malko se demanda si son interlocutrice connaissait sa situation. En tout cas, elle n'en laissait rien paraître.

— On m'a dit des choses étranges sur ce gouverneur, remarqua Malko.

Le visage de la jeune femme se ferma Imperceptiblement.

— On dit tant de choses, fit-elle évasivement. Mais c'est la loi et je ne peux pas la tourner.

Malko battit en retraite. Il ne voulait pas l'effaroucher. Mais elle ne semblait pas porter le gouverneur dans son cœur. Le meilleur moyen de l'amadouer était tout simplement de devenir son client.

— Eh bien, au fond, puisque je n'ai rien à faire, je vais un peu visiter l'île aujourd'hui, fit soudain Malko. J'aimerais aller à Ubud.

À Ubud, où habitait Joséphine. Faute de mieux, Malko pouvait toujours relancer la trafiquante. Puisqu'elle était mêlée aux trafics de Kali.

— C'est très facile, fit la jeune femme, ravie. Je vais vous envoyer une voiture dans deux heures. Cela vous va ?

— Parfait, assura Malko.

Il se leva pour lui baiser la main et elle s'éloigna dans un froufroutement de sari. Malko réfléchissait. Peut-être, après tout Joséphine savait-elle où se trouvaient les armes.

\*

\*   \*

Samantha stoppa la Jeep sur la placette, après le grand pont suspendu. La route se terminait en impasse. Seules une demi-douzaine de maisons, la plupart habitées par des peintres, se cachaient dans la végétation luxuriante. C'était un des hauts lieux de Bali. Des peintres de toutes nationalités vivaient là depuis des dizaines d'années, sans eau, sans électricité, entourés d'une jungle éblouissante, adoptés par les Balinais qui les fournissaient régulièrement en très jeunes filles.

Samantha tourna la Jeep, de façon à pouvoir repartir rapidement, puis se dirigea vers la maison de Joséphine.

Joséphine était devant sa glace, en train d'essayer une nouvelle paire de chaussures, vêtue comme d'habitude d'un pantalon de lastex noir moulent ses fesses callipyges et d'un haut de dentelle noire.

Sentant une présence, elle se retourna, pour se trouver nez à nez

avec le Beretta tenu par Samantha. L'Allemande n'avait même pas fait craquer le plancher de, teck.

— Vous êtes seule ?

Joséphine avala sa salive sans pouvoir répondre. Puis lâcha, d'une voix étranglée :

— Oui. Pourquoi ?

Sans répondre, Samantha s'approcha d'elle, et, du canon du pistolet, repoussa l'Indonésienne puis referma la porte d'un coup de pied.

— Ouvrez le coffre.

Joséphine baissa les yeux. Elle avait toujours su qu'un jour une chose comme cela se produirait. Sa poitrine imposante se souleva et retomba. Samantha ne la quittait pas des yeux. Son plan était simple : récupérer l'argent des armes et filer. La Caravelle de la Thai partait à 15 h. 50. Elle pouvait être le soir même à Singapour ou à Bangkok. En sécurité.

— Je ne peux pas, murmura l'Indonésienne.

Samantha ne broncha pas :

— Si vous n'ouvrez pas, je vous tue. Maintenant et d'une façon très désagréable.

Brutalement elle enfonça le canon du Beretta dans l'estomac de Joséphine. Celle-ci se plia en deux de douleur. Samantha la frappa d'un coup de crosse à la tempe. L'Indonésienne tomba comme une masse sur le lit.

Joséphine reprit conscience, nue comme un ver. Samantha lui avait attaché les jambes et les bras par une cordelette passant sous le lit l'écartelant complètement. Elle contemplait l'Indonésienne comme un entomologiste examine un insecte.

— Voulez-vous ouvrir le coffre, demanda-t-elle patiemment. Je n'ai pas beaucoup de temps.

Muette de terreur, Joséphine secoua la tête. Les yeux de Samantha, gris et sans expression, se posèrent sur le ventre brun et bombé.

— Vous avez tort.

Tranquillement elle ramassa un parang qu'elle avait été chercher

dans la cuisine et fit le tour du corps. Debout, elle introduisit le bout de la lame entre les cuisses de Joséphine et poussa un peu.

L'Indonésienne glapit comme un porc qu'on égorge. Le poignet de Samantha accomplit un quart de tour et le cri s'étrangla en râle saccadé. Les yeux exorbités, Joséphine ahanait. Sa peau était couverte de sueur.

Soudain, elle s'évanouit. Samantha retira, le parang. La lame était déjà tachée de sang. Elle attendit que Joséphine reprit conscience puis se pencha à son oreille et, posément, lui expliqua ce qu'elle allait lui faire.

— Oh ! non, supplia l'Indonésienne.

— Alors, ouvrez le coffre.

Joséphine secoua désespérément la tête.

— Je ne peux pas. Elle me tuerait.

Samantha n'insista pas. Féroce, elle enfonça le parang d'un coup sec. Un râle ininterrompu sortait de la bouche de Joséphine, entourée d'une bave blanchâtre.

Samantha se pencha sur elle.

— Dépêchez-vous. Après ce sera trop tard.

Le parang pointait hors du corps de l'Indonésienne comme un sexe monstrueux et mortel. Joséphine comprit que l'Allemande irait jusqu'au bout.

— Je vais l'ouvrir, souffla-t-elle.

Samantha s'approcha du coffre. Joséphine, d'une voix hachée, lui donna les chiffres de la combinaison. L'Allemande s'accroupit, manipula les boutons et tira la poignée. Avec un claquement sourd la porte d'acier s'ouvrit.

Un porte-documents noir occupait toute l'étagère du haut. Samantha le sortit et l'ouvrit : des liasses de billets de cent dollars, attachés avec des élastiques, apparurent. L'Allemande sourit. Elle ne s'était pas trompée. La première partie de son plan était réalisée.

Joséphine geignait sur le lit Sans se préoccuper des liasses de roupies restées dans le coffre, Samantha le referma et prit la serviette.

Le pistolet dans la main droite, elle sortit de la pièce. Elle avait atteint le jardin lorsqu'elle entendit un claquement de portières.



Peta, le chef Guru, se trouva nez à nez avec Samantha. Il ouvrait la bouche pour crier quand le Beretta claqua deux fois. Le saint homme porta les mains à son ventre et s'effondra sur place, en un petit tas jaunâtre.

Samantha l'enjamba. Évitant le sentier, elle traversa le jardin, atteignit le petit mur et sauta sur la place, en contrebas, à deux mètres de la Jeep.

La Mercedes 250 de Kali était arrêtée un peu plus loin. La femme, du président montait l'escalier de la villa, accompagnée du chauffeur et de Prakasan. Au bruit que fit Samantha en sautant, elle se retourna et poussa un cri d'alerte.

Kali photographia la scène. Sa main disparut dans son sari et ressortit avec un petit pistolet. Elle tira sans hésiter en direction de l'Allemande.

— Tuez-la, cria-t-elle. Vite.

Prakasan dévalait déjà l'escalier, presque en se frappant la poitrine. Samantha se retourna et visa soigneusement. La balle fit sauter un éclat de pierre, près de la tête de Kali. Celle-ci se mit précipitamment à l'abri continuant à hurler des imprécations.

De la main gauche, Samantha mit le contact. Le moteur toussa mais ne partit pas. Au jugé, elle tira encore trois fois vers le jardin, pour empêcher Prakasan de sortir. Puis, avec des gestes précis et rapides, elle changea son chargeur et réarma le Beretta. Alors seulement elle réappuya sur le démarreur.

Cette fois, le moteur commença à tourner sur trois cylindres. Entre-temps Kali avait découvert Joséphine. Et le coffre ouvert. Elle se rua hors de la villa, glapissant comme une sirène. Galvanisé, Prakasan sauta sur la placette, rentrant la tête dans les épaules. Juste pour voir l'arrière de la Jeep disparaître sur le pont. Vingt secondes plus tard, Samantha dévalait l'étroite route en lacet.

Avec, dans la serviette noire, toutes les économies d'une vie de malhonnêteté.

Comme une folle, Kali vida le barillet de son minuscule revolver. Avec tant d'imprécision qu'elle faillit foudroyer Prakasan.

Fébrilement, le chauffeur faisait faire demi-tour à la Mercedes. Si vite qu'il arracha la moitié de l'aile avant au mur de pierre. Si Kali avait su conduire la grosse voiture, elle l'aurait tué.

Lorsqu'ils franchirent le pont, la Jeep avait déjà disparu. Le Guru agonisait sur le plancher de teck et Joséphine appelait au secours.

Personne n'avait pensé à la détacher.



Secoué par les ressorts défoncés de la vieille Ford, Malko rongea son frein. La voiture avançait avec une sagesse exemplaire. Pratiquement à chaque tournant, son chauffeur guide ralentissait et s'obstinait à lui montrer une rizière en espalier où des Balinaises se baignant nues dans un ruisseau.

Mme Watan s'était beaucoup avancée en prétendant qu'il parlait anglais. Son vocabulaire se limitait à *yes* et *no*, et encore pas toujours utilisés dans l'ordre...

Le chauffeur stoppa d'un coup et se tourna vers Malko, hilare. Une vieille femme balinaise marchait dignement sur le bord de la route, les seins pendant en tablier. Depuis longtemps les jeunes mettaient des soutiens-gorge.

La route quittait les rizières et commençait à grimper à travers deux murailles de jungle. Ils redémarrèrent lentement. Soudain, à cent mètres en avant, un véhicule déboucha d'un virage, tenant le milieu de la route et roulant à toute vitesse.

— Hé ! fit Malko, plutôt inquiet.

La Ford tenait aussi le milieu de la route et la collision semblait inévitable.

Penché en avant, il reconnut soudain la Jeep russe de Samantha. Avec une femme au volant.



Samantha égrenait des jurons qui auraient fait tomber du haut mal sa *nanny* prussienne. Elle n'avait aucune chance d'échapper à ses poursuivants. Le réservoir d'essence de la Jeep était presque vide et il n'y avait pas de pompes à Bali.

Le temps de trouver du carburant, Kali serait sur son dos, avec ses tueurs. Et ne ferait pas de quartier. Elle était *amok*, folle comme les vieux éléphants que l'on est obligé d'abattre.

L'Allemande regarda le porte-document aux dollars. Elle en aurait donné la moitié pour un jerrican d'essence et une heure d'avance. La jungle se terminait, faisant place à la rizière. Elle n'aurait même pas la ressource de se cacher après avoir abandonné la Jeep.

Hors des étroites diguettes en espalier, elle s'enliserait dans la boue.

Elle négocia le dernier virage avant une longue ligne droite et aperçut la Ford montant vers elle.

Sa chance. Avec le Beretta, elle aurait de l'essence et un véhicule. Brutalement, elle écrasa le frein et la Jeep se mit presque en travers de la route. Les deux véhicules stoppèrent presque côte à côte.

Samantha reconnut Malko au moment où elle réalisait que cela prendrait trop longtemps de faire un demi-tour sur cette route étroite, après avoir tué ou intimidé le chauffeur. Elle eut une idée folle.

Malko ouvrait la bouche quand, d'un geste rapide, Samantha jeta le porte-document sur le siège arrière de la Ford. Elle passa la première en criant :

— Voilà l'argent. Attention Kali est derrière moi.

La Jeep démarra brutalement.

Tout avait été si rapide que Malko n'était même pas sûr que le chauffeur ait vu le geste de l'Allemande. Celui-ci redémarrait déjà sans commentaire.

Deux cents mètres plus loin, sur la droite, s'ouvrait un sentier menant à un village. Malko, par gestes, demanda au chauffeur de tourner.

Ravi d'avoir enfin éveillé la conscience touristique de son client, il obtint.

Une ou deux minutes avant que ne surgisse, ventre à terre, la Mercedes 250 de Kali, lancée à la poursuite de ses dollars.

## CHAPITRE XI

Les yeux de Samantha semblaient prêts à jaillir de leurs orbites. Les dents serrées, à se briser, tous ses muscles bandés, elle essayait de résister à la douleur, à la panique. Elle savait qu'elle allait mourir. De la façon la plus atroce possible.

L'Indonésien qui était en train de l'étrangler lentement resserra encore la pression. Il avait croisé les bras autour de son cou, debout derrière elle et serrait progressivement.

Ils étaient dans une sorte de grange au sol en terre battue, sans ouverture autre que la porte, avec un toit de chaume. La salle de réunion du PKI d'Ubud.

Samantha était attachée, nue jusqu'à la ceinture, sur une chaise de fer, le sein droit marbré de brûlures de cigarette. C'est Kali elle-même qui s'était chargée de la besogne, avec une joie non dissimulée. Samantha avait grogné, hurlé et finalement s'était évanouie. L'orgueil la soutenait autant que la haine. Elle, une Prussienne, n'allait pas céder à ces sauvages.

— Continue, ordonna Kali au bourreau.

Les énormes muscles de ses avant-bras saillirent sous l'effort

Samantha eut l'impression que ses poumons privés d'air éclataient. Un voile noir passa devant ses yeux et brusquement elle ne sentit plus rien.

— Imbécile, cria Kali, tu l'as tuée.

Confus, Prakasan desserra son étreinte. Le cou de l'Allemande était enflé et violacé. La tête sur la poitrine, elle respirait à peine. Une seconde de plus et son cerveau, n'étant plus irrigué, cessait de fonctionner à tout jamais. Kali lui décocha un coup de sa sandale dorée, sans provoquer aucune réaction.

— Il faut qu'elle parle, murmura-t-elle pour elle-même.

Depuis une demi-journée, elle tentait de fléchir la volonté de Samantha. Ils avaient rattrapé la Jeep à l'entrée de Denpasar.

Mais Samantha refusait obstinément de parler. Kali sentait chez elle une volonté surhumaine. Elle l'aurait découpée en lanières, mais



devinait confusément que l'Allemande se laisserait torturer sans parler. Et, de toute façon, il y a des limites à la souffrance. Si elle lui mourait dans les mains, elle perdrait définitivement l'argent.

Or, jamais le président ne croirait à l'histoire de l'argent disparu.

Samantha reprenait connaissance. Kali la tira par les cheveux, son petit muflle froncé et méchant :

— Où est l'argent ?

Une onde de joie réchauffa Samantha. L'angoisse qu'elle sentait dans la voix de son ennemie la remplissait de courage.

— Dans la rizière, fit-elle faiblement. Vous n'avez qu'à chercher.

Et elle referma les yeux. C'est ce qu'elle répétait depuis sa capture. Tout son corps lui faisait mal mais elle savait que le pire n'était pas encore venu. Elle n'espérait aucun secours. Ivre de rage, Kali frappa du pied :

— Tue-la ! Tue-la.

Prakasan se précipita, le parang au poing. Et saisit les cheveux noirs. Mais il tira si fort que la chaise bascula en arrière. Sa tête heurta la terre battue et elle demeura inanimée.

— Attends !

La femme du président avait repris son sang-froid. Tuer Samantha n'avançait à rien.

— J'ai une idée, annonça-t-elle. Je m'absente deux heures. Ne la laissez pas en repos. Battez-la dès qu'elle se réveille, mais ne la tuez pas.

Elle sortit et ordonna à son chauffeur de la conduire au Bali-Beach. L'Américain s'y trouvait. Peut-être savait-il où se trouvait l'argent. Avec la ridicule sensiblerie des Européens, il préférerait peut-être sauver l'Allemande.



Les pièces du moteur droit du vieux Beechcraft étaient étalées sur une toile sale, tandis que deux mécanos, velus comme des singes, farfouillaient dans les cylindres.

C'était, à part le Lookheed l'Electra de Djakarta qui venait de se poser, le seul avion posé sur le terrain de Denpasar. Décourageant. En plus, c'était un appareil militaire.

Dégoûté, Malko abandonna sa bière tiède et sortit de l'aérogare. Il n'y avait rien à faire. La Caravelle de la Thai qui reliait Bali à Djakarta, Singapour et Bangkok, et l'Electra quotidien de la Garuda lui étaient interdits, puisqu'il n'avait plus de passeport.

Il fallait pourtant sortir de Bali. Prévenir la CIA. Avec la disparition de ses dollars, Kali allait devenir folle furieuse. L'argent reposait paisiblement dans les ruines du *liberty ship*, enterré dans une anfractuosité de la coque. Seuls, les crabes iraient les chercher. Malko avait joué d'audace. En se faisant déposer par le taxi un peu avant l'hôtel. Il était parti à pied sur la plage, longeant la dune pour qu'on ne le repère pas trop. De loin, la sacoche pouvait passer pour un sac de plage. Il avait ôté sa chemise et lavait entortillée autour, pour ajouter à l'illusion.

C'était l'heure de la sieste. Il n'y avait pas un chat sur la plage. Lorsqu'il était ressorti de l'épave, il avait les mains vides. Il avait ensuite poussé la prudence jusqu'à se baigner une demi-heure avant de rentrer à l'hôtel.



Le hall de l'aérogare grouillait maintenant de passagers. Malko se fraya un passage vers la sortie, dépité. Il ne trouverait pas d'avion à Denpasar pour quitter Bali.

Il cherchait des yeux un taxi sur le trottoir quand une voix de femme le héla :

— Monsieur Linge !

C'était Wintija, souriante, en train de bavarder avec un commandant de bord de la Garuda. Malko la salua et la jeune femme le retint.

— Vous retournez à l'hôtel ? Je peux vous déposer.

Elle le présenta au pilote, un homme jeune au visage ouvert, et, Malko ayant accepté, ils montèrent dans la vieille Mercedes 190.

— Malang est un de mes meilleurs amis, expliqua-t-elle à Malko. Il est ici pour deux jours. Il m'apporte les derniers potins de Djakarta.

Malko sourit poliment. Son esprit était nettement ailleurs. L'autre

repartait vers la civilisation, lui.

Une demi-heure plus tard, Wintija le déposait devant le Bali-Beach et repartait avec le commandant de bord. Une femme dans chaque port...

Malko se hâta dans les couloirs de l'hôtel. Pourvu que personne n'ait découvert son trésor.

Il ouvrit la porte de sa chambre et s'arrêta. L'air climatisé marchait alors qu'il ne l'avait pas mis en partant.

— Bonsoir, fit une voix qu'il connaissait bien. Je vous attendais.



Kali était assise délicatement au bord d'un fauteuil, enroulée dans un sarong très ajusté moulant sa poitrine haute. Son maquillage aurait rendu jalouse Jackie Onassis. Les longues mains brunes étaient impeccables et tout son être respirait la distinction et la grâce.

Sauf les yeux.

Noirs et durs, ils fixaient Malko avec intensité. Le triangle du visage évoquant irrésistiblement un insecte. Mais un insecte arrosé de parfum français.

Malko parvint à se dominer. Kali avait-elle trouvé les deux cent mille dollars ?

— C'est une joie de trouver une aussi jolie femme dans sa chambre, se força-t-il à dire.

Mais deux rides imperceptibles autour de sa bouche démentaient la légèreté de ses paroles.

Kali frappa brutalement le plancher de son petit talon.

— Taisez-vous !

Elle avait sûrement trouvé les dollars ! Malko se raidit.

— Je suis venue vous proposer un marché, continua-t-elle doucereusement.

Malko restait tendu et sur ses gardes. Avec la nette Impression qu'elle jouait avec lui, comme un gros chat, sûr de lui...

— Quel marché ? Je n'ai rien ? Je voudrais seulement partir d'ici.

L'autre sourit méchamment.

— Moi, J'ai quelque chose. La vie de quelqu'un qui vous est cher...

— Je ne vois pas.

Afreux mensonge. Mais il n'avait pas pensé à autant de machiavélisme.

Kali se leva avec grâce :

— Mlle Adler va mourir. Elle m'a volée et a grièvement blessé un de mes gurus. Une seule personne peut la sauver : vous.

Malko leva les sourcils.

— Je ne vois pas comment. De plus cette personne ne m'est pas particulièrement chère. Elle a même tenté de me tuer.

L'Indonésienne eut une moue signifiant qu'il ne fallait pas attacher à ces choses-là plus d'importance qu'elles n'en méritaient.

Kali ne bluffait pas. Samantha était sûrement en danger de mort. La présence de la femme du président signifiait une chose : elle soupçonnait Malko d'être mêlé à la disparition de l'argent. Mais elle n'en était pas sûre. Sinon son attitude aurait été différente.

Donc, Samantha n'avait pas parlé. Pas encore.

— Vous êtes bien indifférent au sort de Mlle Adler, remarqua Kali. Même pas la reconnaissance du ventre.

Mentalement Malko tira un coup de chapeau à Samantha. Mais il ne fallait pas s'attendrir.

Debout en face de Malko, Kali semblait hésiter. Malko aurait donné cher pour avoir avec lui Krisantem et les gorilles Chris Jones et Milton Brabeck. Cela aurait changé la face des choses.

Une lueur méchante passa dans les yeux noirs de Kali, en déséquilibre sur une hanche, plus belle que jamais.

— Au fond, dit-elle, vous devez avoir envie de prendre une revanche sur Mlle Adler. Puisqu'elle a voulu vous tuer. Venez donc assister à sa mort.

Ils se mesurèrent du regard. Était-ce prémédité ou Kali se fiait-elle à son inspiration du moment ?

La confrontation avec Samantha risquait d'être dramatique. Mais d'autre part, s'il pouvait sauver la jeune Allemande ? L'Indonésienne

lui ôta très vite le souci de la décision. Un petit automatique nickelé avait surgi du sarong, braqué sur son estomac.

— Venez.

Il hésita. Kali recula d'un pas.

— Ne fuyez pas, je vous abattrais. Vous n'avez donc pas envie de revoir une dernière fois votre compatriote ?

Malko fit contre mauvaise fortune bon cœur.

L'un suivant l'autre, ils atteignirent l'ascenseur. L'Indonésienne avait fait disparaître son pistolet dans les plis de son sarong, mais Malko savait qu'elle était prête à s'en servir à la première occasion.

L'Indonésienne s'assit près de Malko dans la Mercedes 250. Tout le long du trajet il sentit la chair élastique de sa cuisse contre la sienne à travers la mince soie du sarong. Ignorant si c'était volontaire ou non. Kali ne disait plus un mot. Les rizières et la jungle alternaient avec de petits villages entourés de murs de terre.

Ils quittèrent ensuite la route asphaltée pour cahoter dans un sentier, passant un temple abandonné envahi par la végétation pour s'arrêter devant une case isolée. Kali poussa Malko hors de la voiture.

— C'est là. Entrez.

Les deux Indonésiens qui veillaient devant le battant s'écartèrent pour le laisser passer.

D'abord, il ne distingua rien dans la pénombre. Puis quelqu'un alluma une torche et il vit Samantha.

Ce n'était plus qu'une masse de sang séché. Le beau visage était méconnaissable, enflé, les yeux disparaissant presque dans la chair bouffie de coups. Les seins superbes étaient marbrés de noir, de marques de cigarettes. Le dos était strié de coups. Une odeur aigre de sueur se mélangeait à celle du sang.

Seuls, les yeux n'étaient pas altérés. Gris, métalliques et froids, ils fixaient Malko avec autant de calme que le jour où ils s'étaient parlé sur la plage.

Samantha respirait très lentement comme pour économiser ses forces, la tête penchée en avant.

Derrière Malko, Kali demanda suavement.

— Vous voulez participer à l'interrogatoire ?

Les yeux dorés avaient viré au vert.

— Détachez-la, fit-il, glacial. C'est ignoble.

Le sourire de Kali fut venimeux.

— Quand elle me dira où elle a mis l'argent qu'elle a volé à Joséphine.

— Elle ne parlera pas, dit-il.

La femme du président se planta devant lui, son petit mufle levé.

— Vous, vous pourriez peut-être parler ?

Devant le silence de Malko, elle se tourna vers Prakasan, accroupi dans un coin de la case et lui jeta un ordre.

L'indonésien se leva, balançant son parang et s'approcha de Samantha. Posant la pointe de l'arme sur le sein droit de l'Allemande, il appuya.

Un peu de sang jaillit. Samantha eut un gémissement vite interrompu. Prakasan appuya encore.

C'était insupportable.

Malko se précipita.

Le parang quitta la poitrine de l'Allemande et coupa l'air devant Malko qui s'arrêta pour ne pas être décapité. Kali éclata de rire.

— Vous êtes bien sensible ! Il s'amuse seulement. Il pourrait lui couper un sein d'un seul coup de son parang ! Il va le faire d'ailleurs...

La raison de Malko basculait. Le corps torturé de Samantha était à trois mètres de lui. S'il se taisait il savait que Kali poursuivrait ses tortures, jusqu'à la mort de Samantha.

Mais s'il rendait l'argent à Kali, qu'allait-il se passer ? Leur vie à tous deux ne vaudrait pas grand-chose.

— Laissez-moi lui parler, dit-il soudain.

Kali fit un signe et Prakasan ; s'écarta. Malko prit doucement la tête de Samantha entre, ses mains.

— Samantha, vous m'entendez ?

Elle ouvrit les yeux et ses lèvres bougèrent. Il dut se pencher pour entendre ce qu'elle disait.

— Partez.

Elle était indomptable.

Malko se détourna, profondément ému. C'était la première fois de sa vie qu'il allait abandonner une femme dans une telle situation.

Impensable.

Kali dut sentir son trouble intérieur. Elle aboya un ordre en indonésien et traduisit pour Malko.

— Je lui ai dit de lui crever les yeux.

L'Indonésien rejetait déjà en arrière la tête de Samantha. Elle se laissa faire sans résister. Prakasan tira de sa ceinture une sorte de poinçon et l'affermait dans sa main.

— Le gauche, d'abord, précisa Kali.

La pointe était à un centimètre du visage de Samantha. Alors seulement Malko vit la terreur dans les yeux gris.

— Arrêtez, dit-il d'une voix étranglée. Ne faites pas cela.

Malko avait parlé presque sans le vouloir. Tant pis pour les armes et la CIA. Il ne voulait pas abandonner dans ce village un autre morceau de lui-même, comme il l'avait fait au cours de sa mission à Hollywood 1.

Kali arrêta Prakasan d'un mot bref.

— Qu'avez-vous à me dire ?

Sa voix était tendue. La voix de Samantha s'éleva soudain derrière son dos, forte et calme.

— J'accepte de quitter Bali après vous avoir livré les armes.

Malko en resta bouche bée. Kali s'était rapprochée.

— Quand ?

— Quand vous voudrez.

Les yeux gris de Samantha se posèrent sur Malko, indéchiffrables.

Il ne comprenait plus.

---

1. Voir La Panthère de Hollywood.



## CHAPITRE XII

À chaque cahot, Malko recevait contre lui le corps souple de Samantha. Presque après le, départ, elle s'était endormie comme une masse, la tête sur l'épaule de Malko.

Son visage était encore enflé et tuméfié. Mais une nuit de sommeil avait bien arrangé les choses. Ils avaient dormi dans des hamacs tendus dans la case du PKI, sous la garde de Prakasan. Kali avait disparu. Malko pensait aux dollars. Au réveil, Samantha s'était recoiffée et arrosée de parfum grâce à un atomiseur contenu dans le sac de cuir rouge. La Mercedes 250 de Kali baignait dans le « Miss Dior »... L'Indonésienne, assise à l'avant, à côté du chauffeur, n'avait pas ouvert la bouche depuis le départ. Son silence ne disait rien qui vaille à Malko. Il ne comprenait pas le changement d'attitude de Samantha.

Lorsqu'elle avait senti qu'il allait révéler où se trouvait l'argent, elle avait littéralement capitulé devant l'Indonésienne.

Or, dès que celle-ci aurait les armes, elle torturerait à mort Samantha et Malko pour récupérer l'argent...

Malko avait beau réfléchir, il ne comprenait pas le plan de l'Allemande. Et ce n'était pas à un mètre de Kali qu'il allait lui demander des explications. La nuit, séparés sans cesse par Prakasan, ils n'avaient pu se parler.

Samantha, en bougeant dans son sommeil, appuya sa poitrine contre lui et gémit. Tout son corps était meurtri. Malko regarda le cou délicat de Kali, juste devant lui. Il aurait probablement le temps de l'étrangler avant que le chauffeur ne puisse intervenir. Jadis dis, à l'école spéciale de Fort Braggs, il avait appris assez de karaté.

Mais après ?

La Mercedes était suivie de trois camions Tusses flambant neufs avec une quinzaine d'hommes menés par le bourreau de Samantha. Plusieurs étaient armés. Or, le petit convoi était en pleine forêt, traversant Bali du sud au nord. Malko n'aurait aucune chance. Sans compter que Samantha était trop faible pour une évasion.

Ils roulaient vers Singaradja, la plus grande ville au nord de Bali.

Encore au moins trois heures de route, car sur cette route, les énormes trous alternaient avec les virages en épingle à cheveux. Impossible de rouler à plus de quarante à l'heure. Les camions peinaient et le rugissement de leurs moteurs faisait fuir les singes. Malko ignorait à qui ils appartenaient.

Certains des hommes avaient un semblant d'uniforme militaire, mais aucun n'était soldat. D'ailleurs, le plus gros de leur armement consistait en parangs aiguisés passés dans leur ceinture.,

De chaque côté de la piste, la forêt formait une muraille impénétrable, un rideau de lianes, de fougères arborescentes, d'arbres gigantesques. Des banians aux innombrables racines ressemblaient à des pieuvres immobiles, hérissés de termites comme des chancres monstrueux.

Kali se retourna et jeta un regard haineux à Samantha. Malko en oublia la beauté du paysage. Il était en danger de mort et il fallait qu'il trouve quelque chose pour s'en sortir. Kali n'aurait aucune pitié.

La Mercedes freina brutalement. Il fallait passer un petit gué. Samantha ouvrit les yeux, se cala plus confortablement et ne se rendormit pas. Les yeux dans le vague, elle regardait la route, indifférente. Malko fut presque agacé par son calme apparent. On aurait dit qu'elle se moquait de tout.

Pour rompre le silence, il demanda :

— Comment se fait-il que les armes soient ici alors que vous êtes arrivée à Djakarta ?

L'Allemande répondit d'une voix indifférente :

— Je suis les habitudes de Roy. Il livrait rarement en direct. En plus, le capitaine du *Bremen* ne tenait pas à les débarquer à Djakarta. Et la tentation aurait été trop forte pour certaines gens de les réquisitionner.

Elle parlait calmement, comme si tout cela ne la concernait pas. Malko la regarda avec curiosité. Cela contrastait tellement avec son attitude précédente, alors qu'elle était décidée à tout pour sauver son chargement. Le choc de la torture semblait lui avoir ôté toute volonté.

Dès que l'Indonésienne aurait les armes, elle n'aurait rien de plus pressé que de les liquider. Seul pouvait la retenir l'espoir de retrouver les dollars.

Cela faisait une minuscule chance de ne pas mourir tout de suite.

Pris d'une inspiration, Malko se pencha en avant, vers Kali.

— Qu'allez-vous faire de ces armes ?

La femme du président daigna répondre d'un ton pompeux :

— C'est pour notre révolution nationale.

La route était de plus en plus mauvaise. Ils longeaient le massif montagneux volcanique qui occupe tout le centre de Bali.

Quelques rizières en escalier alternaient avec des pans entiers de jungle, épaisse et verdoyante.

Ils entraient dans un village. Malko vit Kali passer sa langue sur ses lèvres desséchées. Elle donna un ordre au chauffeur de la Mercedes 250 qui s'arrêta devant une minuscule épicerie chinoise. Aussitôt la voiture fut entourée d'une vingtaine de villageois morts de curiosité. Avec, au premier rang, une fille très jeune, avec de magnifiques cheveux noirs et une poitrine merveilleuse, nue, comme dans l'ancien temps. Quand Malko posa le regard de ses yeux dorés sur elle, elle ne baissa pas les yeux et lui rendit son regard en souriant. On ne lui avait pas encore appris la pudeur.

Avec son sarong noué à la taille et sa peau dorée, elle symbolisait merveilleusement la joie de vivre de cette île du bout du monde.

Kali surprit son regard. Aussitôt, elle s'adressa sèchement à l'inconnue au torse nu. Celle-ci se détourna et disparut. La femme du président remarqua aigrement :

— Ce sont encore des sauvages...

La plus sauvage des deux n'était pas forcément la jeune fille aux seins nus.

Inexplicablement, Kali eut un geste inattendu : elle tendit à Malko la bouteille entamée à laquelle elle venait de boire.

Celui-ci but une gorgée et faillit recracher. C'était du vin doux chinois, sucré et écœurant absolument pas rafraîchissant. Mais c'était tout ce qu'on pouvait trouver au village. À l'exception, de l'eau où il y avait plus de bacilles que d'atomes d'hydrogène...

Puis, la poussière rouge recommença à voler et Malko à réfléchir. La petite phrase de Kali tournait dans sa tête. « La révolution. »

Quelle révolution ? Pourquoi le président éprouvait-il le besoin de

faire la révolution dans un pays dont Il était le maître ?

Une seule réponse : Kali faisait la révolution à son compte. Mais cela semblait aberrant. Aucune femme ne pouvait diriger un pays comme l'Indonésie. Même une créature aussi dure que Kali. Quelque chose échappait à Malko.

Quelque chose d'essentiel.

Soudain, il croisa le regard de Samantha. Elle semblait vouloir lui dire quelque chose.

— Vous allez mieux ? demanda-t-il.

Elle hocha la tête, et ses lèvres enflées ébauchèrent un sourire. De nouveau, elle était pleine de charme. Malko en eut le cœur serré et ne regretta pas d'être là. Même s'il y laissait sa peau.

Un gentleman n'abandonne pas une femme dans une situation aussi critique.

— Vous n'êtes pas un lâche, remarqua Samantha en allemand. Les hommes sont lâches d'habitude...

Kali se retourna en entendant l'Allemande. Celle-ci soutint le regard haineux, sans ciller.

Ils franchissaient le sommet d'un col désolé, et une grande coulée de lave noire coupait la route. Reste de la dernière éruption qui avait détruit le tiers de l'île. Vers l'ouest une colonne de fumée s'élevait encore du Mont-Agung.

Arrêtés, ils attendirent les camions qui peinaient dans la montée.

Ensuite, la route descendait en lacet jusqu'à Singaradja. Kali semblait nerveuse à mesure qu'on approchait. Elle se retourna vers Samantha.

— Si c'est un piège, je vous tue immédiatement. Je vous enterre dans le sable tous les deux et vous serez mangés par les crabes...

Touchante nature.

Ils roulèrent encore près d'une heure avant d'atteindre la côte après avoir évité la ville. Celle-ci était très différente du sud de Bal ! Des rochers escarpés bordaient d'immenses plages désertes où les vagues venaient mourir.

Samantha s'était redressée et surveillait le paysage. La route se divisait en deux.

— Tournez à droite, ordonna-t-elle.

Kali répercuta l'ordre au chauffeur. Elle avait posé son petit pistolet sur ses genoux mais Samantha ne parut même pas le remarquer. Le paysage était absolument désert.

Une demi-heure plus tard, Samantha annonça d'une voix égale :

— C'est Ici. À gauche.

La Mercedes s'engagea lentement dans un sentier descendant sur la plage. Puis les roues dérapèrent sur le sable, le chauffeur jura et le moteur cala. Aussitôt, l'Indonésien bondit par la portière pour avertir les camions de stopper. Pour l'un d'eux c'était déjà trop tard : les roues arrière enfoncées jusqu'au moyeu, il était cloué sur place.

Kali brandit son pistolet.

— Vous m'avez trahie !

Samantha haussa les épaules.

— Ce n'est pas de ma faute si vos chauffeurs ne savent pas conduire...

Malko examina le paysage. Un peu en avant d'eux, elle se terminait par une avancée de rochers plongeant directement dans la mer. La marée était basse et seul un léger clapotis se brisait sur les rochers.

Samantha tendit le bras vers la paroi rocheuse.

— Il y a une grotte avec deux mètres d'eau. Les caisses sont au fond. Il n'y a pas d'autre sortie.

— Dans l'eau ! sursauta Kali. Vous vous moquez de moi !

L'Allemande haussa les épaules, méprisante.

— Les caisses sont en zing, soudées.

Les hommes étaient descendus du camion et entouraient la Mercedes. Kali regardait alternativement Samantha et la grotte, méfiante. Par contraste, l'Allemande avait retrouvé tout son calme.

Il n'y a personne ? Personne.

Personne non plus alentour. Les rouleaux d'écume formaient un fond sonore reposant avec les cris des pélicans.

Le plus proche village se trouvait à des kilomètres.

— Pourquoi avez-vous choisi cet endroit ? demanda Malko.

— On l'utilisait déjà du temps des Japonais, dit Samantha. Il y a un chenal profond à travers les coraux. Les gros bateaux peuvent approcher à deux cents mètres du bord sans risquer de s'échouer.

— Prends cinq hommes et viens, ordonna Kali à Prakasan.

L'Indonésien tira de sous son siège une vieille mitrailleuse allemande Schmeisser, mit le chargeur en place, et prit la tête de la colline.

Ses hommes avaient des parangs, sauf l'un portant fièrement un fusil automatique russe, Avec leurs mouchoirs noués sur la tête en carré, à la mode balinaise, on les aurait pris pour des paysans innocents...

Prakasan parvint à une dizaine de mètres de la grotte. La mitrailleuse braquée sur l'ouverture, il resta en arrêt. Soudain, Samantha dit moqueuse-ment :

— Vous avez peur ?

Kali sursauta, faillit répondre, puis, de son pistolet, fit signe à Malko et à Samantha d'avancer à leur tour.

Un grand cocotier penchait au-dessus de Prakasan. Malko pensa que si une des noix se détachait cela créerait une diversion.

En quelques minutes, ils eurent rejoint le petit groupe.

On n'entendait plus que les cris des pélicans.

Malko avait la poitrine serrée. Qu'allait-il se passer ?

Kali cria une longue phrase à Prakasan. Aussitôt, lui et ses hommes se déployèrent et se rapprochèrent de l'ouverture de la grotte.

Quand il ne fut plus qu'à quelques mètres de l'entrée, il se retourna et cria à Kali :

— Je vois le fond, il n'y a personne.

Il en hennissait de joie, l'ignoble. Malko jeta un coup d'œil en coin à Samantha. Elle n'avait pas bronché, comme si cela ne la concernait pas.

L'Indonésien se léchait déjà les babines en pensant à ce qu'il ferait subir à Samantha, les armes récupérées.

L'impunité totale dans le crime, il n'y a rien de tel pour vous donner bonne conscience.

Tout à coup, Samantha poussa un petit cri et s'effondra. Kali se retourna, d'un bloc, son pistolet braqué sur l'Allemande. Celle-ci gémit

: je crois que je me suis tordu la cheville.

Indécise, Kali pivota, tournant le dos à Samantha. Malko regarda l'Allemande. Ses lèvres bougeaient, dessinant le mot « couché ».

Là-bas, les hommes étaient à l'entrée de la grotte, en paquet.

Le reste se passa très vite.

Il n'hésita qu'une fraction de seconde et se laissa tomber au moment où une série d'explosions assourdissantes secouaient la plage. Prakasan fut soulevé de terre dans un nuage de fumée noire, et jaillit vers le ciel sans lâcher sa mitrailleuse. Mais sa jambe gauche n'avait pas suivi et resta inexplicablement collée au sable de la plage.

Des geysers de sable explosaient de tous côtés, avec des explosions sourdes qui couvraient les cris des blessés. L'entrée de la grotte n'était plus qu'un nuage de fumée noire. Le fracas ne semblait pas venir d'un endroit précis, mais de partout à la fois.

Assourdi et à demi assommé, recouvert de sable, Malko croisa les yeux terrifiés de Kali avant que l'Indonésienne ne soit balayée par un souffle invisible et jetée dans le sable.

Samantha avait roulé sur elle-même à une dizaine de mètres de Malko et creusait le sable comme une folle avec ses mains nues, comme un chien qui veut déterrer un os.

Malko se mit à quatre pattes et inspecta la plage. Kali gisait sur le dos, inanimée, à plusieurs mètres. Son sarong était retroussé sur ses cuisses bronzées dont l'une saignait. Malko put constater qu'elle ne portait aucun dessous. Mais elle n'avait pas lâché son pistolet. L'homme au fusil automatique avait jeté loin de lui son arme comme s'il en avait peur et se griffait la poitrine en hurlant.

Un autre gisait sur le dos, mort. Un autre encore gémissait, recroquevillé sur le côté, le sable et le sang se mêlant dans sa bouche pour l'étouffer.

Samantha se releva à genoux, une mitrailleuse tchécoslovaque à la main.

Voyant que Malko n'était pas inanimé, elle plongeait la main gauche dans le trou qu'elle avait creusé et lui jeta, à la volée, une arme semblable. Deux chargeurs de rechange étaient fixés avec du scotch le long du canon.

— Vite, cria-t-elle, abritons-nous. Ils ne sont pas tous morts.

Elle courait déjà vers un repli de sable, au pied de la falaise. Malko suivit, encore choqué. À peine roulait-il à l'abri que plusieurs coups de feu claquèrent. Un des Indonésiens avait récupéré la Schmeisser de Prakasan et vidait son chargeur sur eux. Samantha lâcha une longue rafale. L'homme fit deux pas en avant, puis tomba mort, un pointillé de balles allant de l'épaule à la hanche en diagonale, dont une en plein cœur.

À son tour, Malko tira plusieurs courtes rafales en direction des Indonésiens restés près des camions. Ceux-ci se jetèrent à plat ventre sous les véhicules ou s'enfuirent sur la plage.

Samantha avait tourné son armé vers Kali. Mais, dans sa précipitation, la première rafale fit jaillir le sable à quelques mètres de l'Indonésienne. Samantha abaissa l'arme et appuya sur la détente. Il y eut un « clac » sec. L'arme était vide.

Le temps d'introduire un nouveau chargeur, Kali avait boulé jusqu'à la Mercedes. À son tour, elle ouvrit le feu avec son minuscule pistolet. À plat ventre, Samantha laissa passer les balles. Malko profita du répit pour demander :

— Que s'est-il passé ?

— Il y avait un chapelet de grenades défensives enterrées autour de la grotte. Avec chacune, un allumeur à écrasement. Il a suffi qu'on marche sur l'un d'entre eux. Les autres ont explosé « par sympathie.

« Quant aux mitraillettes, je les avais enfouies dans un sac imperméable. En prévision d'un cas comme celui-ci...

Plusieurs balles sifflèrent au-dessus de leur tête. Kali hurlait des ordres d'une voix furieuse. Les Indonésiens survivants s'abritaient derrière les camions, tiraillaient avec les quelques armes dont ils disposaient.

Tout à coup, un hurlement déchirant vint de la grotte. Prakasan venait de sortir de son évanouissement et suppliait qu'on vienne le chercher. Le sang coulait à flot de son moignon qu'il comprimait à deux mains.

Samantha se mit sur un genou. La mitraillette crépita.

L'Indonésien retomba brusquement à plat et rebondit. Puis ne bougea plus du tout. Une des balles lui avait ôté la moitié de la tête.

Un Indonésien fonça soudain vers eux, le parang haut. La mitraillette de Malko le cueillit à vingt mètres. Il boula sur le sable, tomba sur une épaule et roula sur le dos. Samantha eut un claquement



de langue approuvateur.

— Bravo, prince. Je vois qu'on ne vous a pas appris que l'escrime à Vienne.

Kali glapissait de plus belle. Mais les Indonésiens survivants ne semblaient pas des foudres de guerre. De plus, ils ignoraient de quelles armes leurs adversaires disposaient. Malko entendit un bruit de moteur. Le moteur de la Mercedes ronfla. Le chauffeur parvint à l'arracher au sable. Protégé par les camions, le véhicule fit demi-tour et remonta vers la route. En même temps le dernier camion faisait marche arrière, recueillant les survivants. Malko et Samantha écoutèrent le bruit des moteurs décroître. Ils restaient maîtres du terrain.

Le silence était retombé sur la plage. Sans les cadavres et les cratères des mines improvisées, on n'aurait pu croire que rien ne s'était passé...

Malko et Samantha se relevèrent. Il 'essuya son front couvert de sueur. Déjà d'énormes mouches tournaient autour des cadavres.

— Ils risquent de revenir, remarqua Malko.

Le visage enflé se tordit par un sourire méchant.

— Nous aurons de quoi les recevoir.

Elle s'approcha de chaque cadavre, le tâta du pied, la mitrailleuse gracieusement coincée dans la hanche.

Diane chasseresse.

Malko se dirigeait vers l'entrée de la grotte, quand la voix de Samantha le stoppa :

— Attention !

Il s'immobilisa, tétanisé. À quelques mètres, le cadavre mutilé de Prakasan semblait lui rappeler que ce sable recelait un danger mortel.

— Ne bougez pas, cria Samantha.

Elle courut jusqu'à lui, le dépassa, se baissa, fouilla le sable et sortit un fil enterré dans le sable.

— Il y a encore de quoi faire sauter pas mal de gens, remarqua-t-elle. Deux pains de TNT de chaque côté, avec des allumeurs à friction.

Malko en eut un frisson rétrospectif. Si Samantha n'avait rien dit, il était transformé en chaleur et en lumière. Il préféra ne pas croire qu'elle avait seulement pensé aux dollars en sa possession.

Ils pénétrèrent dans la grotte. Il y faisait agréablement frais. Une langue de sable large de deux ou trois mètres courait tout autour du rocher, permettant de se déplacer facilement. L'eau était très claire et on distinguait nettement les caisses d'armes posées sur le fond. Tout à coup, quelque chose de noir se détacha du haut de la grotte, frôla la tête de Malko et s'enfuit par l'ouverture : une énorme chauve-souris. Il fit un bond en arrière.

Samantha rit de bon cœur.

— Vous êtes comme les Indonésiens ! Ils ont peur de ces bestioles. Même sans les mines, ils ne viendraient jamais ici...

Malko les comprenait un peu. Pensif, il contemplait les caisses posées sur le fond rocheux. La première partie de sa mission était remplie. Il avait retrouvé le stock d'armes fantôme. Maintenant, il fallait les mettre hors circuit. Plus difficile.,

— Que vont devenir ces armes ? demanda Malko.

L'Allemande secoua la tête.

— Elle va revenir en force. Maintenant qu'elle sait que je suis toute seule. Jusqu'ici, elle pensait que j'avais débarqué des hommes pour les garder.

— À qui étaient-elles vraiment destinées ?

— Je n'en sais rien, affirma Samantha. C'est Kali qui m'a contactée en Europe, par l'intermédiaire d'un pilote de la Garuda. Ils avaient l'air sérieux. Ils ont versé dans une banque de Zurich la garantie que je leur réclamais.

« J'ai pensé que, c'était seulement une opération banale de contrebande.

Malko était perplexe. Si Kali avait agi officiellement, ils seraient déjà cernés par l'armée Indonésienne. Singaradja était à vingt minutes.

Il alla jusqu'au cadavre de l'Indonésien à la jambe arrachée et se pencha sur lui.

Le sable avait bu le sang et il ne restait qu'une grande tache d'humidité.

Malko fouilla les poches du blouson et ramena un vieux portefeuille. Il ne contenait que quelques roupies et un rectangle de carton : une carte du PKI, Parti communiste indonésien...

Surmontant son dégoût, Malko inspecta les six cadavres étendus sur la plage. Tous étaient en possession de cartes du PKI. Il les prit et alla

retrouver Samantha, très intrigué.

C'étaient tous des communistes, annonça-t-il. Cela signifie une chose. Kali trahit son man le président et tente de fomenter un coup de force communiste. Comme ils sont puissants, ici, elle a choisi Bali pour commencer.

L'Allemande haussa les épaules.

— Communistes ou pas, je m'en moque. Qu'avez-vous fait de l'argent ?

Elle avait retrouvé tout son sang-froid.

— Je l'ai caché. Près du Bali-Beach.

— Près du Bali-Beach.

Elle répéta les trois mots lentement comme s'il se moquait d'elle.

— Alors, il faut retourner à Sanur, décréta-t-elle. Le plus vite possible.

— Mais Kali ?

Samantha marchait déjà à grands pas sur la plage.

— Il n'y a pas que des communistes à Bali. Les gens du gouvernement seront ravis d'apprendre l'histoire des armes. Elle ne peut pas nous dénoncer sans se dénoncer elle-même.

Malko allongea le pas. Il se sentait écrasé par sa responsabilité. Il était le seul Occidental d'un service de renseignements à savoir qu'une insurrection communiste était sur le point d'éclater à Bali et peut-être dans toute l'Indonésie. C'était un risque terrible de retourner à Denpasar, mais Samantha l'abattrait s'il refusait.

Ils atteignirent le second camion. Il n'était pas enlisé et la clé était sur le contact. Malko s'installa derrière le volant.

Samantha se cala confortablement sa mitraillette sur les genoux. Elle avait encore un chargeur.

## CHAPITRE XIII

Le Molotova eut quelques hoquets, avança de dix mètres et s'arrêta définitivement Malko eut beau tirer sur le démarreur à s'arracher le bras, le moteur refusa obstinément de repartir. La jauge d'essence était depuis longtemps à zéro. Et il n'y avait plus une goutte de carburant dans les jerricans de l'arrière. Quant à trouver de l'essence à Bali, vers onze heures du soir, autant invoquer la lampe d'Aladin...

— Qu'est-ce qu'on fait ? demanda Samantha qui s'était réveillée en sursaut.

Malko soupira. Ses reins lui faisaient mal, à force d'être cahotés.

— Nous continuons à pied. Et c'est plus sûr. Nous devons être à une dizaine de kilomètres de Sanur. Kali nous a peut-être tendu une embuscade.

Depuis vingt-quatre heures Ils roulaient sans avoir été arrêtés. Au lieu de reprendre le même Itinéraire, ils avaient fait un long détour. Kintimani et Gianjar, à l'ouest de la route qu'ils avaient empruntée avec Kali. Mais les cahots étaient tels que, toutes les deux heures, ils avaient été obligés de stopper. Le reste du temps, ils roulaient à trente à l'heure.

Cet itinéraire-là était totalement désert. Ils n'avaient croisé que deux autobus. Et pas le moindre barrage. Donc, Kali n'avait pas encore alerté les autorités officielles. C'était leur seul et minuscule atout. Denpasar et le Bali-Beach étaient quand même très dangereux. Kali n'avait pas besoin de permission officielle pour les faire abattre à vue, ou pour les capturer. Ils venaient de passer le village de Tjeluk quand le Molotova était tombé en panne. Ensuite la route s'écartait de la côte pour rejoindre Denpasar.

Malko sauta à terre, Imité par Samantha, la mitraillette en bandoulière. Celle de Malko était restée sur la plage. Il n'avait plus de munitions.

Une cocoteraie sauvage bordait la route. Ils s'y enfoncèrent rapidement. La nuit était magnifique et l'endroit totalement désert. En un quart d'heure de marche, ils eurent atteint le bord de mer. Une plage ininterrompue jusqu'au Bali-Beach.

Ils s'accroupirent sur le sable, essoufflés.

— C'est impossible de retourner à l'hôtel, dit Samantha.

Impossible de se cacher à Denpasar, et ils ne pouvaient quand même pas camper sur la plage ou dans une rizière. En plus, la faim commençait à les tenailler sérieusement. En vingt-quatre heures, ils n'avaient mangé que des bananes et deux noix de coco.

— Il n'y a qu'une chose à tenter, dit soudain Malko. Demander à la jeune Indonésienne que je connais de nous aider. Elle n'a pas l'air de porter le gouverneur dans son cœur. Peut-être acceptera-t-elle de prendre le risque.

Samantha le regarda, méfiante.

— Quelle jeune Indonésienne ?

Malko lui expliqua comment Il avait connu Wintija et la sympathie qu'il éprouvait pour elle. L'Allemande se mit debout.

— Allons-y. On verra bien.

Ils se mirent en marche sur le sable noir. Le bruit de leurs pas était étouffé par le mugissement des vagues. D'après les calculs de Malko, ils en avaient pour quatre heures.



La maison de Wintija était plongée dans l'obscurité. Malko frappa doucement au battant de bois, retenant son souffle. Dans deux heures, au plus, il allait faire jour. Samantha était restée sur la plage, pour ne pas effrayer l'Indonésienne.

Rien ne bougea. Malko frappa un peu plus fort. Sans plus de résultat.

Il fit alors le tour de la maison et alla frapper aux volets de la pièce de derrière. Plusieurs petits coups espacés. Cette fois un chien aboya à l'intérieur. Si soudainement que Malko faillit s'enfuir. Les battements de son cœur un peu calmés, il recommença à frapper.

À l'intérieur, il y eut un bruit léger, puis un grincement. Derrière le volet, une voix de femme demanda, anxieuse :

— Qu'est-ce que c'est ?

Malko se sentit inondé de joie.

— Wintija ? souffla-t-il. C'est Malko Linge, votre client du Bali-Beach. J'ai besoin de vous.

L'Indonésienne poussa un petit cri de surprise.

— Oh ! vous. Faites le tour, je vais vous ouvrir.

Malko obéit. Il arriva à la porte en même temps que Wintija. Celle-ci avait ses longs cheveux noirs dénoués sur ses épaules et s'était enveloppée dans un sarong qui couvrait à peine sa poitrine. Elle tenait une lampe à huile à la main. Malko se glissa à l'intérieur.

— Que se passe-t-il ? demanda l'Indonésienne en s'asseyant dans un des grands fauteuils de rotin.

Malko lui raconta tout. Elle ponctuait de petits hochements de tête.

— Je savais que vous aviez des ennuis avec les autorités de l'île, remarqua-t-elle, mais je ne pensais pas que c'était si grave.

— Il faudrait que je quitte l'île, dit Malko. Je suis en danger de mort et, d'autre part, je dois avertir de ce qui se trame ici.

Wintija serra ses mains l'une contre l'autre.

— Je ne peux pas vous aider pour cela, c'est trop dangereux. Mais je peux vous cacher jusqu'à ce que cela se calme. Avec votre amie.

Elle baissa la tête devant l'expression des yeux dorés de Malko et murmura :

— Vous savez, je ferai cela pour n'importe qui. Je n'aime pas les communistes.

— Merci, dit Malko, je vais aller chercher Samantha.

Wintija se leva.

— Ne faites pas de bruit. (Elle se troubla un peu.) je ne suis pas seule. Mon ami... mon ami est là.

Malko se souvint du pilote de la Garuda. Et une petite lampe rouge s'alluma dans sa tête.

— Vous avez confiance en lui ?

— Totale.

C'était parti du fond du cœur.

— Pensez-vous qu'il accepterait de me rendre un service ? Très important pour moi, mais sans danger pour lui.

Elle hésita un peu,

— Je vais lui demander. Mais, maintenant dépêchez-vous. Installez-vous dans la chambre du fond.

Elle attendit tandis que Malko allait chercher Samantha. Mais lorsqu'elle vit la mitraillette, elle fronça les sourcils.

— Je ne veux pas d'arme ici. Donnez-la-moi, je vous la rendra ! quand vous partirez.

Samantha hésita puis tendit la mitraillette de mauvaise grâce.

— Voilà notre chambre, dit Malko.

L'Allemande ne se fit pas prier. Avec un sourire un peu crispé pour Wintija, elle s'éclipsa et referma la porte sur elle. Malko resta seul avec Wintija. Décidé à lui faire entièrement confiance. Au point où il en était...

— Je voudrais vous confier un objet, dit-il. Pour que votre ami l'emmène à Djakarta. Acceptez-vous ?

Elle eut un petit recul.

— Ce n'est pas une bombe ?

Malko sourit. Pour la première fois depuis vingt-quatre heures.

— Non.

— Alors, je pense qu'il acceptera.

— Attendez-moi là, dans ce cas, je vais le chercher.

Malko sortit. Il fut de retour dix minutes plus tard, portant la serviette noire humide et pleine de sable. Wintija la prit.

— Je voudrais aussi de quoi écrire, demanda Malko.

Elle lui apporta du papier et un stylo à bille. Il s'assit à la table.

— Bonne nuit, Wintija, je ne sais pas comment vous remercier.

Elle sourit à son tour sans répondre et disparut dans sa chambre.

Malko resta un moment songeur. Une semaine seulement qu'il était arrivé à Bali. Cette fois, son enquête avait avancé. Un peu trop vite, même. Il était coincé comme un rat. En ce moment même, Kali devait être en train de récupérer les armes de Samantha. Dieu sait ce qui se passerait après.

Son unique chance reposait sur les épaules du pilote de la Garuda. Il était heureux que Wintija ait confisqué la mitraillette de Samantha.

Celle-ci n'apprécierait peut-être pas de voir ses dollars s'envoler. Mais, ainsi, Malko avait barre sur elle. Étant donné son caractère, cela pouvait être utile, tant qu'il n'était pas sorti de Bali.

Il se mit à la rédaction de son rapport. La maison était absolument silencieuse et le bruit de la mer ne parvenait que vaguement.



Le commandant de bord de la Garuda était assis face à Malko dans un des fauteuils d'osier. De près, il semblait encore plus jeune. Mais son uniforme était froissé et lui allait mal.

Malko aima tout de suite ses yeux. Grands et francs, au regard direct.

Une valise, était posée près de lui. Contenant la sacoche aux dollars. Et le rapport de Malko, terminé à l'aube. Samantha se reposait dans la chambre. Sur la demande de Malko, qui lui avait expliqué qu'il valait mieux qu'elle se montre le moins possible...

Les deux hommes échangèrent une longue poignée de main. Le pilote était prêt à partir. Wintija était debout derrière lui, l'air tendue. Le temps pressait pour les circonlocutions. D'ailleurs Malko avait eu instinctivement confiance dans ce couple. Wintija avait dû expliquer à son amant ce qu'il était, car il n'avait posé aucune question quand Malko lui avait donné le rapport.

— Dès que vous serez à Djakarta, dit Malko, prenez un taxi et allez à l'ambassade américaine. Demandez le troisième secrétaire et remettez-lui ceci en lui expliquant comment c'est arrivé en votre possession.

— C'est entendu.

Malko voulut quand même jouer franc jeu.

— Ce que je vous demande est dangereux. Si vous refusiez, je ne vous en voudrais nullement. Les gens qui sont à mes trousses sont puissants et organisés.

Wintija répondit à sa place :

— Ne craignez rien. Les communistes ont massacré toute sa famille en 1948. Je lui ai expliqué de quoi il s'agit. Rien ne l'empêchera de remettre cette, sacoche à la personne que vous lui indiquez.



— Bonne chance, alors, dit Malko. Quand partez-vous ?

— Dans deux heures environ. Sans escale jusqu'à Djakarta.

Malko adressa une prière silencieuse au ciel.

— À partir du moment où vous sortirez d'ici, avertit-il, méfiez-vous de tout et de tout le monde.

Le pilote découvrit des dents éblouissantes.

— J'ai l'habitude. Au PNI 1 on nous a appris à nous méfier des communistes. Et, dès que j'ai décollé, on ne peut plus rien contre moi.

Malko souhaitait qu'il ait raison. Il luttait contre la montre. Kali finirait par récupérer, les armes, piégées ou non. Il fallait que la CIA puisse agir avant.

Malko se leva. Et il n'avait plus rien à dire au pilote.

L'Indonésien sortit, emportant la sacoche. Malko le vit monter dans la Mercedes de Wintija. Il emportait tous ses espoirs. Maintenant il restait à neutraliser Samantha.

Un point le tracassait pourtant.

— Il ne m'a même pas demandé d'argent, remarqua-t-il. Pourtant, il ne doit pas être riche, et ce que je lui demande est dangereux.

Wintija eut un sourire cruellement gai.

— Il ferait n'importe quoi contre les communistes. Le jour du mariage de son frère, ils ont assassiné toute la noce. Puis ils ont empalé le marié, la mariée et tous les invités sur des radeaux qu'ils lâchèrent sur le fleuve. Cela se passait à Sumatra il y a longtemps, mais il n'a pas oublié.

— Je vous quitte, je dois l'accompagner, fit l'Indonésienne. A tout à l'heure.

Il restait à parler à Samantha. Malko entendait le bruit de la douche. Elle se refaisait une beauté.



Il ne restait plus qu'une enflure à la lèvre et des traces de brûlures sur les seins de Samantha, comme trace de sa terrible correction. Elle ouvrit à Malko, enroulée dans une serviette de bain qu'elle abandonna

sans aucune pudeur pour regagner sa douche. Longuement, elle, se frottait, sans souci de sa présence. Malko hésitait à parler. La belle Samantha était aussi dangereuse que Kali dès que ses intérêts étaient en jeu.

Et, dans le cas présent, ils l'étaient fichtrement.

— Je vais dénoncer votre stock d'armes aux autorités légales de ce pays, annonça-t-il au moment où elle finissait de se sécher.

La serviette lui en tomba presque des mains.

— Vous êtes fou ? demanda-t-elle d'une voix blanche.

Malko secoua la tête, cherchant à se débarrasser des pensées érotiques qui l'envahissaient devant ce corps parfait dont il avait déjà goûté.

— Non. Vous aurez l'argent. À Djakarta. Et moi, je fais ce que je veux des armes. C'est correct, non ?

— À Djakarta ? Comment est-il à Djakarta ?

— C'est mon secret dit Malko, qui n'avait qu'une confiance limitée dans la comtesse Adler. Mais je pense que, dès demain, il sera à votre disposition.

Samantha s'approcha de lui, à le toucher. Des seins vigoureusement séchés frémissaient encore.

— Si vous faites quoi que ce soit avant que l'argent soit en ma possession, je vous arrache, les yeux.

Elle le ferait certainement et ne s'en tiendrait pas là. Malko jugea que la discussion atteignait un point dangereux. Il s'inclina devant le corps nu de la comtesse Adler, très homme du monde.

— Je vous laisse vous préparer. À tout à l'heure.

Dans ces moments-là, il valait mieux se vouvoyer.

Les hanches nues de Samantha ondulèrent furieusement jusqu'à la douche.

Wintija revint une heure plus tard. Avant même qu'elle descendît de voiture, Malko vit son air soucieux.

— Que s'est-il passé ? demanda-t-il, dès qu'elle entra dans la maison.

Elle se força à sourire.

— Oh ! rien de grave. Il y a eu un petit incident parce que Malang a refusé de laisser fouiller ses affaires. Des hommes de la police secrète fouillaient tout le monde, sur ordre du gouverneur, paraît-il. Ils n'ont pas osé arrêter Malang parce que c'était le pilote, mais je crains qu'ils ne le dénoncent.

Le cœur de Malko s'était arrêté de battre. Kali devait déjà avoir été prévenue de l'incident Et peut-être avait-elle empêché l'avion de décoller.

Malko prit sa décision en quelques secondes.

— Emmenez-moi à l'aéroport, demanda-t-il à Wintija. Je dois savoir, et il y a peut-être quelque chose à faire.

— C'est de la folle, protesta l'Indonésienne.

Malko la prit par le bras.

— Je m'étendrai à l'arrière. On ne me verra pas. Je descendrai un peu avant et j'irai à pied. S'il y a un coup dur, je pourrai peut-être sauver Malang. Emportons la mitraillette.

Elle comprit que Malko ne se laisserait pas détourner de son projet. Sans un mot, elle alla récupérer l'arme et ils remontèrent dans la voiture.

La route semblait défiler au ralenti. Un peu plus loin, un car avait versé dans le fossé. Mais, lorsque la Mercedes 190 stoppa et que Malko descendit il fut tout de suite assourdi par un rugissement de moteur. un appareil faisait son point fixe.

Il gagna l'aérogare en se faufilant à travers le parking et entra dans le bâtiment, encore grouillant de gens. À travers les vitres, il vit le Lockheed Electra commencer à rouler doucement, et il s'arrêta, soulagé.

Malang était finalement passé à travers les mailles du filet. Inutile de rester plus longtemps. Il fendit la foule pour sortir.

Juste au moment où surgissait la Mercedes 250 de Kali. Le véhicule stoppa à trois mètres de Malko. La femme du président en descendit en courant avec deux civils. En voyant Malko, elle poussa un hurlement et fonça sur lui. Il était trop tard pour fuir. Mais, en pensant à l'avion qui roulait sur la piste, Malko se sentit envahi d'une grande sérénité.

Kali surgit devant lui, écumante, le chignon de travers, entourée des

deux civils, pistolet au poing. Les badauds s'écartèrent, terrorisés.

— Qu'est-ce que vous faites là ? cria-t-elle pour dominer le bruit des moteurs.

L'Electra vira et commença à rouler sur l'unique piste est-ouest. Encore quelques secondes et il serait hors de portée de l'Indonésienne.

— Je regarde partir les avions, hurla Malko.

Kali tapa du pied.

— Qu'avez-vous combiné avec le pilote de cet avion ?

Là-bas, l'Electra prenait de la vitesse. La poitrine de Malko se dilata. Il ne put résister. Ses yeux dorés toisèrent ironiquement l'Indonésienne.

— Votre perte, laissait-il tomber.

Jamais Malang n'accepterait de faire demi-tour.

Elle regarda l'avion puis Malko, incrédule. Imbécile, glapit-elle.

Tournant les talons, elle se précipita vers la voiture, suivie des deux civils. Après une marche arrière fulgurante, la Mercedes démarra sur les chapeaux de roue, vers la piste.

Pendant quelques secondes, on eut l'impression que la voiture allait facilement rattraper l'avion. L'écart diminuait rapidement. Puis il se stabilisa. La Mercedes roulait sur la piste de décollage à plus de cent quarante à l'heure, tanguant dangereusement. La distance avec l'Electra commença à augmenter.

Malko laissa l'air s'échapper de ses poumons ; Kali avait perdu... L'avion s'éleva presque à la lisière de la jungle. Les pneus de la voiture fumèrent sous le coup de frein de Kali.

Au moment où elle ralentit assez pour un demi-tour l'Electra, était déjà au-dessus de la mer.

La Mercedes revenait à toute vitesse. À la grande surprise de Malko, la voiture passa comme une flèche devant le bâtiment où il se trouvait et fila vers la petite tour de contrôle, un peu à l'écart. Kali bondit de la voiture, avec les deux civils et grimpa l'escalier extérieur quatre à quatre.

Malko était tranquille. Malang ne ferait pas demi-tour. Il s'élança et courut jusqu'à la voiture de Wintija. Celle-ci était dissimulée dans un sentier à deux cents mètres.

De grosses gouttes de pluie commençaient à tomber, d'énormes

cumulus arrivaient de la mer de Timor, au ras de la cocoteraie bordant l'aéroport.



Lorsque Kali fit Irruption dans la tour de contrôle, deux techniciens se trouvaient dans la pièce, deux Indonésiens qui fixèrent les armes sans comprendre.

Un écran radar rond était allumé devant l'un des deux. Kali s'adressa à l'autre, qui tenait un micro, d'un ton sans réplique. Après une hésitation, l'Indonésien parla devant son micro d'une voix mal assurée :

— Papa-Delta-Bravo décollé de 15 h. 30. Contactez Bali-Radar sur 12.3.75 mégacycles.

Il y eut quelques secondes de silence, puis une voix claire dit dans le haut-parleur :

— Bali-Radar, Ici Papa-Delta-Bravo. Roger [2](#).

Encore un silence, puis le haut-parleur grésilla de nouveau.

— Bali-Radar, ici Papa-Delta-Bravo, suis en virage vers le cap 310, en monté vers niveau 180 [3](#).

Le technicien répondit immédiatement :

— Papa-Delta-Bravo de Bali-Radar. Bien compris.

Puis il coupa le haut-parleur et se tourna vers Kali.

— Que dois-je faire maintenant, Excellence ?

L'Indonésienne réfléchissait, les sourcils froncés. Pendant ce temps, l'Electra montait à quinze cents pieds-minute...

Kali demanda soudain :

— Si tu lui dis de faire demi-tour, est-ce qu'il obéira ?

L'autre avala difficilement sa salive.

— Je... Je ne crois pas. Je n'ai pas le droit de donner un ordre pareil. Il se doutera de quelque chose d'anormal.

Le faisceau de l'oscilloscope balayait régulièrement l'écran rond du radar.

À chaque tour, la tache grosse comme un grain de riz matérialisant l'Electra s'éloignait un peu plus du centre de l'écran...

Soudain des pas firent trembler l'échelle. Instantanément le P-38 disparut. Kali prit son air le plus féroce pour dire aux techniciens :

— Ne parle de rien. Sinon je te tue...

La porte s'ouvrit sur un employé de la Garuda, une liasse de papiers à la main. Il les jeta sur le bureau, avec un regard distrait pour les trois intrus et ressortit.

La tension retomba dans la pièce.

— Il faut arrêter cet avion, trépigna Kali.

Lourd silence. Les deux techniciens baissèrent la tête. Les mains du radariste tremblaient et il les mit à plat sur la table pour dominer son tremblement. Il faisait une chaleur étouffante et la lourde pluie tropicale commençait à fouetter les vitres. On ne voyait même plus le sommet du Mont-Agung.

On n'entendait plus que le bruit de la pluie sur les vitres. Soudain, le haut-parleur s'anima de nouveau. Une voix annonça en anglais :

— Bali-radar, ici Papa-Lima-Charlie 4, en provenance de Djakarta. J'ai passé Siput à 15 h. 27, niveau 200. J'estime Oscar-Rome à 16 h. 10.

Le radariste répondit aussitôt :

— Papa-Lima-Charlie. Roger. Maintenez niveau 200. Je vous rappelle pour la descente...

Le micro coupé, il se tourna vers Kali et expliqua :

— C'est l'appareil qui arrive de Djakarta. Il va se poser ici vers 16 h. 10. Il a un peu de retard. En général, les deux avions se retrouvent sur le terrain.

L'Indonésienne semblait plongée dans une profonde méditation. Elle s'approcha de l'écran radar et examina attentivement les deux taches matérialisant les deux avions. Pour le moment, elles se rapprochaient l'une de l'autre.

Soudain, Kali redressa la tête, une lueur venimeuse dans le regard.

— Ces deux avions vont se croiser, n'est-ce pas ? demanda-t-elle. Dans combien de temps ?

Surpris, le radariste hésita une seconde :

— Quelques minutes, Excellence, mais...

— Ils sont tout près l'un de l'autre ? insista Kali.

— Oui... Bien sûr.

Elle se pencha sur le technicien et martela :

— Eh bien, tu vas te débrouiller pour qu'ils entrent en collision.

Le radariste en resta bouche ouverte d'horreur. Puis Il balbutia :

— Mais, Excellence, c'est impossible. C'est, c'est un crime. Ils sont pleins tous les deux... Je ne peux pas faire cela.

Kali tira de son sari son petit « 32 » nickelé et en enfonça le canon dans l'oreille de l'Indonésien.

— Fais ce que je te dis. Et, si tu rates, je te tue. Vite.

Le technicien secoua la tête sans répondre. Il était devenu d'une pâleur de spectre. Ses yeux roulaient légèrement dans leurs orbites. Sa gorge se crispa comme si ses muscles échappaient à son contrôle. Il avait l'attitude d'un homme qui sanglote, mais aucun son ne sortait de ses lèvres.

Il secoua la tête.

Le pistolet s'enfonça encore dans son oreille. D'un pouce rageur, Kali releva le chien.

— Dépêche-toi, ou je te tue.

Sa main se tendit vers le micro, mais, alors que l'extrémité de son doigt n'en était qu'à deux centimètres, il s'immobilisa.

Son corps sembla se figer, se pétrifier. On le devinait tétanisé par l'intensité de son dilemme. Il sentit une nausée lui tordre l'estomac. On lui demandait d'aller à l'encontre de tous ses réflexes professionnels, de provoquer ce qu'il avait pour mission d'éviter à tout prix. Sinon, il mourait.

Kali posa la main sur le bras du radariste. Il lui sembla toucher du marbre.

— Vas-y, répéta-t-elle .

L'Indonésien ouvrit la bouche. Les lèvres se retroussèrent, découvrant les dents. Il tourna vers Kali des yeux qui ne voyaient rien.

— Vas-y, dit encore, plus doucement l'Indonésienne.

Le radariste finit par émettre un son, une sorte de grognement de désespoir. Son corps se détendit et il s'effondra brusquement sur la table, devant l'écran radar.

Kali jura en indonésien, le secoua, sans résultat. Un des civils se pencha sur lui et dit :

— Il vient d'avoir une sorte d'attaque. Il est inconscient.

Les traits de Kali étaient déformés par la rage. Brutalement elle se tourna vers le second technicien.

— Tu sais comment il faut s'y prendre ? gronda-t-elle.

Sans répondre, il inclina la tête. Aussitôt Kali pivota et remit le canon du pistolet dans l'oreille de l'homme inconscient. La détonation sèche du « 32 » couvrit le bruit de la pluie, l'âcre odeur de la cordite emplît la tour de contrôle, la tête du radariste frappa la table. Le recul fit sortir le pistolet de l'oreille. L'homme avait été foudroyé. Quelques spasmes l'agitaient encore, mais il était déjà mort.

Kali braqua aussitôt son arme sur le second technicien.

— Obéis, fit-elle d'une voix froide, ou je te tue tout de suite. Vite.

Vautre n'hésita qu'une fraction de seconde, le regard sur le filet de sang qui s'égouttait de l'oreille de son camarade. Comme un automate, il s'assit devant son micro et l'enclencha. Mais Il dut se gratter la gorge à deux reprises avant de pouvoir parler.

— Papa-Delta-Bravo, ici Bali-radar, donnez votre position.

Grésillement, puis, la voix du pilote de l'Eiectra.

— Bali-radar. Ici Papa-Delta-Bravo. Nous sommes stables au niveau 180.

Le technicien parlait d'une voix blanche, monocorde.

— Papa-Delta-Bravo. Bali-radar. Roger 5. Quel est votre cap ?

Court silence, puis, de nouveau le haut-parleur.

— Bali-radar de Papa-Delta-Bravo. Cap 320.

La voix blanche, le technicien répondit :

— Papa-Delta-Bravo. Maintenez cap 320 et niveau 180.

Il se tut, le front couvert de sueur. Kali lui enfonça le canon du pistolet entre les deux omoplates.

— L'autre, maintenant. Vite.



Kali était penchée sur l'écran du radar. La pluie redoublait et il n'y avait plus un chat sur le terrain. Un chariot à bagages abandonné s'imbibait tout doucement. La voix morne du technicien continua.

— Papa-Lima-Charlie de Bali-radar. Commencez maintenant votre descente vers le niveau 120.

Il s'arrêta une fraction de seconde, puis dit très lentement :

— Tournez à gauche cap 100 pour éviter un cumulo-nimbus. Restez au niveau 180.

Court silence puis la réponse de l'appareil arrivant de Djakarta éclata dans le haut-parleur.

— Bali-radar. Ici Papa-Lima-Charlie. Nous quittons maintenant niveau 200 en descente vers 180 au cap 100.

On n'entendit plus que le grésillement du haut-parleur. Kali se pencha vers le technicien.

— Et ensuite ?

Il secoua la tête. Son doigt désigna l'écran vert du radar.

— Cela suffit parvint-il à articuler. Laissez-moi.

Sur l'écran, les deux grains de riz avaient commencé à se rapprocher lentement. Il suffisait d'un appel à l'un des deux appareils pour éviter la catastrophe. Comment les pilotes se seraient-ils doutés d'une manœuvre aussi horrible ? Confiants, ils obéissaient aux ordres de la tour qui les guidait dans ce temps couvert...

Le technicien avait la tête sur la poitrine, les yeux fermés. Kali ne quittait pas l'écran radar des yeux. Les trois hommes s'étaient figés tandis que les secondes passaient.

Sur l'écran, les deux taches se confondirent soudain. Un cri sortit du haut-parleur :

— J'ai un avion...

La phrase s'arrêta sur un grésillement de micro encore branché pendant quelques secondes, puis, même ce bruit de fond cessa. Un des deux pilotes avait aperçu à la dernière seconde l'appareil qui allait entrer en collision avec le sien.

Trop tard pour faire quel que ce soit.

Sur l'écran du radar, les deux taches avaient disparu. Kali fit

entendre une sorte de sifflement de soulagement. Souplement, elle surgit derrière le technicien prostré. Son geste fut si rapide que les deux civils le virent à peine.

Là détonation le fit sursauter. Cette fois, Kali avait tiré dans la nuque. L'homme s'effondra en avant. Il ne s'était même pas retourné. Il était déjà mort moralement avant que la balle ne pénétrât son cerveau.

C'était fini, la monstrueuse manœuvre avait réussi. Les deux avions s'étaient heurtés en plein vol. Désormais, personne ne pourrait dire ce qui se tramait à Bali.

Kali n'eut pas une pensée pour la centaine de personnes qui venaient de mourir. Elle était totalement dépourvue de sensibilité. Les deux civils, membres du PKI, n'en menaient pas large. Pour une plaisanterie de ce genre, n'importe quel tribunal de n'importe quel pays les pendrait haut et court. Et, si possible, avec quelques gracieusetés d'accompagnement. Si les choses tournaient mal...

Le rideau de pluie cachait tout le terrain, maintenant. Dans le minuscule hall d'attente, les passagers scrutaient le ciel, cherchant à apercevoir l'Electra de la Garuda. Ignorant, qu'il n'arriverait jamais. Un éclair zébra la cocoteraie. Quelques secondes plus tard, le tonnerre fit trembler les vitres.

Kali fit signe aux deux civils. Les employés de l'aéroport allaient finir par s'inquiéter du retard de l'Electra et venir se renseigner à la tour de contrôle. On n'y trouverait que deux cadavres.

Et qui oserait aller interroger la femme du président ?

Kali courut jusqu'à la Mercedes. Maintenant seulement, elle se rendit compte qu'elle avait trempé son sari de transpiration. Elle mourait d'envie de prendre un bain. La civilisation l'avait quand même marquée...

La voiture démarra. Bien que les essuie-glaces marchent au maximum, on n'y voyait pas à dix mètres. Des bâtiments de l'aéroport, on ne devait même pas distinguer la voiture.

Le haut-parleur de Bali-radar vibrait sous les appels du radio de Surabaya appelant sans résultat pour avoir des nouvelles de l'Electra PKIDB qui aurait dû se signaler depuis vingt bonnes minutes...

---

1. Parti national indonésien.
2. Bien reçu.
3. 18 000 pieds.
4. Les appareils commerciaux s'identifient par la première et les deux dernières lettres de leur immatriculation.
5. Bien reçu.

## CHAPITRE XIV

Trois touristes allemands en short bardés de caméras comme des satellites-espions s'apprêtaient à partir en excursion dans la forêt des singes quand le jeune groom en vert du Bali-Beach fit irruption dans le hall, décomposé :

— Les Tamins ! Les Tamins ! Ils veulent tuer tout le monde !

Comme il avait crié en Indonésien, les Allemands restèrent parfaitement indifférents. Et c'est d'un œil bovin qu'ils contemplèrent la suite des événements. Le boy avait à peine refermé la bouche qu'un groupe d'hommes armés fit irruption dans l'hôtel. La plupart étaient vêtus d'une sorte de pyjama noir, uniforme des sections d'assaut des PKI. Bardés de fusils automatiques, de bandes de cartouches, de grenades, ils brandissaient leurs armes toutes neuves avec des airs menaçants. Plusieurs entourèrent les Allemands qui sourirent béatement, croyant à 'une nouvelle manifestation de l'indécrottable esprit folklorique des Balinais.

M. Lim, blanchâtre, vola à leur secours : c'étaient trois directeurs d'agence de voyages.

Pour se trouver nez à nez avec Kali, très Pasionaria, ses cheveux relevés en un chignon strict un brassard rouge sur son sarong noir.

— Qu'on nous livre les ennemis du peuple ! dit-elle majestueusement.

Pour souligner l'envolée lyrique, l'un des Tamins tira une rafale dans la porte d'un des ascenseurs. Terrifiés, les trois Allemands invoquèrent, pêle-mêle, la Ligue des droits de l'homme, leur ambassadeur, et la protection divine. Ce n'était plus du folklore.

Le sous-directeur avait trois grosses rides au milieu du front. Il aurait livré tous les ennemis du peuple possibles mais encore fallait-il savoir de qui il s'agissait.

— Excellence... , commença-t-il timidement.

— Il n'y a pas d'Excellence, coupa Kali. Je suis la présidente du Comité de libération nationale pour l'île de Bali.

« Dès que le mouvement se sera étendu à tout notre pays, un

nouveau gouvernement sera formé. En attendant nous assurerons l'ordre à Bali.

Sa voix s'enfla encore. pour la péroration.

— Notre président bien-aimé, mon mari, a décidé d'éliminer les chacals qui se gorgent du sang indonésien, tous les riches qui volent et trafiquent sur le riz...

— À l'aide du PKI, nous allons écraser les affameurs. Vive l'Indonésie ! Vive le président ! Vive le PKI !

Lim fouillait avidement sa mémoire, cherchant s'il avait toujours fait preuve de servilité avec la redoutable Kali. Quant aux ennemis du peuple, il en trouverait toujours quelques-uns. Il fallait bien vivre.

Il comprenait pourquoi Kali avait choisi Bali. La garnison ne comptait pas plus de deux cents hommes, alors que les hommes du PKI étaient plusieurs milliers. Apparemment avec des armes toutes neuves.

— Je suis à vos ordres, Ex... heuh. Mais ceux-ci...

Il désignait les Allemands.

— Qu'ils restent dans leur chambre, ordonna Kali. L'aéroport est fermé depuis ce matin. Maintenant, nous allons fouiller l'hôtel.

Maintenant la victoire serait complète lorsqu'elle aurait retrouvé Samantha et Malko. Toutes les sections du PKI avaient été alertées. Ils auraient pu avoir l'idée de se cacher dans l'hôtel. Là où, normalement, on ne serait pas venu les chercher. Précédée de M. Lim, encadrée de ses tueurs en noir, Kali se dirigea majestueusement vers l'ascenseur.

La trappe du grenier à riz se leva si brusquement que Samantha Plongea sur sa mitraillette. Mais ce n'était que Wintija. Depuis le retour de l'aéroport, l'Indonésienne les avait relégués dans cette cache qui s'ouvrait dans la cuisine.

L'Indonésienne avait le visage grave.

— Vous n'allez pas pouvoir rester ici, annonça-t-elle. Les communistes ont pris le pouvoir ce matin dans toute l'île. Ils fouillent toutes les maisons de suspects. Ils pourraient venir Ici. C'est Kali qui est à leur tête. En ce moment Ils sont au Bali-Beach.

Autrement dit, à cinq cents mètres.

— Comment savez-vous tout cela ? demanda Malko.

— On est venu me prévenir. Quelqu'un de sûr.

Samantha caressait sa mitrailleuse.

— Mais il n'y a pas d'armée à Bali ?

Wintija secoua la tête.

— Très peu. Et le gouverneur s'est rallié au PKI.

Malko soupira.

— Pourvu que votre ami soit arrivé sain et sauf. Il est encore temps de limiter la catastrophe. Il faut échapper à Kali.

— Il est plus que jamais impossible de s'enfuir de Bal ! coupa Wintija. Ce serait un suicide pour vous et pour nous. Je refuse de vous aider.

Malko se tut. La jeune femme avait raison. D'ailleurs, sans son aide, il était totalement Impuissant.

— Qu'allons nous faire, alors ?

Assise sur un sac de riz, Samantha regardait le sol.

— Et l'aéroport ? interrogea-t-elle.

Malko sourit ironiquement.

— Tous les manuels révolutionnaires précisent que c'est le premier endroit que l'on contrôle. Si vous tenez à finir empalée, allez-y.

Personne dans le monde civilisé n'allait se douter du soulèvement. Puisque pour une raison inconnue de Malko, le président semblait couvrir l'opération.

— Je connais un endroit où vous serez à l'abri, dit Wintija. C'est dans la montagne, un village animiste. Personne ne vient jamais là-bas. Vous pourrez y attendre la fin des événements...

Cela ne faisait pas l'affaire de Malko.

— Ce n'est pas de là que je pourrais tenter quoi que ce soit.

— Ne faites pas l'imbécile, fit sèchement Samantha. Tâchez d'abord de sauver votre peau.

Wintija interrompit une discussion qui risquait de s'envenimer.

— Vous restez ici jusqu'à ce soir. Il faut attendre la nuit pour se

déplacer. À tout à l'heure.

La trappe se referma silencieusement. La lueur de Id lampe à huile faisait danser sur le mur des ombres fantastiques. Dans un coin, un rat s'enfouit en couinant.

Opressé, Malko s'appuya à un sac de riz pour essayer de dormir.

La Mercedes 190 roule lentement dans le noir, en codes. Étendus sur le plancher arrière, à l'abri d'une couverture puant le coprah, Malko et Samantha comptent les cahots. Jusque-là tout s'est bien passé. Les rues de Denpasar sont désertes. Quelques cahutes achèvent de brûler.

Maintenant, ils s'approchent de Bangli, un des « points durs » du communisme de Bali. Quatre vingts pour cent de la population appartient au PKI. Ensuite, la route est libre jusqu'au lac Batur, à part quelques hameaux. Wintija a interdit à Samantha d'emporter sa mitraillette. En cas de découverte, cela ne servirait qu'à les faire massacrer.

— Attention, prévient Wintija, nous approchons, ne bougez pas, même si je m'arrête.

Moins de deux minutes plus tard, Wintija freine avec une exclamation étouffée. À l'entrée du village, une trentaine d'hommes sont accroupis le long de la route, une lance pointée vers le ciel, des torches plantées dans le talus.

D'autres surgissent devant le capot de la Mercedes, brandissant des bambous effilés.

Wintija donne un coup d'avertisseur discret, sourit par la portière. Il y a un moment de flottement, puis les Indonésiens s'écartent. La plupart, armés, arborent le brassard du PKI. La voiture pénètre dans le village. Plusieurs huttes sur le côté droit ont été éventrées. Prostrées, quelques femmes sont accroupies devant, ne tournent même pas la tête au bruit de la voiture.

Un silence total règne sur, Bangli comme avant une éruption volcanique. Aucune lumière en dehors des torches. Soudain, un homme en uniforme noir traverse en courant. Il a à la main un fusil d'assaut russe et sa poitrine disparaît sous les chargeurs. Wintija s'arrête puis repart. Elle n'a pas dit un mot depuis qu'ils sont dans le village.

La route tourne. Et, après le virage, Wintija freine pour de bon. La Mercedes a stoppé à vingt mètres d'une mitrailleuse MG-42, bande engagée, en batterie au milieu de la route.

— Ne bougez pas, souffle Wintija à ses deux passagers. Je vais parlementer.

Après avoir arrêté le moteur, elle descend et s'avance vers l'arme automatique. Les deux servants sont des civils en noir avec le brassard du PKI. La mitrailleuse est toute neuve.

Autour, sur les bas-côtés de latérite, des paysans, le visage indifférent, un mouchoir sur la tête, observent l'arrivante.

Mais, assis un peu plus loin, un autre civil joue de la guitare. Wintija interpelle un des servants de l'arme.

— Je dois aller dans la montagne...

L'autre roule des yeux féroces.

— On ne passe plus. Nous avons des ordres...

C'est peut-être vrai, peut-être pas. Dans chaque village, il y a une unité de police mobile. Ici, elle est entièrement passée au PKI.

— Ma mère est très malade, insiste Wintija. Elle va mourir.

Le civil en noir secoue la tête. Il s'en fout et Il est fier de sa mitrailleuse toute neuve. Il l'a étrennée deux heures plus tôt en fauchant par rafales beaucoup trop longues une vingtaine des membres de l'opposition rassemblés dans l'enceinte du temple. Les cadavres ont été jetés à la rivière et le village est de nouveau tranquille.

Les chefs du PKI leur ont dit de tuer tous les ennemis du communisme et qu'ils auraient du riz. Soupçonneux, il regarde Wintija. À cause de la voiture, elle est suspecte. Sans s'y connaître en armes, elle se rend compte que la mitrailleuse est redoutable. Impossible de forcer le passage. Et il y en a peut-être une autre...

— Veux-tu me guider pour faire demi-tour, demanda-t-elle au civil.

L'homme se lève. Cette jolie femme seule l'intrigue et l'excite à la fois.

Wintija n'est pas remontée dans la Mercedes. Elle attend l'homme du PKI debout, appuyée à la portière. Lorsqu'il s'approche, il se heurte à la main tendue de la jeune femme. Il sent dans la pénombre une



poignée de billets.

Il devine son sourire.

Les billets frôlent sa main, il n'ose pas encore les prendre. Habilement, Wintija referme les gros doigts dessus et retire les siens. Le civil ramène lentement les billets vers lui et les met finalement dans sa poche. Il n'est pas autrement étonné, la corruption et le trafic d'influence étant les deux mamelles de l'Indonésie. Trois mois plus tôt, tous les détenus de la prison de Jogjakarta se sont évadés à raison de deux milles roupies par personnes.

Profitant de l'étonnement du civil, Wintija le prend par la main et l'entraîne vers l'arrière de la voiture, là où personne ne les voit.

— Je dois voir ma mère, souffle-t-elle. Absolument.

En même temps, l'espace d'un éclair, son ventre s'appuie contre celui de l'homme, en un geste sans équivoque.

Ça s'est passé si vite que cela lui semble irréel. Mais la femme est là, offerte. Son camarade somnole sur sa mitrailleuse. Les mains de l'homme fouillent le sarong avidement, découvrent les cuisses, le ventre.

Lui, le paysan, n'a jamais eu de femme aussi belle et raffinée. Brutalement, il se déchaîne, ne pense plus qu'à ce sexe dont il pétrit furieusement la toison lisse et soyeuse.

Wintija n'a pas un cri quand il la pénètre brutalement.

La Mercedes aux ressorts usés tangué au rythme de l'homme. Wintija, les reins écrasés entre l'homme et la tôle du coffre arrière, essaie de penser à autre chose.

Heureusement, il se retire très vite, après un grognement étouffé, se rajuste, des étoiles pleins les yeux. Cette brève étreinte avec une inconnue de la ville sera le souvenir de sa vie.

Wintija laisse retomber son sarong.

— Alors ? Je peux passer.

Le civil bredouille, penaud. S'il n'y avait que l'argent il l'enverrait bien promener. Mais il se sent tellement bien. Et puis, si elle se plaignait, qu'elle crie...

— Attends, je vais voir l'autre.

La jeune femme attend, appuyée au coffre. S'essuie rapidement les jambes avec une grimace de dégoût dès qu'il s'est éloigné.

Accroupis près de la mitrailleuse, les deux hommes discutent à voix basse. Celui qui vient de faire l'amour à Wintija glisse quelques billets à son copain. Wintija compte les minutes. La palabre s'éternise. Ce chuchotis dans le noir au milieu du village silencieux est oppressant.

Enfin, le civil revient un paquet à la main.

Il le tend à Wintija.

— Tu passes, mais tu donneras ça à l'épicier chinois de Susutra. S'il dort, laisse devant sa porte. C'est compris ?

Susura ; c'est le prochain village. Wintija jette le paquet sur le siège, ouvre la portière. Ils s'en sont bien tirés.

Comme pris d'un brusque soupçon, le soldat se ravise :

— Tu es membre du PKI ? demande-t-il d'une voix de stentor. Tu as ta carte ?

— Bien sûr, dit Wintija d'une voix indifférente.

Ça c'est le cinéma, au cas où un mouchard les guetterait dans l'ombre. D'ailleurs, il n'insiste pas. Avec son copain, ils déplacent la mitrailleuse pour que la voiture puisse passer. Wintija embraie tout doucement

Ils sont passés.

Après Bangli, la route est déserte, en pleine jungle. Soudain, les phares éclairent des objets insolites posée en équilibre sur des bornes kilométriques. La jeune Indonésienne pousse un petit cri et freine. Malko jaillit de sa couverture. Wintija court déjà dans la lueur des phares.

Malko descend à son tour en dépit du risque. Une nausée lui monte dans la gorge : une tête fraîchement coupée se trouve sur chaque borne kilométrique. Le rang dégouline encore comme de la peinture rouge imprégnant la pierre. Les yeux sont grands ouverts, horribles.

— Ce sont des musulmans, murmure Wintija. Sans tête, ils ne pourront pas gagner le paradis...

En silence, ils remontent en voiture. L'horreur est encore plus sensible dans ce paysage de rêve. Mais Wintija a un affreux soupçon. Fébrilement, elle ouvre le paquet donné par le civil. Les liens de bambou cassent et le papier se défait.

C'est une tête. Celle d'un Chinois âgé et ridé. On lui a crevé les yeux. Wintija, dans un réflexe de dégoût, la lance dans le fossé. Bien sûr, fi faudrait l'enterrer, mais ils n'ont pas le temps.

Muets d'horreur, ils repartent dans la nuit.

Ils passent plusieurs hameaux endormis, paisibles. Peut-être ceux-là ne savent-ils même pas que la révolution est commencée. Soudain, Wintija tourne dans un sentier et arrête la voiture.

— Nous allons dormir ici, annonce-t-elle. Cela ne sert à rien d'arriver de nuit au lac Batur. Nous ne trouverions personne pour nous conduire à Trumjan.

Leur épuisement nerveux est tel qu'ils s'endorment presque tout de suite. Malko est surpris de sentir la main de Samantha chercher la sienne.

Des singes hurlent et des oiseaux invisibles égrènent des cris étranges.

Un mince filet de fumée montait du Mont-Agung dominant le lac Batur. Le volcan était toujours en activité.

Le lac lui-même était un cratère éteint. La Mercedes venait de stopper en surplomb, à l'entrée du hameau. Quelques villageois curieux rôdaient autour.

Malko et Samantha mouraient de faim, mais aucun repas n'était prévu tant qu'ils ne seraient pas à l'abri. Le lac Batur s'étendait à leurs pieds, long d'une vingtaine de kilomètres. La berge, de leur côté, descendait en pente douce alors que la rive opposée était une falaise de plusieurs centaines de mètres, tombant à pic dans l'eau immobile et verte.

— Vous voyez cette haute falaise, là-bas, expliqua Wintija, le village de Trumjan est au pied. On ne peut y accéder que par le lac, en pirogue. Impossible de grimper la falaise, je vais vous y accompagner, et je viendrai vous chercher quand ce ne sera plus dangereux...

Tout à coup des petits chevaux apparurent traînés par des garçons en guenilles. Wintija discuta le prix et dit à Malko et à Samantha de monter. La selle était remplacée par une couverture et leur épine dorsale était coupante comme une lame de rasoir... À la file indienne, ils s'engagèrent dans un étroit sentier rocailleux descendant jusqu'au lac. Une heure de supplice. En arrivant en bas de la côte, Malko ne pouvait pratiquement plus se tenir debout.

D'autres indigènes attendaient au bord du lac, près d'une dizaine de pirogues. Nouvelles discussions. Samantha grimaça devant les

pirogues : c'étaient des troncs d'arbres dont on avait fait brûler l'intérieur, totalement instables. En dehors de deux bancs réservés aux rameurs, il n'y avait rien pour s'asseoir. Une eau nauséabonde où s'agitaient des bêtes noirâtres croupissait au fond.

Malko se demanda soudain s'il ne préférerait pas affronter Kali.

Haut dans le ciel, un avion passa.

Un des Indonésiens alla cueillir des branchages, qu'il disposa dans le fond pour les deux Blancs. Malko se sentait affreusement coupable. Pendant qu'il s'enfuyait, la révolution allait se développer. Mais, d'un autre côté, rester à Denpasar eût été un suicide.

Lorsqu'il s'installa dans la pirogue, elle faillit chavirer.

Enfin, Malko dans l'une, Samantha et Wintija dans l'autre, ils quittèrent le bord. Dans chaque pirogue, il y avait deux payeurs, agenouillés. L'eau affleurait le bord des esquifs. Heureusement que le lac était calme.

— Ils ont plus peur que vous, cria Wintija, ils ne savent pas nager.

L'eau était glaciale, mais le soleil commença très vite à chauffer. Au bout de dix minutes sa morsure devint insupportable. Sans arrêt, Malko et Samantha s'aspergeaient le visage, au risque de chavirer. Et la falaise ne semblait pas se rapprocher... Il fallait trois heures de pirogue. Trois heures sans bouger, accroupi au fond d'une pirogue, c'est long. Une araignée monta le long de la jambe de Samantha et son voyage faillit s'arrêter là.

Malko parvint à somnoler, la tête renversée en arrière pour récupérer un peu.

Quand il se réveilla, les pirogues se trouvaient à quelques mètres du village de Trumjan. Des enfants couraient le long du bord, agitant les bras en signe de bienvenue. Les huttes étaient bâties sur une étroite bande de terre coincée entre le lac et une falaise. De part et d'autre, c'était la jungle. Le débarquement fut grandiose ; tous les habitants de Trumjan étaient accourus. Malko ne les intéressa que médiocrement, mais Samantha les fascina. Les femmes lui touchaient les seins, les pieds, ricanaient, tiraient sur sa chaîne d'or. L'une d'elles essaya de lui ôter sa ballerine et l'Allemande dut se débattre énergiquement.

— Ne craignez rien, expliqua Wintija, ils n'ont jamais vue de femme blanche. Les Hollandais ne s'aventuraient pas jusqu'ici et les touristes ne connaissent pas ce village. Vous êtes en sécurité.

En grande pompe, on les conduisit jusqu'à une case presque propre, un peu à l'écart. Bien entendu, personne ne parlait anglais et l'avenir s'annonçait difficile.

— C'est la case des jeunes mariés, dit l'Indonésienne. Vous y serez tranquille. Dès que le danger sera passé, je reviendrai vous chercher. Surtout n'allez pas vous promener dans l'enclos qui se trouve derrière le village : cet endroit est sacré et interdit aux étrangers.

« Les gens de Trumjan sont des animistes. Ils n'enterrent pas les morts, mais les déposent simplement dans la jungle, un peu plus loin, où les singes viennent les dévorer. Vous irez voir, c'est curieux...

Malko et Samantha avaient la gorge serrée en voyant s'éloigner Wintija dans la minuscule pirogue. Les villageois n'étaient pas hostiles, mais ils se sentaient totalement perdus. Aucun moyen de communiquer avec l'extérieur, pas même de radio. En face d'eux, de l'autre côté du lac, se dressait le Mont-Agung, aux pentes noirâtres et désertes.

Pas une habitation à l'horizon. Rien. Les rives du lac étaient désertes, à part Trumjan. David Wise, à Washington, devait se demander pourquoi Malko ne donnait plus signe de vie...

Deux jeunes gens présentèrent à Malko une sorte de pamplemousse géant découpé au parang, dégoulinant de jus odorant.

Wintija roulait, le cœur léger. Elle allait arriver à Bangli et rien de fâcheux ne s'était passé.

Elle était heureuse d'avoir pu, rendre service à Malko, mais un peu agacée par la présence de la femme brune. Si cette dernière n'avait pas été là, elle aurait aimé rester avec Malko. Elle raffolait des hommes blonds à la peau claire, et les yeux dorés de celui-là étaient extraordinaires.

Les têtes avaient disparu des bornes kilométriques, mais les maisons brûlées étaient toujours là, sinistres et éventrées.

Soudain. À l'entrée de Bangli, un barrage apparut. Wintija freina. Cette fois, elle n'avait rien à dissimuler, et la mitrailleuse avec la bande engagée ne lui faisait pas peur.

Souriante, elle pencha le visage par la glace baissée et reconnut le civil du PKI qui l'avait prise la veille.

— Bonjour, dit-elle.

Sans répondre, il ouvrit brutalement la portière, il arracha Wintija hors du véhicule, la jetant par terre dans la poussière. Son sarong glissa, découvrant ses cuisses parfaites, ce qui ne parut pas émouvoir l'homme. Comme la jeune femme tentait de se relever, il la frappa de toutes ses forces avec la crosse de sa mitraillette. La peau de sa joue éclata avec un bruit sec et l'os blanc de la mâchoire apparut, avant que le sang ne se mette à couler.

Wintija retomba, assommée.

L'homme la prit par les cheveux et par un bras et la traîna jusqu'à une Jeep occupée par deux civils du PKI.

— La voilà, dit-il, triomphant. Est-ce que je peux la tuer ?

Il avait hâte de se faire pardonner sa faiblesse. Mais comment aurait-il pu savoir, lui simple militant de Bangli, que la femme du président en personne s'intéressait à cette femme ?

— Imbécile, fit le chef du PKI, mettant la Jeep en route.

La Jeep russe démarra brutalement et le visage de Wintija heurta un boulon qui lui déchira l'aile gauche du nez.

Samantha contemplait en silence un crâne humain à demi immergé sur la petite plage bordant le lac. Autour d'elle et de Malko les singes glapissaient, se tenant à distance respectueuse. En les voyant s'approcher de l'endroit où on déposait les cadavres, ils avaient cru qu'on leur apportait à manger. Déçus, ils se vengeaient en injuriant les intrus.

On marchait sur les tibias, les débris de crâne, les cages thoraciques recouvertes d'une mousse verdâtre. C'était un cimetière en plein air. À cause de l'altitude, l'air était frais et tiède à la fois.

Samantha et Malko se regardèrent. Ils pensaient à la même chose.

Il n'était pas impossible que leurs ossements se joignent prochainement à ceux qui pourrissaient dans la jungle.

Malko détourna les yeux des ossements pour regarder le lac... et sentit son cœur s'arrêter. Dans le lointain, un objet se déplaçait rapidement. D'abord, il crut que c'était un gros oiseau volant à basse altitude. Puis le jaillissement d'écume augmenta : c'était un bateau à

moteur venant dans leur direction.

— Regardez !

Les yeux gris de Samantha étaient devenus de pierre. Quand elle se tourna vers Malko, un cercle blanc de peur entourait ses lèvres.

— Elle nous a trahis, murmura-t-elle.

Ils parvinrent en courant vers le village. Il n'y avait aucun canot à moteur sur le lac et celui qui s'approchait ne pouvait venir que d'ailleurs. Ils reconnurent un dinghy pneumatique noir avec six hommes.

Des armes brillaient au soleil.

Malko et Samantha parvinrent au centre du village, essoufflés, au moment où le canot atteignait le débarcadère.

Ils partirent en courant vers l'enceinte interdite. Le mur de pierre était à demi écroulé et ils le franchirent facilement. Le terrain était envahi de fromagers énormes. Ils se dissimulèrent derrière l'un d'eux et attendirent. Il y avait une chance minuscule que les gens qui les cherchaient repartent sans les avoir trouvés. Si les villageois ne parlaient pas.

Les cris montèrent des cases. Les soldats fouillaient le village.

Tout à coup, la silhouette d'un des villageois surgit sur le mur écroulé, tournant le dos aux fugitifs. Il gesticulait et vociférait dans sa langue.

Une rafale claqua.

L'homme tomba en avant. Il fut remplacé instantanément par un civil en battle-dress, le fusil automatique à la hanche.

Celui-ci inspecta le terrain avec méfiance puis sauta à l'intérieur de l'enceinte, l'arme braquée.

Au même moment, un cri retentit derrière Malko. Un second civil se tenait à califourchon sur le mur, tenant Malko et Samantha en joue.

Malko se releva lentement, les bras en l'air. Ils allaient se faire tailler en pièces, sans aucun recours. Samantha l'imita.

Aussitôt, les civils se ruèrent en avant et les firent sortir à coup de crosse de l'enclos. La population du village était massée silencieusement devant le cadavre de celui qui avait défendu l'enceinte sacrée. Plusieurs hommes, le parang au poing, contemplaient haineusement les intrus.

Un moment Malko eut le fol espoir qu'ils allaient attaquer ses ravisseurs. Mais les fusils automatiques les tenaient en respect.

Cinq minutes plus tard, lui et Samantha étaient ficelés comme des saucissons, au fond du canot pneumatique qui s'éloignait. Avec un grand rire, un des hommes vida le chargeur de son arme sur les villageois qui regardaient partir le dinghy.



## CHAPITRE XV

Malko et Samantha furent poussés brutalement au milieu du cercle des militants PKI assis sagement sur leurs talons dans l'espace découvert devant les portiques de pierre recouverts de lianes et de fleurs tropicales. Leurs visages ronds et placides ne reflétaient absolument rien des horreurs auxquelles ils assistaient ou participaient depuis le début de la révolution. Le grand temple en ruine de Bangli était le siège du tribunal révolutionnaire qui siégeait nuit et jour. Les « Tamins » y amenaient des environs tous les suspects, immédiatement exécutés. Malko et sa compagne n'avaient pourtant pas été maltraités à part quelques coups de crosse.

On les avait jetés dans le coin d'un hangar et personne ne s'était occupé d'eux jusqu'à la visite de Kali en personne, escortée par une poignée de durs du PKI.

La femme du président les avait longuement contemplés, sans leur adresser la parole. Mais ses yeux brillants disaient assez sa joie. La journée s'était écoulée depuis et c'est la première fois qu'on les sortait de leur hangar.

Le silence se fit quand les Indonésiens reconnurent deux Blancs. Jusque-là ils n'avaient massacré que leurs coreligionnaires et la plupart d'entre eux avaient conservé une crainte vague de l'homme blanc, puissant et intouchable.

Les gardes firent avancer Malko et Samantha devant Kali, assise sur une sorte d'estrade tendue de tissu. Depuis le matin, elle buvait de l'arak ivre de joie. Le président ne lui refuserait plus rien. Bali serait entièrement entre les mains du PKI dans quarante-huit heures.

Le temps de proclamer un gouvernement provisoire indépendant et le président n'aurait plus qu'à se déclarer « débordé » et à s'emparer de Java et de Bornéo. Personne ne résisterait. Intérieurement, Kali exultait. Non seulement elle était la favorite du président mais elle allait compter politiquement. Elle se voyait déjà voyageant à l'étranger, traitant avec des chefs d'Etat.

Malko la rappela à la réalité.

— Vous risquez d'avoir des ennuis si vous nous exécutez, dit-il. Bali ne restera pas toujours isolé du monde... J'ai pu envoyer un message à

Djakarta, ne l'oublie pas.

Kali tapota la table devant elle. Personne ne parlait l'anglais à Bangli et elle se sentait parfaitement à l'aise. Un mauvais sourire éclaira son visage.

— Votre « messenger » est mort, dit-elle. Et personne ne sait ce qui se passe Ici.

Avec une joie évidente, elle raconta à Malko comment elle avait détruit les deux avions.

Le sang se retira de son visage. Jamais, il n'aurait pu imaginer un plan aussi machiavélique !

— Vous êtes un monstre, dit-il. Vous ne gagnerez pas. Les gens comme vous ne gagnent jamais.

Intérieurement, il était désespéré. Il n'y avait plus d'espoir.

Une joyeuse animation régnait dans Bangli. Des groupes de militaires ralliés et de militants PKI circulaient sans cesse, ramenant des prisonniers qu'on parquait derrière le temple dans un enclos. Pour la plupart de braves paysans qui n'y comprenaient rien et se laissaient faire passivement.

Malko nota que seuls les civils porteurs de brassard rouge étaient équipés avec les armes de Samantha.

— Vous allez être jugés par le tribunal révolutionnaire, annonça Kali. Pour vous être opposés à la révolution.

— Qui est le tribunal révolutionnaire ? demanda Malko, pas dupe.

L'Indonésienne sourit venimeusement.

— Ces deux hommes qui sont avec moi. L'un est le représentant du gouverneur, l'autre est le chef du PKI de Bangli. Puisque vous avez été arrêté sur le territoire du village.

Ubu jusqu'au bout. Malko haussa les épaules. Tout cela était une grotesque pantalonnade.

Soudain, un groupe de militants fit Irruption, poussant devant eux six Chinois affolés. Un des Chinois protestait d'une voix aiguë, puis se jeta à genoux devant Kali.

On venait de les chasser de leurs maisons en flammes et ils Imploraient de les épargner, jurant fidélité à la révolution. Les badauds suivaient la scène, intéressés. On accusait les Chinois de s'être

coupé les cheveux et d'avoir répandu ceux-ci dans les champs, afin d'empoisonner les vaches !

Tout à coup, un des Chinois, profitant d'un moment d'inattention de ses géôliers, s'enfuit en courant. Un Tamin brandit aussitôt un fusil d'assaut et lui tira à bout portant trois balles dans le dos.

Ce fut le signal du massacre. Les Tamins se déchaînèrent, vidant de pleins chargeurs dans les corps qui bougeaient à peine. Le dernier Chinois parvint jusqu'à la margelle d'une sorte de piscine communale qui dominait le temple. Puis, il bascula en avant dans l'eau sale. Un des Tamins le poursuivit et tira un dernier chargeur sur le corps flottant encore sur l'eau. La fusillade avait attiré des enfants qui regardaient la scène sans aucune émotion, le vieux fond de cruauté revenu.

Kali leva la main et les coups de feu cessèrent. Elle eut un regard méchant pour Malko.

— Voilà comment périssent ceux qui s'opposent à la révolution, énonça-t-elle emphatiquement. On ne peut pas échapper au peuple indonésien...

Effectivement, Malko ne voyait pas d'où pourrait venir le salut. Bali était coupée du monde. Les rares touristes qui se trouvaient encore au Bali-Beach allaient être convoyés jusqu'à l'aéroport et renvoyés à Djakarta. Ensuite le rideau tomberait sur l'île enchantée.

Samantha et Malko seraient morts depuis longtemps quand on s'occuperait de leur sort...

Les cadavres des Chinois avaient été tirés à l'écart. On amena un pauvre diable, les bras ligotés derrière le dos. Le jugement dura exactement deux minutes. Kali inclina la tête et les deux Tamins s'approchèrent. Ils entraînèrent le condamné jusqu'à l'escalier de pierre menant à la piscine. L'un brandit son parang. L'homme poussa un hurlement inhumain, ses entrailles jaillissaient de son ventre tailladé. Aussitôt le second Tamin le décapita d'un coup terrible et précis.

— Vous allez être jugés, annonça Kali aux deux Blancs. Bientôt, vous allez rejoindre votre complice Wintija. Elle est là-bas.

Sa main fine désignait la citerne-piscine où les Balinaïses se baignaient d'habitude nus. En un sens, Malko fut soulagé de cette précision. Pour son éthique personnelle, il eut été déçu d'une trahison de la jeune Indonésienne. Même si cela ne changeait rien à leur sort.

Le jugement dura exactement trois minutes. Kali et les deux assesseurs se consultèrent à voix basse. Ils n'avaient même pas une feuille de papier devant eux. Les deux membres du PKI ne devaient d'ailleurs pas savoir écrire. Puis la femme du prés-dent annonça à haute voix :

— Au nom de la loi, vous êtes déclarés coupables. Vous serez exécutés selon la coutume...

Elle ne précisait pas de quoi Ils étaient coupables, à quelle loi elle faisait allusion, ni ce qu'était la « coutume »...

Certainement quelque chose de désagréable, à en juger par les mœurs locales.

Les yeux gris de Samantha ne cillèrent pas. Tranquillement elle se rassit sur l'herbe comme si on venait de lui annoncer que son train avait du retard. Une foule de pensées se heurtaient dans la tête de Malko. Deux fois dans sa vie, il avait déjà été condamné à mort En Afrique, au Burundi, et à Bagdad. Mais, dans les deux occasions, ils savait qu'on cherchait à le sauver. Ici il était à la merci de la férocité de Kali.

Les gardes les poussèrent à l'écart. Malko crut qu'on allait les exécuter tout de suite et dit à Samantha :

— J'espère que cela ne sera pas trop dur.

L'Allemande haussa les épaules avec fatalisme.

On finit toujours pas rencontrer son destin... Ça ou autre chose.

Mais, au lieu de les mener vers l'escalier des exécutions, les gardes les conduisirent un peu à l'écart. Kali avait décidé de faire durer le supplice.

Peu à peu, Malko sombra dans une torpeur morbide. Les cris et les exclamations ne lui parvenaient plus que dans un brouillard. On mourait autour de lui sans même qu'il s'en rende compte. Et pourtant les camions du PKI ne cessaient d'amener de nouvelles victimes.

Kali a bu près d'un demi-litre d'arak. La tête lui tourne un peu, mais elle attribue cet état euphorique à sa victoire. Encore quelques heures et elle sera maîtresse de Bali, avec droit de vie et de mort sur ses habitants.

C'est un peu pour cela qu'elle a réservé pour la fin de la journée

l'exécution de Malko et Samantha. À côté d'eux, il y a maintenant un officier PNI capturé au moment où il s'enfuyait dans la jungle et un propriétaire dont on a trouvé la grange pleine de riz. Les deux hommes ont été copieusement battus et l'officier a le visage en sang. Kali a soudain un claquement de langue agacé. Le vernis d'un de ses ongles vient de s'écailler. Aussitôt, elle envoie un des gorilles du PKI jusqu'à la Mercedes. Dans son sac, il y a toujours du dissolvant et du vernis. Au milieu des hommes qui meurent, elle commence à effectuer son raccord de beauté...

Hassan, le bourreau, est un géant aux traits grossiers, aux lèvres épaisses le plus ancien membre du PKI de Bangli. Depuis le début de la révolution, il tue avec un cérémonial immuable. Le condamné est amené au bord du bassin. On le fait mettre à genoux sur les derniers degrés.

En principe, Hassan le décapite d'un seul coup. Mais il est fatigué et parfois la lame glisse sur les vertèbres. Alors il l'achève en l'éventrant.

Justement, deux Tamins amènent un jeune homme à l'exécution. Celui-ci se redresse et avant de basculer sous le sabre, hurle :

— *Hirup P.N.I.* 1

Furieux, le bourreau a le temps de sabrer une seconde fois le corps avant qu'il ne tombe dans l'eau.

Peu à peu, une sorte d'hystérie collective s'empare de tous les assistants. Les femmes se sont peu à peu rapprochées et encouragent le bourreau de leurs glapissements. L'une d'elle s'enhardit et vient offrir à Kali une bouteille d'arak.

Plusieurs militants arrivent avec des instruments de musique. Ils s'assoient par terre et commencent à prier. L'exécution tourne au sacrifice rituel.

La tête de Kali tourne de plus en plus, mais elle a l'impression que des millions d'épingles lui piquent tout le corps tant elle est enivrée, excitée même.

Le bourreau s'est croisé les bras : il n'a plus personne à tuer. Sauf les quatre prisonniers de marque. Respectueusement, le chef du PKI de Bangli vient demander à Kali s'il peut exécuter les survivants.

— Commencez par l'officier et le propriétaire, ordonne Kali.

Et aussitôt les réjouissances commencent.

Une des mégères du PKI apporte un chat noir à bout de bras. Tandis que ses compagnes scandent une mélopée primitive, elle tire un couteau des plis de son sarong et castre le chat à vif !

Les hurlements de l'animal torturé sont tels que Malko et Samantha ont envie de crier à leur tour pour ne pas entendre. Les Indonésiens sont devenus *amok*, fous furieux.

Une femme se précipite sur le chat mutilé et le coupe en deux d'un seul coup de parang. Aussitôt les autres se ruent à l'assaut et en quelques secondes, il ne reste plus du chat que des loques sanguinolentes. Elles prennent ensuite les débris et les jettent sur les quatre condamnés.

Samantha en reçoit un et pousse un cri. Elle est livide.

Les musiciens jouent plus fort. Les femmes abandonnent le chat et dansent en cercle autour des prisonniers.

Une inquiétante chaleur envahit le ventre de Kali. L'arak et l'ambiance la transforment. Elle éprouve une irrésistible envie de rejoindre les femmes qui dansent maintenant un sabbat endiablé autour des quatre corps étendus. Comme si elle avait deviné ses pensées, la meneuse quitte la ronde et vient la prendre par la main.

Hassan, accroupi près des musiciens, boit à même le goulot d'une bouteille. Ses petits yeux suivent la danse des femmes. Mal à l'aise, il détourne les yeux quand Kali commence à onduler sur place à son tour.

Une des femmes s'agenouille soudain sur le « profiteur ». De nouveau, le petit couteau jaillit du sarong, affreusement aiguisé. Avec un rire dément, l'Indonésienne se penche sur le ventre de l'homme, enfonce la lame verticalement, déchire le pantalon, descend plus bas.

Comme le chat elle le châtre, avec des gestes précis et puissants de chirurgien ! L'homme hurle atrocement se débat, son gémissement monte et descend comme elle le mutile. Elle se relève, brandissant triomphalement une chose innommable et sanglante. Les hurlements de ses compagnes achèvent de la rendre folle. Jetant son trophée sur le mourant elle arrache sa blouse en batik, apparaît en poitrine nue, se barbouille de sang !

Samantha roule contre Malko. Ses dents claquent de terreur. Elle gémit doucement

— Mon Dieu ! Mon Dieu !

Malko serre les dents, essayant de ne pas basculer dans la panique. Il donnerait l'aile droite de son château pour une mitrailleuse et quelques caisses de cartouches...

Les femmes achèvent le « profiteur » à coups de parang, de couteau, d'ongles. Elles le déchiquètent vivant Très vite, il ne crie plus. Ce n'est plus qu'un petit tas sanguinolent et nauséabond.

La ronde infernale a repris.

Kali passe devant Malko et Samantha. Elle est méconnaissable. Les yeux révulsés, les lèvres relevées sur ses dents blanches par un trismus nerveux, sa poitrine nue et ferme oseille au rythme de la danse. Ses yeux fous ne voient pas Malko. Mais il sait comment cela va finir. Il voudrait ne pas être trop abject, pouvoir un peu commander à son corps.

Mais il a un sursis.

On apporte un nouveau chat. Noir. Cette fois, on jette l'animal directement sur le corps de l'officier et les parangs se lèvent et s'abaissent, hachant en même temps l'homme et le félin.

C'est un véritable sabbat moyenâgeux. Toutes les femmes ont maintenant la poitrine nue, certaines se griffent en dansant. Kali a oublié son rang, elle sait seulement qu'elle est la plus belle, que son ventre la brûle. Jamais elle n'a ressenti une telle impression. Elle sent posé sur elle le regard des militants, Elle les défie par les saccades de ses hanches moulées dans le sarong trempé de transpiration.

Hassan se lève soudain, il titube. Près de lui, la bouteille d'arak est vide.

Comme un automate, il va droit sur Kali, la saisit par un poignet la traîne vers la cabane en bordure du terrain, sans un, mot. À côté de son énorme musculature, elle minuscule.

Les autres femmes s'arrêtent de danser. Elle ne sont pas assez ivres pour avoir oublié que Kali est d'une espèce différente de la leur. Qu'elle est riche et puissante. Elles s'attendent à un éclat, à une réaction sauvage de la femme du président. Certains, musiciens posent leurs instruments.

Mais Kali se laisse faire docilement. Alors, Hassan la prend par la taille et l'emmène en équilibre sur sa hanche, comme un sac de riz 1 Ils disparaissent dans la cabane.

Il y a un moment de stupeur. Puis, lentement, les femmes

commencent à se rapprocher, abandonnant les deux prisonniers survivants. Elles veulent voir ce qu'elles n'auraient jamais pu imaginer, même en plein *amok*.

Hassan titube dans la cabane. De la main gauche, il a arraché le sarong de Kali, qui gît par terre, en petit tas. Elle est entièrement nue, plaquée contre lui par son énorme bras. Elle ne sent même pas son odeur tant elle a envie qu'il la prenne. Ils ne se sont pas dit un mot.

Elle tâtonne, veut défaire les vêtements de l'homme, se casse un ongle. Il la pétrit à pleines mains, lui meurtrit les seins. Elle gémit de douleur et de plaisir à la fois.

Tout à coup, Hassan part en arrière, déséquilibré, s'effondre sur le sol de terre, battue, entraînant Kali. La tête de celle-ci heurte le sol, une lueur éblouissante jaillit devant ses yeux, elle reste inconsciente, nue en travers du corps de Hassan, qui, abruti d'alcool, se contente de malaxer ses reins en grognant

Les mégères s'écrasent à la porte, contemplant l'incroyable spectacle. Déçues. Soudain, l'une, plus Ivre que les autres, entre et s'accroupit près de Hassan. Écartant le corps inerte de Kali, elle commence à le déshabiller. Aussitôt, c'est la ruée. Les autres femmes se pressent, rient, tirent sur les hardes du bourreau. En quelques secondes, il est nu.

Elles s'exclament sur l'importance de sa virilité. Celle qui l'a déshabillé commence à le caresser, habilement et brutalement. Il ouvre les yeux, essaie de se relever, puis retombe en arrière : sa tête tourne trop. Mais, sous la caresse, ses nerfs réagissent. Les mégères gloussent de joie.

La première aboie un ordre. Elles se jettent sur Kali, la soulèvent par les bras et les jambes, lui soutiennent les hanches, l'amènent au-dessus du corps de Hassan.

Jambes ouvertes, sa tête dodeline, elle gémit, tente de se libérer. Mais, avec une précision diabolique, les femmes la laissent tomber sur l'homme.

Sous la brûlure brutale, Kali ouvre les yeux. Elle est tellement excitée que le plaisir la prend aussitôt. Les autres l'ont lâchée. Pour garder son équilibre, elle s'agrippe à pleines mains aux flancs de Hassan qui grogne de douleur sans même se rendre compte qu'il fait l'amour à la femme du président. Il est trop ivre.

Kali crie la bouche grande ouverte, l'impression d'être ouverte en



deux. Elle voudrait que cela ne finisse jamais.

Puis elle tombe comme une masse, sur le côté, abruti de plaisir, les jambes molles, le souffle court. Les mains d'Hassan brassent le vide.

Les militants ont reflué jusqu'à la porte. Derrière elle se pressent les plus hardis des militants, eux aussi soûls d'arak. Lorsque Kali roule à terre, il y a un flottement.

Dehors, la fête s'est interrompue, les musiciens ne jouent plus. Tous les regards sont tournés vers la cabane, mais tous n'osent pas y aller. Personne ne s'occupe plus de Malko et de Samantha étendus près des deux cadavres.

C'est un jeune militant les yeux exorbités devant le spectacle du corps nu de Kali, qui ose le premier se glisser dans la cabane. Hassan ronfle.

Il s'agenouille entre les jambes de Kali, la retourne sur le dos et la prend, se déchaînant dans une furie soudaine... s'enfonçant sauvagement en elle, la faisant hurler.

Quand il se relève un autre prend sa place, sans un mot. Puis encore un autre.

Les yeux ouverts, Kali éprouve une jouissance cérébrale éblouissante, encore plus que physique. Elle ne compte pas les hommes qui se succèdent en elle.

Quand elle reprend conscience, elle est seule dans la cabane. Hassan dort. Sa tête tourne encore, mais elle parvient à se mettre debout, à s'enrouler dans son sarong déchiré. Elle ne se souvient que vaguement de ce qui est arrivé, mais son corps s'en rappelle pour elle. Son ventre est meurtri comme si on l'avait piétiné. En dépit de cette ankylose, elle se sent merveilleusement bien.

Son sarong enroulé de façon à cacher sa poitrine, elle sortit de la cabane.

Dehors rien n'a changé. Les prisonniers sont toujours là. Les musiciens jouent, les militants attendent assis sur leurs talons.

## CHAPITRE XVI

Malko sentit soudain des mains s'accrocher à ses vêtements et le faire lever. Réveillé en sursaut il eut le temps de se dire que, cette fois, c'était la fin.

Depuis la disparition de Kali, il s'était assoupi. Comme ses jambes détalent pas entravées, il tenta de se débattre, mais les quatre militants le traînèrent à travers le pré, vers l'escalier du sacrifice.

Kali avait réapparu, le visage étrange, les yeux brillants. Elle suivait le petit groupe. On avait aussi fait lever Samantha et on l'entraînait dans la même direction. Kali cria un ordre et on la fit passer devant Malko.

La jeune Allemande devait mourir la première.

On la jeta à genoux sut la pierre grise. Malko eut un choc au cœur. Dans quelques minutes, elle ne serait plus qu'un morceau de chair inerte, flottant dans l'eau souillée du bassin, avec les autres corps de suppliciés...

Il maudit la CIA et les Indonésiens, Kali et ce fou de président qui voulait faire sa révolution. Mais c'était trop tard. Kali arracha des mains de l'homme qui avait remplacé Hassan le lourd parang. Tirant la jeune femme par les cheveux, elle la força à rejeter la tête en arrière. Les yeux gris de l'Allemande fixaient un point lointain, dans l'énorme fromager qui dominait le temple.

Elle essayait de ne pas hurler. Kali lui parla à l'oreille, lui expliqua, qu'avant de la décapiter, elle allait lui ouvrir le ventre et y mettre un chat vivant que Samantha sentirait les griffes lui arracher la vie.

Désespérément, Malko cherchait un moyen d'échapper à la mort. C'était une question de minutes. Sa mémoire étonnante travaillait sur le problème comme un ordinateur, repassant tous les événements qui avaient parsemé son séjour en Indonésie. Mais les rouages, semblaient être paralysés par l'horreur. Quelque part dans les zones obscures de son subconscient, il *savait* qu'il avait quelque chose à tenter.

Mais impossible de savoir quoi.

Sa mémoire se remit en marche au moment où le parang se levait sur Samantha.

Il hurla :

— Kali, Kali, vous avez perdu. Le président ne veut plus de vous. Vous êtes déjà remplacée !

Brusquement il venait de revoir l'hôtesse de la Garuda lui expliquant les fredaines du président Si Kali était au courant IL n'avait plus qu'à recommander son âme à Dieu. Et elle devait l'être. Mais il n'avait rien trouvé d'autre...

La femme du président resta une fraction de secondés, le parang brandi, puis elle abaissa le bras et, abandonnant Samantha, vint vers Malko, l'air mauvais. Il eut Peur qu'elle ne le tue Immédiatement pour avoir insinué qu'elle était trompée. Mais c'était un risque à courir.

— Qu'avez-vous dit ? demanda-t-elle d'une voix glaciale.

Malko la fixait de ses yeux dorés, comme pour l'hypnotiser.

— Que vous avez une rivale. Que vous n'êtes plus la présidente pour longtemps...

Mot pour mot, il lui répéta les paroles de hôtesse. Le visage de Kali faisait peur à voir. Un bloc de haine. Malko vit Immédiatement qu'il avait touché juste. Mais à quoi cela allait il mener ?

Elle tapa du pied.

— C'est un mensonge, Je vais vous tuer !

Mais elle ne bougea pas. Il y a une chose que Malko Ignorait. Kali connaissait l'existence de Dewa, sa rivale. Plusieurs mois auparavant elle avait fait une scène terrible au président, lui interdisant de la revoir. Il avait juré sur tout ce qu'il avait de plus sacré, c'est-à-dire, pas grand-chose.

Le récit de Malko signifiait au minimum une chose : il lui avait menti. Or, Dewa était une fille ambitieuse, aussi belle qu'elle., qui n'avait jamais caché son intention de la supplanter. Et Malko ne pouvait avoir inventé cela.

Un horrible doute envahit Kali. Elle revoyait la hâte suspecte du président à l'envoyer diriger le soulèvement de Bali. Lui qui, jaloux comme un tigre, ne lui permettait jamais de s'éloigner.

Et si tout cela se tenait ?

Sa puissance n'existait que par le président. Elle pensa à tous les courtisans qui la haïssaient. Seule, elle ne ferait pas long feu. Elle n'avait jamais eu pitié d'aucun de ses ennemis. Et avait commis la faute Impardonnable de ne pas les supprimer tous.

Presque par hasard, elle baissa les yeux ou Malko qu'elle avait complètement oublié et reprit son sang-froid. Son petit cerveau venait de bâtir un plan avec une rapidité digne d'éloges...

Malko pouvait servir, dans la pire des hypothèses. Et si c'était pure invention de sa part, ou simplement une fausse alerte, elle lui ferait expier elle-même son angoisse.

Elle aboya un ordre.

Aussitôt les militants entraînèrent Malko loin du temple. Celui-ci cria :

— Samantha aussi !

Kali haussa les épaules. En cette seconde, le sort de l'Allemande lui était totalement indifférent. À son tour Samantha fut arrachée à la pierre du sacrifice. On la jeta à côté de Malko, tremblant nerveusement.

— Que se passe-t-il ? demanda-t-elle à Malko. Ils vous nous torturer encore.

Il souffla en réponse :

— Non. J'ai eu une Idée qui peut nous faire gagner du temps. Ou même nous sauver.

Kali avait de nouveau disparu. Déçus, les militants se dispersaient. La fête était finie. Dans la cabane, Hassan continuait à ronfler.



La rage et la haine étouffaient Kali. Elle s'était fait servir du thé dans la maison de bois servant de permanence au PKI, mais n'y avait pas touché. Elle avait dû expliquer aux responsables du PKI que l'exécution des deux Blancs aurait lieu à Denpasar, afin qu'il y ait plus de monde.

Elle avait beau se dire qu'il ne s'agissait que d'un potin sans importance, une peur insidieuse s'insinuait en elle.

Bien entendu, elle entretenait des mouchards dans l'entourage du président Or, ceux-ci ne lui avaient rien dit. Est-ce que déjà elle ne serait plus rien ? On ne la craindrait plus ? Elle se sentait devenir folle. Elle devait savoir. Et. Elle était clouée à Bali. Plus elle réfléchissait, plus une idée s'imposait à elle. Une idée qu'elle savait

maladroite mais qui était la seule à pouvoir la rassurer, lui redonner son aplomb.

Un idée dangereuse : le président avait horreur des scènes de jalousie.

Elle en avait physiquement mal, Kali. C'était bien dans le machiavélisme du président : l'envoyer exécuter la sale besogne et ensuite s'offrir une femme toute neuve qui n'ait pas de sang sur les mains.

Le seul moyen de vérifier était d'appeler le président de lui annoncer son retour, Bali pacifié. Et, surtout ne pas lui parler de Dewa. Elle réglerait le compte de sa rivale à Djakarta.

Mais la seule liaison possible aurait lieu le lendemain, de chez son ami le gouverneur. Après, elle serait tranquille.

Le chef du PKI de Bangli l'avait invitée à un gigantesque *nasi-goreng*. Elle se rassure elle-même. Le malentendu dissipé, elle découperait elle-même au parang la Blanche et Malko pour se venger de la peur qu'elle a eue. Mais elle allait avoir une longue nuit à passer avant que le jour ne se levât.

Malko et Samantha étaient dans le noir. On ne leur avait pas apporté à manger. À quoi bon ? C'étaient déjà des morts vivants. Il ne fallait pas gaspiller le riz. Dehors, devant la case, un des bourreaux se plaignait amèrement à l'autre sentinelle. On lui avait reproché de négliger son travail de cantonnier. Or, il dormait toute la journée et ne dormait plus que cinq heures par nuit.

Quand pourrait-il travailler ?

— C'est injuste, concluait-il. Le parti devrait me donner double ration de riz.

— C'est injuste, renchérit son interlocuteur.

Les heures passaient lentement dans la case. Peu à peu, Bangli s'endormait, repu de carnages. Il n'y avait plus un seul membre du PKI, ni un seul Chinois. On n'avait oublié ni les femmes ni les enfants. Le partage des dépouilles avait été fait et tout pouvait rentrer dans l'ordre. Le grand bassin du temple nettoyé, les touristes étrangers pourraient venir sans être choqués.

Malko avait roulé près de Samantha. Elle sentait la sueur et la peur, mais ses yeux gris étaient toujours aussi indomptés.

Malko n'osait pas lui dire d'espérer. Il faudrait un miracle pour que son intuition les sauve. Il avait seulement voulu gagner du temps. Cela risquait de déboucher sur des tortures pires.



Dans la Mercedes douillette, roulant lentement sur le chemin plein de trous, Kali poussait toute seule de petits cris de rage. La peur et la haine s'entrechoquaient sous son crâne, mais tout un côté de son cerveau demeurait lucide. Se venger. Il fallait qu'elle se venge et prenne les devants.

Chaque phrase de la conversation avec son mari était gravée dans sa mémoire. Ses silences surtout. La longue pause qu'il avait faite quand elle lui avait annoncé son retour. Sa voix douce s'en réjouissant puis, avec une infinie prudence, suggérant qu'il y avait encore beaucoup de choses à faire à Bali.

Les mêmes mots qu'il employait lorsqu'il désirait entortiller un général un peu rebelle.

Oh ! il ne l'avait pas contredite ! Mais parlé de la réception triomphale qu'il avait souhaité lui préparer, digne d'elle, de sa beauté. Il avait parlé du cadeau qu'il était en train de lui choisir. Une émeraude comme elle les aimait, pour aller avec celles qui se trouvaient dans les coffres du palais de Bogor.

Tout le temps qu'il parlait, l'image de Dewa dansait devant les yeux de Kali, faisant monter sa rage. Soudain, elle eut une illumination. Tout ce qu'il disait était vrai, mais c'était pour l'autre !

Alors, elle explosa ! Ses cris et ses injures faisaient trembler le téléphone. Elle accola au nom de sa rivale les pires obscénités. Injuria son mari. Et, plus elle s'énervait, plus il niait multipliant les serments d'amour. Mais, cette fois, Kali était sûre qu'il mentait. Elle connaissait trop les moindres inflexions de sa voix. Et sa rage s'en trouvait décuplée.

C'est elle qui avait raccroché sur une ultime injure.

Quelques secondes plus tard, elle avait réalisé qu'elle venait de se condamner. Le président ne pouvait pas se permettre de garder une ennemie de l'envergure de Kali. Surtout en étant amoureux d'une autre femme ! Et tous les bijoux de Kali, son passeport diplomatique, son argent se trouvaient à Bogor.

Elle en eut un sanglot de rage. Et, de plus, sous son air patelin, le

président était redoutable. Il ne tarderait pas à réagir.

C'était une course de vitesse entre elle et lui ; maintenant. Elle allait lui rendre sa trahison.

Au centuple.

Malko se tenait debout devant Kali. En apparence rien n'avait changé dans l'attitude de l'Indonésienne. Toujours aussi froide, hautaine et belle. Mais il y avait une faille invisible : ses yeux fuyaient les yeux dorés de Malko.

Pourtant, quand elle parla, ce fut du même ton cassant avec son anglais trop parfait où chaque syllabe se détachait, son anglais dont elle était si fière.

— J'ai décidé de ne pas vous exécuter tout de suite, annonça-t-elle. Vous allez être transporté à Denpasar et vous serez rejugé...

Malko eut du mal à dissimuler sa joie. Ce nouveau jugement n'était qu'un prétexte.

— Et Samantha ?

Kali prit l'air indifférent. Volontairement.

— Mlle Adler sera exécutée aujourd'hui.

— Alors, exécutez-moi avec elle.

Si David Wise l'avait entendu, il aurait avalé son cigare. La sentimentalité ne fait pas partie du viatique de l'agent en mission. Surtout gratuite et exercée envers un possible adversaire. Article premier du code des barbouzes. Mais Malko avait aussi un blason à honorer. Beaucoup plus ancien que la CIA, dont la devise aurait pu être : « La fin justifie les moyens. »

Kali n'entrait pas dans ces considérations.

— Je ne vous demande pas votre avis. J'ai déjà donné les ordres pour son exécution.

Une peur subite tordit l'estomac de Malko. Kali était capable de la faire torturer et tuer pendant qu'elle bavardait et de lui montrer ensuite le cadavre encore chaud.

C'était très oriental. Une brusque rage le saisit.

— Je sais que vous avez besoin de moi, gronda-t-il. Sinon vous m'auriez déjà tué. Si vous exécutez cette jeune femme, je serais votre pire ennemi.

Kali hurla, au comble de la rage.

— Taisez-vous. Sinon, je vous fais fusiller tout de suite ! Je n'ai besoin de personne. Je suis la femme du président.

Ça lui avait échappé. Mais Malko devina qu'elle n'était plus aussi sûre d'elle. Ses mains pianotaient nerveusement sur le bois de la table. Après un court silence, elle se tourna vers un des deux Tamins à mitraillette qui assistaient sans comprendre à la conversation et donna un ordre. L'homme sortit aussitôt. De mauvaise grâce Kali dit à Malko :

— On va la transporter aussi à Denpasar. Elle sera exécutée plus tard.

Pour l'instant Samantha était sauvée.

— Que voulez-vous de moi ? demanda Malko.

Kali hésita. Pas par peur, mais par orgueil. Elle allait être obligée de reconnaître son infériorité.

— Vous travaillez vraiment pour la CIA ? Vous n'êtes pas un aventurier, comme cette femme ?

Sa voix était âpre et cassante.

— Je suis effectivement en mission pour la Central Intelligence Agency, confirma Malko.

Kali se tut un instant. Puis enchaîna :

— Que diraient vos patrons de la liste de tous les officiers de l'armée indonésienne inscrits au PKI ? Tous ceux qui vont se soulever dès que le président leur aura donné le feu vert ?

Malko sursauta. C'était tellement énorme qu'il craignait un piège. Et en même temps, sentait que Kali disait la vérité.

— Pourquoi faites-vous cela ?

Elle balaya la question d'un haussement d'épaules.

— Je vous demande si cela vous intéresse, pas mes raisons.

— Certainement, reconnut Malko avec prudence. Dans la mesure où nous pouvons vérifier que cela est vrai. Et que voulez-vous en échange ?



Elle sourit venimeuse.

— Votre vie, d'abord. Puis deux cent mille dollars pour moi, avec un passeport... et que vous m'aidiez à sortir de ce pays.

Décidément, Dalila n'avait rien inventé. Malko réfléchissait à toute vitesse. Il était peut-être encore temps d'arrêter le complot. La CIA entretenait de solides liens avec certains officiers indonésiens. Dont le général Unbung.

— Je pense que ce marché serait possible, répondit-il, si vous y ajoutez la vie de Mlle Adler... Et si nous pouvons intervenir immédiatement

— Quand aurais-je l'argent ?

Malko se permit un sourire.

— Même si je savais où trouver deux cent mille dollars, je ne vous donnerais pas un cent tant que nous ne serons pas sains et saufs hors de ce. pays...

Kali pâlit de rage.

— Vous n'avez pas confiance en moi !

C'est le moins qu'on puisse dire.

— Pas une absolue confiance, concéda Malko.

— Alors, je vais vous faire fusiller, hurla l'Indonésienne. Je suis assez forte pour m'en tirer toute seule. D'autres seront heureux de payer pour de tels renseignements.

Elle aboya un ordre et une des sentinelles fit sortir Malko à coups de crosse, en hennissant de joie, l'ignoble !

Il ne sentit même pas les coups. Kali ne le ferait pas fusiller. Elle avait besoin de lui. Une partie de poker mortel s'était engagée.

Malko y jouait d'abord sa vie et celle de Samantha. Plus le succès de sa mission.

## CHAPITRE XVII

Kali serrait dans son poing un télégramme. Envoyé par un des hommes du président, à son ami gouverneur. Son ami pour combien de temps ?

En ce moment même un appareil militaire était au sol vers Denpasar avec trois « barbouzes » chargés de s'assurer de la personne de Kali. Et de la ramener à Djakarta...

Il lui restait très peu de temps pour agir. Une fois entre les mains des barbouzes présidentielles, elle disparaîtrait sans laisser de traces. Dans le bain de sang qui commençait, on n'en était pas à un cadavre près...

Elle entra en trombe dans la case et Malko ouvrit les yeux. Il faisait encore nuit. Mal réveillé, le garde du PKI se frotta les yeux et salua vaguement.

Kali se planta devant Malko.

— Avez-vous réfléchi à ma proposition ? Je n'ai pas beaucoup de patience...

Elle semblait nerveuse et peu sûre d'elle.

Malko ignorait ce qui s'était passé dans les heures précédentes, mais sentit le trouble de son adversaire.

— Détachez-nous d'abord, dit-il .

Elle jeta un coup d'œil à la sentinelle, qui s'était pratiquement rendormie.

— Pas encore.

Malko, lui, était bien réveillé.

— Je n'ai pas d'argent, annonça-t-il, mais vous l'aurez. Dès que je serai en mesure de contacter Washington.

Elle parut convaincue. Au grand étonnement de Malko qui se préparait à une interminable discussion. Au contraire, elle continua d'une voix conciliante :

— Je veux bien vous croire. Mais ce West pas tout. Il faut que l'on me fasse sortir du pays. Vous me promettez cela aussi ?

— Si c'est possible, dit Malko, sans se compromettre.

Samantha explosa soudain :

— Vous n'allez pas aider cette salope !

Kali bondit et envoya un coup de pied dans le ventre de l'Allemande. Avec un hoquet de douleur, Samantha se tut.

— Je vais la tuer, siffla l'Indonésienne.

— Si vous la tuez, dit Malko, notre accord ne tient plus...

Kali revint s'accroupir près de lui.

— Qui me dit que vous tiendrez parole, après être sorti d'ici ?

Les yeux dorés ne fuirent pas son regard.

— Je n'ai pas l'habitude de mentir, même à une femme comme vous. Vous aurez l'argent et je vous aiderai à sortir d'Indonésie. Mais il faut que vous me fassiez d'abord, gagner les Célèbes. Ici ou à Java, je ne peux rien.

Kali se releva. Le jour commençait à percer les nuages. Elle jeta un coup d'œil à la sentinelle rendormie.

— C'est d'accord.

Tout doucement, elle passa derrière l'homme du PKI.

Il y eut une petite détonation sèche. Le garde se dressa d'un coup, lâchant son fusil automatique et portant la main à sa gorge. Puis il tomba en avant, agité de soubresauts. La balle du pistolet de Kali était entrée par la nuque et ses éclats avaient déchiqueté le cerveau de l'Indonésien.

Intérieurement, Malko soupira. Maintenant, Kali ne pouvait plus reculer.

Elle ramassa le parang du mort et coupa les liens de Malko. Aussitôt ce dernier rendit le même service à Samantha. L'Allemande eut une grimace de douleur en se mettant debout. Une seconde, elle mesura l'Indonésienne du regard, prenant son souffle. Malko la sentait prête à lui sauter à la gorge.

Rapidement, il saisit le fusil d'assaut et le mit sous son bras. Ce n'était pas le moment des règlements de compte.

— Samantha, dit-il, nous sommes en danger de mort tant que nous

ne sortons pas de Bali.

L'Allemande eut un pâle sourire.

— Je ne l'oublierai pas, fit-elle lentement.

Kali avait la main crispée sur son petit pistolet Le canon du fusil d'assaut fit un demi-tour.

— Rentrez votre pistolet ordonna Malko. La vie de Samantha répond de la vôtre, compris ?

La femme du président évita l'humiliation. de répondre. Mais le pistolet disparut dans les plis du sarong et son visage se détendit un peu. Elle aussi acceptait l'armistice. D'ailleurs, le temps pressait.

— Nous allons partir dans ma voiture, annonça-t-elle . Il n'y aura pas de problème jusqu'à Denpasar. Après, j'espère que mon plan se déroulera bien.

Malko, n'eut pas le temps de lui demander d'explications. Déjà elle sortait de la case. La Mercedes était dehors. Samantha et Malko montèrent à l'arrière et Kali le volant. Cinq cents mètres plus loin, il y avait un barrage.

En voyant la voiture, plusieurs militants se dressèrent les armes à la main. Du qu'ils reconnurent Kali, ils saluèrent joyeusement sans même regarder à l'intérieur.

— Comment allons-nous quitter Denpasar ? interrogea Malko, dès que le village fut loin.

— J'ai un ami qui a un avion.

Malko et Samantha échangèrent un regard. Quel retournement de situation ! Kali paraissait maintenant aussi traquée qu'eux-mêmes.

La conscience professionnelle se réveillait chez Malko. Peut-être avait-il encore une chance de réussir sa mission.

— Où en est la révolution dans le reste de l'Indonésie ? demanda-t-il. Est-ce que le PKI a pris le pouvoir partout ?

Kali ricana.

— Ils n'ont pas encore bougé. On attend que j'annonce le ralliement de Bali au nouveau régime. Pour que le président ait un prétexte.

Malko se sentit mieux tout à coup. Le vent tournait.

— Dans ce cas, le seul homme à joindre est le général Unbung.

Kali se retourna, manquant les jeter dans le fossé.

— Comment le connaissez-vous ?

— Peu importe, fit Malko, Est-ce qu'il se trouve toujours dans les Moluques ?

— Bien sûr, fit Kali, avec un sourire Ironique. Il y est parti sur l'ordre de notre bien-aimé président. Afin qu'il ne se doute de rien. Il aurait pu être gênant...

Malko comprenait enfin pourquoi le général lui avait fait faux bond à Djakarta.

— Dans ce cas, dit-il fermement, nous allons aux Moluques.

Ils roulaient maintenant entre les rizières. L'aéroport n'était plus loin.

Plusieurs camions militaires étaient stationnés devant les bâtiments de l'aérogare civile, mais il n'y avait personne dehors. À cette heure matinale, les soldats dormaient encore. Depuis quatre jours le trafic était interrompu.

Kali contourna le bâtiment fermé et pénétra sur le terrain. Un Beechcraft bimoteur était le seul appareil posé sur le terrain, un peu à l'écart, près de la tour de contrôle. Malko reconnut l'appareil dont il avait vu les moteurs démontés.

— Il est là, lâcha l'Indonésienne, avec soulagement Nous allons le réveiller.

Ils stoppèrent près d'un bâtiment en bois, un peu à l'écart. Kali descendit et se dirigea vers la porte. Malko et Samantha restèrent dans la voiture. Avec le fusil d'assaut Malko se sentait beaucoup plus sûr de lui. Au pire, il ne se laisserait pas égorger comme un mouton...

Kali tambourinait à la porte. Enfin, elle s'ouvrit sur un homme en tricot de corps. Il attira Kali à l'intérieur aussitôt et referma la porte. Samantha regarda Malko avec inquiétude.

— Que manigance-t-elle ?

Il haussa les épaules, paisible.

— Elle a autant besoin de moi que J'ai besoin d'elle...

Les yeux gris s'adoucirent d'un coup. La main aux ongles cassés de l'Allemande se posa sur le bras de Malko.

— Je n'oublierai jamais ce que vous avez fait pour moi dit Samantha.

Géné, Malko remarqua tristement :

— Nous ne sommes pas encore sortis d'affaire.

La porte se rouvrit sur un homme en uniforme, suivi de Kali. Malko et Samantha sortirent de la voiture. L'officier les regarda à peine. Il était jeune, avec un visage très pur, des dents éclatantes et de beaux cheveux noirs.

— Dépêchez-vous, il faut faire vite, dit-il, sans préambule. Pour le moment les officiers sont partis coucher à Denpasar. Je suis seul.

— Avez-vous assez d'essence pour voler jusqu'aux Moluques ? demanda Malko.

Le pilote secoua la tête.

— Non. Et il est impossible de compléter les pleins. Il faut un ordre écrit du gouverneur pour obtenir de l'essence.

L'angoisse avait repris Malko. Échouer si près du but !

— Jusqu'où pouvez-vous aller dans cette direction ?

L'officier réfléchit rapidement, puis annonça :

— Makassar. Mais ce sera dangereux de s'y poser...

— Tant pis. Nous nous ravitaillerons à Makassar, conclut Malko.

Kali approuva d'un signe de tête. Elle avait compris.

Déjà le pilote escaladait l'aile de l'avion et grimpait dans le cockpit. Au bout de dix interminables minutes, il sauta à terre.

— Cachez-vous tous les trois dans ma chambre, ordonna-t-il. Je vais faire mon point fixe. Dès que je suis prêt à décoller, je viens vous chercher. Mais si quelqu'un vient voir ce que je fais, il ne faut pas que l'on vous voie. Je dirai que je fais un essai de moteur.

Ils obéirent à regret. La cabane de bois sentait le renfermé et la sueur. Il n'y avait que deux couchettes, une table et deux chaises. En silence, ils attendirent, trop tendus pour parler, observant l'avion à travers une minuscule fenêtre.

L'hélice gauche commença à tourner, puis démarra d'un coup, faisant trembler les cloisons de bois. Presque aussitôt, ce fut au tour du moteur droit. Mais celui-ci ne tournait pas rond. Le moteur s'arrêta et le démarreur couina longtemps avant que l'hélice ne reprenne sa rotation. Malko serrait le fusil d'assaut les mains en sueur.

Le point fixe continuait. Les moteurs rugirent encore plus fort puis,

tout à coup, le droit hoqueta et se tut !

Kali jura dans sa langue. Samantha et Malko se regardèrent pensant la même chose.

Le moteur gauche continuait à ronronner. Le pilote coupa les gaz, et le silence retomba sur l'aéroport. Personne ne s'était dérangé. Il faut dire qu'il faisait déjà chaud...

L'officier sauta du Beechcraft et courut vers la cabane. Kali lui ouvrit. Une grosse ride barrait son front.

— Je ne sais pas ce qui se passe, fit-il. Il me manque près de mille cinq cents 'tours au moteur droit. Mauvais réglage.

— C'est réparable ?

Samantha avait posé la question, calme en apparence.

Il secoua la tête :

— Oui, avec du temps et du matériel.

— Alors, nous ne pouvons pas partir ? demanda Malko.

Le regard de l'officier les fuyait Son anglais était encore plus lent.

— Si, dit-il, mais je ne peux prendre que deux personnes. Sinon, je n'arriverai pas à décoller. Et même comme cela, c'est risqué...

Comme s'ils en étaient à un risque près. Ce n'était pas un voyage organisé...

Il y eut un silence de mort dans la cabane. Malko regarda Kali, qui regarda Samantha. L'Allemande avait blêmi. Pas besoin de se demander qui allait être sacrifié. Kali avait besoin de Malko et Malko avait besoin de Kali et ils avaient tous les deux besoin du pilote...

Sans un mot, l'Allemande se rua sur Kali.

L'attaque fut si brusque que Samantha eut le temps de nouer ses longues mains autour du cou de l'indonésienne avant que celle-ci ne la saisisse par les cheveux.

Samantha serrait comme une démente, avec l'évidente volonté de tuer. Collée au corps de son adversaire, elle accompagnait ses sautes désordonnées à travers la petite pièce. Serrant, serrant toujours. Les yeux sombres de Kali semblaient prêts à jaillir hors de sa tête On sentait qu'elle économisait sa respiration. D'abord, elle tenta d'arracher les mains qui la tuaient griffant puis elle martela

furieusement le corps de Samantha...

Mais celle-ci semblait invulnérable ! Les poings de Kali avaient beau s'enfoncer dans ses côtes, elle ne lâchait pas prise. Soudain, l'Indonésienne enfonçant ses griffes dans le sein gauche de Samantha le tordit comme si elle voulait l'arracher.

L'Allemande poussa un affreux jappement de douleur, se tordit et riposta d'un coup de tête en plein visage ! À demi assommée, Kali se laissa aller en arrière contre la cloison. La bouche grande ouverte, elle cherchait à aspirer un peu d'air et ses mains se crispaient convulsivement sur les poignets de Samantha.

C'était la fin.

L'officier poussa soudain un rugissement, plongea sur sa couchette et ressortit, un Tokarev 9 mm au poing. Heureusement les deux femmes étaient trop inextricablement enlacées pour qu'il puisse tirer.

Malko arma le fusil d'assaut et le braqua sur l'Indonésien.

— Laissez-les se débrouiller fit-il, glacial. Ou je vous abats.

Les deux hommes restèrent face à face, arme au poing. Les traits figés d'angoisse, l'Indonésien contemplait le combat. Inutile de demander s'il était amoureux de Kali.

Cette dernière sentait la vie s'échapper d'elle, peu à peu. La peur fut remplacée par une sensation très douce, chaude, agréable même. Et pourtant, les doigts d'acier de Samantha étaient toujours enfoncée dans sa gorge, écrasant sa trachée artère, lui raréfiant l'air...

Une boule tiède grandit dans son ventre, elle était bien, merveilleusement bien.

Des ondes du plaisir descendirent l'envahirent, comme lorsqu'elle se caressait seule dans le secret de sa chambre du palais de Bogor.

Une jouissance lente et régulière qui allait exploser ou un éblouissement libérateur.

Quelques secondes plus tard, elle jaillit un arc en ciel de plaisir, violent et bref comme une décharge de haute tension, plus fort que tout ce qu'elle avait jamais éprouvé.

Samantha avait senti l'abandon de son adversaire et imperceptiblement relâché sa tension, la croyant déjà inconsciente. Concentrée sur sa tâche, elle l'achevait.

La secousse démentielle qui secoua le corps de Kali la prit par surprise. Irrésistiblement, l'Indonésienne lui échappa, libérant son cou.



Le sang afflua à son cerveau. Samantha, épuisée par son effort, perdit quelques fractions de seconde. L'instinct de conversation balaya le plaisir. Kali se souvint qu'elle était en train de mourir, éprouva un peur atroce et viscérale.

Son genou se détendit comme un cobra et s'enfonça comme un coin dans le bas-ventre de Samantha.

La bouche de l'Allemande s'ouvrit toute grande, cherchant l'air à son tour. Puis elle se plia en deux d'un coup, avec un cri rauque. Kali fouillait déjà son sarong. Le petit pistolet jaillit des plis de l'étoffe et enfonçant le canon dans l'estomac de Samantha, elle appuya sur la détente.

Mais elle avait oublié d'armer le chien. Le coup ne partit pas. Samantha surmonta sa douleur et, d'un coup sec sur le poignet, fit tomber l'arme qui roula sous la couchette. Les deux femmes se relevèrent, face à face.

Aussitôt, elles se ruèrent de nouveau l'une sur l'autre.

Samantha savait mieux se battre, mais Kali était plus féroce. Elle visait les yeux. Deux fois, Samantha évita l'éborgnement de justesse. Les ongles s'enfoncèrent dans sa joue, profondément.

Elles roulèrent par terre, grognant, se cognant aux cloisons. Leurs mains tâtaient, cherchant le point sensible, puis crochaient.

Elles haletaient, la bouche ouverte, épuisées, hors de souffle, revenant à quatre pattes l'une sur l'autre, crachant le sang. C'était hallucinant et impressionnant. Les deux hommes avaient oublié le temps qui passait, fascinés par ce combat à mort de deux mantes religieuses.

Soudain, la main de Samantha plongea sous le sarong de Kali. Celle-ci se débattit désespérément, mais c'était trop tard. Samantha assura sa prise et commença à tordre, se mordant les lèvres sous l'effort, tirant, déchirant, arrachant.

Kali sautait sur place, glapissait les yeux révulsés, les mains au ventre, tétanisée.

Samantha en oubliait son désir de tuer, toute à la joie d'infliger une souffrance aussi horrible. Kali urina d'un coup, l'inondant et elle serra encore plus. Elle aurait voulu lui arracher les entrailles.

Dans ses bonds, Kali se déplaçait. Par pur hasard, sa main tomba sur une lourde carafe qu'elle saisit par l'anse. De toutes ses forces, elle l'écrasa sur la tête de Samantha.

La carafe se brisa et l'Allemande resta une seconde immobile avant de basculer sur le côté, la main toujours prise sous le sarong. Évanouie.

Kali ne réagit pas tout de suite. Puis elle rampa hors. de portée de son adversaire. Du sang coulait le long de ses cuisses.

Elle se releva, hagarde, dut s'appuyer au mur pour ne pas tomber. L'officier jeta son pistolet sur la couchette, se précipita, la soutint. La bouche ouverte, elle essayait en vain de parler. Une bave blanche coulait de ses lèvres, mêlée de sang.

Prise d'un élanement, elle se tordit en deux et vomit d'un long trait. Malko détourna la tête. L'odeur dans la petite pièce, prenait à la gorge. Il n'y avait rien à faire pour Samantha : elle avait perdu.

Le pilote se tourna vers Malko.

— Partons, nous avons perdu assez de temps.

Déjà il ouvrait la porte.

Appuyée à son bras, Kali se traînait tant bien que mal. Malko, portant toujours le fusil d'assaut fermait la marche. Ils arrivèrent sans encombre à l'avion. Il fallut s'y reprendre à plusieurs fois pour hisser Kali sur l'aile. Malko monta dans le cockpit y rangea le fusil d'assaut, et la hala.

Soudain, la porte de la cabane s'ouvrit sur Samantha. Elle avançait comme une somnambule, le Tokarev au poing.

Malko plongeait pour récupérer le fusil, décidé à tout. Pendant qu'il avait la tête baissée, il entendit trois détonations. Il ressortit précipitamment.

Le pilote s'affaissait lentement trois balles dans la poitrine. Samantha avançait et tira encore. Malko sentit un sanglot monter dans sa gorge. Ils étaient coincés à Bali. Cette fois pour de bon.

## CHAPITRE XVIII

— Vous êtes folle, folle à lier, cria Malko.

Il sauta, sans même prendre le fusil, tant il était ivre de rage et s'arrêta face au Tokarev. Une seconde, il pensa que Samantha allait le tuer aussi. Elle souriait d'un sourire lointain et cruel, de démente.

— Je sais piloter, dit-elle d'une voix blanche. Montez dans cet avion. Nous allons décoller.

Malko fut si soufflé qu'il ne répondit pas. Ce n'était pas possible qu'elle bluffât. Elle ne voulait quand même pas se suicider.

Samantha passa sans émotion près du corps du pilote étendu sur le côté et escalada péniblement l'aile, le Tokarev dans la ceinture. Malko monta de l'autre côté. Quand Kali vit l'Allemande, elle poussa un cri étranglé et voulut s'arracher à son siège, les yeux fous.

Malko lui mit la main sur l'épaule :

— Elle dit qu'elle peut piloter l'avion. Sinon, nous allons mourir à Bali... Vous ne craignez rien.

Samantha s'était installée aux commandes et avait commencé son checking de décollage, avec des gestes précis et rapides. Enfin, elle appuya sur le bouton du démarreur. L'hélice droite commença à tourner. Imitée très vite de la gauche. Samantha ne fit pas de point fixe. Dès que les deux moteurs furent en route, elle poussa sur la manette des gaz et le Beechcraft commença à rouler lentement sur le ciment.

Ils arrivèrent sans encombre au début de la piste. Samantha se pencha vers Malko :

— Vous pomperez pour remonter le train, cria-t-elle, couvrant le rugissement des moteurs. Et surveillez les cadrans. Si on ne dépasse pas trois mille deux cents tours, on se paie les cocotiers.

Après tant d'émotions, Malko se sentait très détaché. S'il devait mourir à Bali, il mourrait à Bali.

Dieu reconnaîtrait les siens.

Samantha lâcha les freins d'un coup et pompa à fond les gaz. Le Beechcraft s'ébranla.

La piste grise défilait sous les roues de l'appareil et la barrière verte des cocotiers grandissait Malgré lui, Malko baissa les yeux sur les compte-tours : 2800, 2850, 2900, 3000, 3100.

Et puis 3200...

Samantha poussa encore la manette, agit sur les volets. Les aiguilles restaient collées au chiffre fatidique. Malko releva la tête : les cocotiers parurent lui sauter à la figure. Crispée à su commandes, Samantha semblait vouloir arracher le Beechcraft à la force des poignets, mais, les hélices ne tournaient pas plus vite.

Une grande lassitude envahit soudain Malko. Ils allaient mourir. Plus que cinq cents mètres avant la muraille verte et les roues n'avaient pas quitté le béton.

Soudain le Beechcraft sembla flotter. Malko regarda les comptes-tours : 3500 !

Samantha tirait sur le manche progressivement. Malko avait envie de hurler de Joie. Les ailes frôlaient les cimes des cocotiers, à quelques mètres. L'avion s'inclina gracieusement et vira au-dessus de la mer émeraude. Le *liberty ship*, sur la plage, semblait minuscule et il fut très vite aspiré par l'horizon.

L'avion montait régulièrement face à l'ouest. Provisoirement, ils étaient sauvés. Kali ne disait rien, recroquevillée sur son siège.

Samantha pilotait calmement Lâchant ses commandes une seconde, elle essuya le sang de son visage et son regard croisa les yeux dorés de Malko.

— Vous pensez que je n'aurais pas dû tuer cet homme, dit-elle. Mais qu'auriez-vous fait si je vous avais laissé le choix ? Vous ne m'auriez pas cru si je vous avais dit que je savais piloter. Vous vouliez partir. C'était lui ou moi.

Malko ne répondit pas. Samantha avait raison.

— Dans combien de temps arriverons-nous à Makassar ? demanda-t-il pour changer de conversation.

Elle haussa les épaules.

— Ce n'est même pas sûr que nous y arriverons. Je n'ai aucun bulletin météo, Je ne connais pas la vitesse du vent et je vais être obligée de voler seulement à trois mille pieds à cause des radars. Voilà

les jauges. Vous pouvez m'aider en notant la consommation, demi-heure par demi-heure. Nous saurons ainsi où nous en sommes.

— C'est impossible de gagner Timor ? interrogea Malko.

— Impossible.

Samantha se concentra sur le pilotage. Le Beechcraft traversait de gros cumulus blancs et vibrait de toute sa membrane. L'extrémité des ailes dansait un ballet effréné et inquiétant. Les contours de Bali disparurent à travers les trouées nuageuses : il n'y avait plus que l'immensité émeraude de la mer des Célèbes, piquetée de « moutons » blancs et au loin, vers l'ouest, la tache noire d'un orage.

Heureusement, ils volaient plein nord.

Une heure plus tard, Malko pointa les jauges. Le résultat de ses rapides calculs le laissa rêveur. S'ils arrivaient à Makassar, ils auraient de la chance. Pourtant Samantha pilotait avec l'aisance d'un pilote professionnel. L'avion était abominablement secoué par les trous d'air. Mais cela valait mieux que de se faire intercepter par un chasseur. Dans ce cas, c'était fini : ils n'avaient même pas une mitrailleuse pour se défendre.

Une fatigue incoercible envahit Malko. Le plus dur restait encore à faire. En admettant que Kali ne les trahisse pas. Il se retourna : l'Indonésienne dormait, la tête en arrière, la bouche ouverte. L'épuisement avait vaincu sa méfiance. Il se demandait comment Samantha avait la force de piloter après le combat à mort qu'elle avait disputé.

Elle était en acier.

Il l'imagina une seconde dans son château, recevant des invités en robe du soir, et chassa cette pensée.

Impossible. C'était un cobra., On n'apprivoise pas un cobra.

Tout à coup, Kali bougea, ouvrit les yeux. Avec une grimace de douleur, elle se pencha sur le siège avant.

— Donnez-moi les écouteurs. de radio, demanda-t-elle. Il faut savoir s'ils nous cherchent.

Depuis le décollage, Samantha n'avait pas touché à la radio, ignorant la tour de contrôle. À quoi bon.

Mais l'idée de Kali était bonne. En écoutant les postes qu'ils pourraient capter, on saurait si leur fuite avait déjà été découverte.

Malko se leva laissant son siège à l'Indonésienne.

Malko, assis à la place de Kali, surveillait les deux femmes du coin de l'œil. Si elles recommençaient à s'étriper, il était incapable de maîtriser l'avion et ils s'écraseraient tous les trois... Mais elles l'ignoraient totalement.

Les yeux dans le vide ; Kali écoutait ce que déversaient les écouteurs, essayant les unes après les autres toutes les fréquences. Au bout d'une demi-heure, elle retira le casque...

— J'ai eu Makassar et Surabaya, fit-elle, il n'y a rien d'anormal. Si Bali a déjà donné l'alerte, ils doivent penser que nous sommes partis vers Timor ou l'Australie.

Elle repartit à l'arrière et Malko reprit sa place à côté de Samantha.

— J'ignorais que vous saviez piloter, remarqua-t-il.

Samantha sourit mystérieusement : ses lèvres tuméfiées n'avaient pas perdu tout leur charme.

— Il y a beaucoup de choses que je sais faire.

Le silence retomba. Samantha monta un peu pour éviter de gros nuages. Le moteur droit continuait à ne pas dépasser deux mille tours. Autrement, il chauffait dangereusement.



Cela commença par une légère baisse de régime du moteur gauche, suivi de plusieurs hoquets. Sous l'œil inquiet de Malko, Samantha piqua brutalement pendant quelques secondes et redressa. Tout rentra dans l'ordre. Mais cinq minutes plus tard, c'était le tour du moteur droit. Samantha tourna ses yeux gris vers Malko.

— Nous n'arriverons pas à Makassar. Je viens de réamorcer les pompes, mais à chaque fois, nous perdons un peu d'altitude.

Malko regarda la mer vide au-dessous d'eux. Deux cent cinquante requins au mètre carré. Ils ne feraient qu'une bouchée du Beechcraft et de son contenu.

— On peut encore voler combien de temps ?

— Un quart d'heure, vingt minutes : les pompes sucent le fond des réservoirs et aspirent ses saletés. C'est-ce qui cause les ratés...

— Où sommes-nous ?

— Il doit rester une centaine de milles. Je n'ai pas fait le point et je n'ai pas la vitesse du vent.

— Nous ne pouvons rien tenter ?

Samantha serra les lèvres :

— Si. Monter au maximum pour pouvoir planer. Dès qu'on apercevra Makassar, on se laissera glisser. Si on l'aperçoit...

— Allons-y, dit Malko.

L'Allemande tira légèrement sur le manche. Les moteurs rugirent plus fort. Rapidement, le Beechcraft grimpa jusqu'à six mille pieds.

Ils avaient atteint le haut de la couche de nuages. Au moment où ils reprenaient le vol en palier, le moteur gauche hoqueta, cracha, puis se tut définitivement : la jauge était immobile, à zéro.

Aussitôt, Samantha mit l'hélice en drapeau. Mais, sur un moteur, le Beechcraft recommença à perdre de l'altitude. Malko écarquillait les yeux, gêné par les nuages. Soudain, il aperçut quelque chose, en bas, à droite, vers l'avant.

— Regardez, cria-t-il à Samantha.

La jeune femme inclina l'appareil. Kali se pencha à son tour au hublot.

— C'est Sulawesi, s'exclama-t-elle.

Il était temps. À tout casser, il restait trois minutes dans le réservoir alimentant le moteur restant.



Makassar formait une tache ocre sur la verdure de la jungle. Le Beechcraft se traînait à moins de mille pieds. Kali annonça :

— Le terrain est à l'est de la ville.

En bas, il n'y avait que des constructions plates, disséminées dans la jungle. Samantha descendit encore, cherchant la piste. Sinon, il faudrait se poser en catastrophe.

Soudain, l'aéroport apparut à travers une trouée de nuages. Une demi-douzaine d'appareils y étaient posés, dont deux vieux DC-3 de la

Garuda. Samantha avertit Malko.

— Je ne prends pas contact avec la tour de contrôle. Mieux vaut arriver par surprise.

Ils retinrent quand même leur souffle pendant l'approche finale. Le Beechcraft tanguait à moins de cent pieds, frôlant les arbres. Dès qu'elle fut au-dessus de la piste, Samantha plaqua l'appareil. Les roues touchèrent assez brutalement, l'avion rebondit et reprit contact avec le ciment. Cette fois pour de bon.

Malko se laissa aller en arrière, épuisé.

Il était temps. Samantha parvint tout juste à rouler jusqu'à l'aérogare avant que l'hélice droite ne s'arrêtât définitivement. Apparemment leur atterrissage n'avait pas affolé les populations. Une Jeep russe déboucha d'un hangar et vint vers le Beechcraft, roulant lentement. Malko posa la main sur le fusil d'assaut. Mais Kali le lui arracha des mains.

— Laissez-moi cette arme. Vous ne parlez pas Indonésien. S'il se passe quelque chose, vous réagirez trop tard. Ensuite, vous êtes étranger, on trouvera anormal que vous soyez armé.

Malko n'avait pas lâché l'arme.

— Ne craignez rien, grinça l'Indonésienne. J'ai besoin de vous. Je ne veux pas vivre dans la misère.

À regret Malko lui abandonna l'arme. Il avait l'impression de jouer à la roulette russe.

Kali se laissa glisser la première sur l'aile, le fusil d'assaut à la main et sauta à terre. Malko et Samantha suivirent aussitôt.

Deux officiers sortirent de la Jeep. Kali les interpella d'une voix autoritaire et leur tint un long discours. Leur attitude se modifia aussitôt : fondaient de respect, ils auraient épousseté le sol devant elle. Majestueusement, elle monta dans la Jeep, invitant Malko et Samantha à la suivre.

— Je leur ai dit que nous étions en panne de radio, que nous allions à Manado. Et que, par suite d'une erreur, nous n'avions pu faire le plein.

Malko n'aimait la soumission des deux Indonésiens qu'à moitié. Cela marchait bien. Presque trop bien. Car si Kali retrouvait son pour voir, elle risquait de reprendre également ses mauvaises intentions. C'était



tendant de faire arrêter ces deux étrangers en situation irrégulière. Elle dut lire dans la pensée de Malko car elle remarqua en anglais :

— Ils ont l'air de ne rien savoir encore à mon sujet.

La Jeep stoppa devant un petit bâtiment où on les fit entrer. Quelques minutes plus tard, un soldat apporta un plateau chargé de tasses de thé. Ils se trouvaient dans la partie militaire de l'aéroport.

Les deux officiers avaient disparu. Kali lapait son thé avec avidité. Elle avait posé le fusil d'assaut sur la table à portée de la main.

Malko luttait pour garder les yeux ouverts.

— Ils ne savent rien de Bali ? demanda-t-il.

— Je ne crois pas, dit Kali. L'île est complètement Isolée depuis quatre jours.

Un bruit de voiture les fit sursauter. La Jeep était de retour. Cinq officiers en descendirent dont les deux qu'ils avaient déjà vus. Ils avaient tous le visage fermé et dur. Malko sentit immédiatement la catastrophe.

— Attention, fit-il à mi-voix.

Le groupe entra. Les cinq officiers saluèrent, puis le plus âgé s'avança vers Kali. Comme par hasard, le canon du fusil d'assaut était tourné vers les nouveaux arrivants. Et la longue main de Kali reposait sur le pontet, très négligemment.

L'officier s'adressa à Kali d'une voix embarrassée. Elle l'écouta, impassible, puis répliqua d'une phrase sèche. L'officier balbutia, l'air horriblement gêné. Kali se tourna vers Malko et dit en anglais, d'une voix très mondaine :

— Ils prétendent qu'ils ont des instructions de Djakarta pour m'escorter jusqu'au palais de Bogor. Que mon mari craint pour ma vie. Ils veulent nous embarquer dans un DC-3 de l'armée pour Java.

Cela sentait le piège à un mille marin. Les cinq officiers attendaient, souriant gauchement signe de gêne chez les Indonésiens.

— Que se passera-t-il, si vous refusez ?

— Ils vont nous mettre en résidence surveillée dans le moins mauvais hôtel de Makassar. En attendant qu'on vienne nous égorger...

La tension avait monté dans la pièce. Les officiers se dandinaient d'un pied sur l'autre, mal à l'aise, Kali se leva et s'adressa d'une voix

douce, cajoleuse à l'officier. Aussitôt ce dernier se détendit visiblement.

— Que dites-vous ? demanda Malko, inquiet.

Le visage de Kali n'était que douceur.

— Que je remerciais mon mari, le président de me confier à des gens aussi charmante et que je les ferais récompenser pour leur vigilance et leur accueil...

À la dernière syllabe du mot « accueil » Kali ramena en arrière le levier d'armement du fusil d'assaut. Le claquement métallique fit sursauter les cinq officiers.

— Levez tous les mains ou je vous tue, fit la voix coupante de Kali.

Médusés, les cinq officiers obéirent. Ils ne s'attendaient visiblement pas à une telle réaction. Celui qui avait parlé ouvrit la bouche.

Aussitôt le canon du fusil d'assaut se braqua sur lui.

— Taisez-vous, ordonna Kali. Ou je tire.

L'autre referma la bouche. Les médailles à titre posthume ne l'intéressaient pas.

— Désarmez-les, dit Kali à Malko.

En trois minutes, ce fut fait. Les mains sur la tête, les officiers ne bougeaient plus, roulant des yeux terrifiés. Ils s'attendaient à ce que Kali les abatte séance tenante. Celle-ci se tourna vers Samantha.

— Vous pouvez vous occuper d'eux ? Nous allons faire le plein.

Samantha tendait déjà la main vers le fusil d'assaut. Malko avait, un Tokarev dans chaque main, assurant l'interim. L'Allemande s'appuya confortablement à la table, l'arme calée contre la hanche.

— Comme je ne parle pas Indonésien, dit-elle, avertissez-les que je tire sur le premier qui fait semblant de se gratter.

Kali traduisit avant de sortir, accompagnée de Malko bardé de Tokarev ...

Dehors, il faisait encore plus chaud qu'à Ban. Le terrain était absolument désert. Au fond, on apercevait entouré de grillage, le parc à carburants. Deux camions-citernes étaient arrêtés devant.

Kali monta dans la Jeep avec Malko.

Les chauffeurs des camions-citernes dormaient à même le sol sous le premier camion. Kali en réveilla un d'un coup de pied. L'homme se leva en se frottant les yeux.

— Ta citerne est pleine ?

L'autre la regardait, stupide.

— Oui, mais...

— Prends ton camion et va remplir le Beechcraft, fit Kali d'un ton sans réplique. C'est urgent. Nous repartons.

Malko n'eut même pas à montrer ses pistolets. Le malheureux Indonésien était tellement habitué à obéir qu'il monta docilement dans son camion, après avoir réveillé son copain. Malko monta à côté des deux hommes, Kali suivant dans la Jeep.

Lorsque l'essence commença à couler dans les tuyaux, Malko respira. Kali montait la garde dans la Jeep. En un quart d'heure, les réservoirs du Beechcraft étaient pleins.

— Qu'est-ce que je fais pour le Dakota ? demanda le soldat.

— Va remplir ton camion, dit Kali.

Les tuyaux enroulés, les deux hommes remontèrent dans leur camion-citerne. Déjà la Jeep roulait à toute vitesse vers le bâtiment où se trouvaient Samantha et les officiers.

Rien ni personne n'avait bougé. Les officiers étaient transformés en statue de sel. Kali voulut reprendre le fusil d'assaut, mais Malko s'interposa.

— Que voulez-vous faire ?

Elle le regarda avec surprise.

— Mais les supprimer, bien sûr.

Il tenait déjà l'arme.

— Non, c'est inutile. Sabotons les deux avions de chasse qui sont sur le terrain, ce sera aussi utile. Ces gens-là ne vous ont rien fait.

Kali, furieuse, haussa les épaules.

— Samantha, ordonna Malko, allez mettre les moteurs en marche avec Kali, je vais saboter les avions. Kali, nous allons enfermer ces officiers Ici. Dites-leur que s'ils tentent quoi que ce soit avant notre décollage, nous les abattons.

L'Indonésienne traduisit, avant de sortir. Malko partit le dernier, ferma la porte et monta dans la Jeep.

Les deux chasseurs qui se trouvaient sur le terrain étaient des appareils à hélices, de vieux Hellcats rescapés de la guerre du Pacifique, perdant l'huile par tous leurs rivets. Malko stoppa devant le premier et attendit que les moteurs du Beechcraft se mettent en route.

Leur grondement couvrit le bruit de la rafale du fusil d'assaut. Les balles s'enfoncèrent dans le capot du moteur, causant des dommages suffisants pour empêcher le décollage. Il fit subir le même traitement au second chasseur, termina son chargeur en crevant les pneus du train d'atterrissage. Puis il sauta dans la Jeep et fonça vers le Beechcraft.

Au moment où le bimoteur commençait à rouler, les cinq officiers sortirent en gesticulant de la une où les avait enfermés Malko.

Un peu tard.

Deux minutes plus tard, l'appareil passait en grondant au-dessus des hangars et virait vers le nord. Ce n'étaient pas les DC-3 qui allaient le poursuivre. La plus proche base militaire se trouvait à cinq cents milles au sud.

— À quelle distance est Menado ? demanda Malko.

— Six cent trente et un milles, dit Samantha. Mais nous allons être obligés de voler très près du sol, à cause des radars, je ne veux pas prendre de risques.

Malko pensa au général Unbung. Pourvu qu'il se trouve bien à Menado. Sinon, ses ennuis n'étaient pas terminés...

## CHAPITRE XIX

Malko essuya la sueur qui coulait sur son visage. Le petit bureau n'était pas climatisé et le ventilateur qui tournait languissamment au plafond brassait un air gluant et moite. Mais, dehors, au soleil, il faisait cinquante-cinq degrés. Ses doigts glissaient sur le clavier de la machine ce qui n'arrangeait rien.

— Continuons, dit-il à Kali. Cela s'écrit comment ce colonel ?

Docilement elle épela. Depuis deux heures, ils étaient enfermés dans ce petit bureau de la base de Menado, sous la garde de six parachutistes du général Unbung. Kali dictait à Malko la liste de tous les officiers prêts à se rallier au putsch du PKI. Afin d'éviter toute indiscretion, il avait décidé de la taper lui-même.

D'ailleurs, cela faisait passer le temps plus vite. Car ils étaient prisonniers jusqu'à nouvel ordre, du moins. Après un voyage sans encombre, le Beechcraft s'était posé à Menado en fin d'après-midi. Sur la demande de Malko, ils avaient été conduits immédiatement devant le général Unbung.

C'était un homme corpulent au visage indéchiffrable, avec des joues de bon vivant et un regard acéré. Il avait écouté le récit de Malko sans l'interrompre pour finalement hocher la tête.

— Je sais qu'il se passe quelque chose à Bali. Nous avons capté des émissions radio. Djakarta est muet jusqu'ici. Mais J'ignore qui vous êtes et si vous dites la vérité.

— C'est facile à vérifier, avait protesté Malko. Mettez-vous en contact avec n'importe quelle base américaine...

Le général avait souri.

— Je vais faire mieux. J'avais prévu une visite de courtoisie la semaine prochaine à la base de Clark Filed, près de Manille. J'ai décidé de l'avancer. Je pars ce soir. Jusqu'à demain. En attendant vous êtes mes hôtes. Ma villa est à votre disposition. C'est à cinq minutes d'ici. Vous y serez très bien.

Les deux hommes avaient encore parlé pendant deux heures. Le

général prenait des notes sans arrêt. Malko lui avait communiqué son numéro d'identification ultra-secret de la CIA, afin que les services, américaine soient sûrs, de ne pas avoir affaire à un Imposteur. Lorsqu'il eut terminé, le général était quand même nettement plus intéressé.

— Je crois que vous avez mis le doigt sur une affaire très importante, avait-il admis. Depuis longtemps, je savais que le président flirtait avec le PU Mais je ne pensais pas que cela Irait si loin.

Il l'avait quand même fait raccompagner par deux paras. Depuis son départ, ils étaient sous surveillance constante. Kali avait totalement changé d'attitude : elle ne quittait plus Malko, semblant terrorisée. À sa grande surprise, elle avait accepté de lui communiquer la liste promise avant d'être payée... Comme pour l'amadouer.

Quant à Samantha, elle ne bougeait pas de sa chambre, récupérant.

Malko ne se faisait pas trop de souci : on leur avait enlevé toutes leurs armes.

Il se concentra sur sa machine. La chaleur engourdissait son cerveau. Les noms défilaient sous ses doigts, avec les grades et les affectations. Kali sortait de son sarong de minuscules bouts de papier où elle avait noté ses précieuses informations.

La serrure cliqueta soudain. Malko se retourna. C'était le général Unbung, l'air toujours aussi impénétrable. Il salua Kali avec une politesse glaciale et tendit la main à Malko.

— J'aimerais m'entretenir avec vous, dit-il.

Malko abandonna sa machine et précéda le général dans le couloir. Kali n'avait pas bougé. Dès qu'ils furent seuls, Unbung sourit largement :

— Bravo, dit-il, vous avez fait du bon travail. Je suis chargé de vous transmettre les félicitations de Washington.

Amusant dans la bouche d'un général indonésien. Malko se serait cru au Pentagone.

Ils s'installèrent dans son bureau, et Malko se sentit revivre sous la fraîcheur de l'air climatisé.

— Le général Butler, qui commande Clark Field, est en train de prendre toutes les dispositions nécessaires, expliqua Unbung. Dès demain, je vais commencer à recevoir le matériel nécessaire à une intervention rapide.

— Mais je croyais que vous commandiez une division parachutiste d'élite ? s'étonna Malko.

Unbung sourit amèrement :

— En théorie, oui. Mais Je n'ai pas d'avions pour transporter mes troupes et leur armement ferait honte aux Dayaks de Bornéo. En plus, je n'ai que deux Jours de munitions. Le président a toujours été très prudent...

— Que va-t-il se passer ? demanda Malko.

Le général semblait plongé dans la plus profonde méditation, les mains jointes, les yeux mi-dos.

— Je pense que nous allons d'abord vider l'abcès de Bali, dit-il. Nous tenons enfin une occasion de nous débarrasser du PKI. Ensuite, il sera facile de faire comprendre au président où est l'intérêt du pays et le sien.

— Et Kali ?

L'Indonésien ouvrit des yeux innocents et bridée.

— Elle vous appartient. Je n'ai aucune instruction à son sujet. Elle partira avec vous si vous le souhaitez, ainsi que Mlle Adler.

Unbung dévorait Samantha des yeux depuis leur arrivée.

Malko se sentait à la fois soulagé et épuisé. Ce bain de sang l'avait vidé. Et il imaginait facilement la contre-attaque de Unbung. Un éléphant dans un magasin de porcelaine.

— Vous êtes mes invités ce soir, précisa le général. Nous allons fêter notre succès. Nous, dînerons à huit heures dans ma villa.

\*

\*   \*

À douze mille kilomètres de là, dans l'immeuble de la CIA de Langley, le jour se levait Des hommes pas rasée essayaient de rester debout à coups de tasse de café.

Tous travaillaient sur l'opération Dragon magique, décidée quelques heures plus tôt C'était le nom de code de la contre-attaque de la CIA en Indonésie. Elle mettait en branle des centaines de personnes à travers le monde et des moyens fabuleux. Au sous-sol, les ordinateurs faisaient bouillir leurs circuits à force d'en prévoir toutes les conséquences.

Dans son bureau monacal du dix-huitième étage, David Wise rédigeait une synthèse pour le président Avec quand même une pensée reconnaissante pour Malko. Cette fois-ci, il J'avait cru mort.

Toutes les bases du Pacifique, de Honolulu au Japon, étaient en alerte. L'énorme machine secrète de la CIA s'était mise en marche. Depuis longtemps, elle n'avait pas eu une telle opportunité. David Wise s'était juré de ne pas se coucher tant que l'opération ne serait pas terminée.

Un voyant rouge s'alluma sur son bureau et il pressa le bouton libérant la serrure électronique de sa porte. Sa secrétaire lui apportait à signer un document capital pour le succès de Dragon magique. La demande de déblocage de quatre mille fusils automatiques M-16 à livrer d'urgence à Clark Field, Philippines. Ce qui allait faire grincer des dents le Pentagone : toutes les unités américaines au Viet-nam n'avaient pas pu encore être dotées de cette arme ultramoderne. En plus, la CIA se refusait totalement à dévoiler la destination de ces M-16...

David Wise signa d'un paraphe ferme et se renversa en arrière, satisfait Cela n'allait pas être une autre baie des Cochons.

Quatre étages plus bas, les télex codeurs ronronnaient sans interruption, expédiant des messages aux quatre coins du monde. David Wise se leva et contempla le paysage tranquille de la Virginie. La côte est s'éveillait. L'Amérique ne se doutait absolument pas de ce qui allait se passer. Le patron de la division des plans se sentit absurdement fier de son métier. Il était en train de faire l'Histoire.

\*

\* \*

Le général Unbung leva son verre de champagne. Dieu sait où il avait déniché une bouteille de Dom Pérignon dans ce coin perdu ! Probablement ramenée de Manille où on trouvait de tout. Malko se sentait revivre. Samantha était très gaie. Deux femmes de chambre lui avaient confectionné un sarong en batik qui mettait en valeur ses hanches sculpturales. Le général semblait beaucoup plus préoccupé de faire le siège de la jeune comtesse que de mater la rébellion.

Malko suivait ses efforts, amusé. Tel qu'il connaissait Samantha, il n'avait pas beaucoup de chance...

Seule, Kali, assise en face de lui ne participait pas à la gaieté générale. Son regard évitait soigneusement Samantha mais cherchait



celui de Malko.

On apporta un gigantesque plat : la *den-deng ragi*, fleuron de la cuisine indonésienne, une sorte de ragoût de porc à la menthe très relevé. Au moment où le serveur se penchait sur Malko, ce dernier eut un mouvement maladroit et fit tomber sa fourchette. Vivement, il se baissa pour la ramasser. Et faillit rester sous la table. La belle main de Samantha était posée sur la cuisse du général, dans un geste sans équivoque. Voilà donc pourquoi ce dernier semblait si épanoui.

Malko se plongea discrètement dans son *den-deng ragi*. Après tout Samantha ne lui appartenait pas. Mais il ressentit malgré tout un petit pincement au cœur. La comtesse Adler avait décidément des goûts étranges.

Le reste du dîner passa très vite. Samantha et le général échangeaient des plaisanteries dans un anglais douteux. Malko se consacra au Dom Pérignon. Le champagne avait rosi le visage de l'Allemande dont les yeux gris étaient toujours aussi indéchiffrables.

Après le café, le général se leva et s'inclina devant Samantha. Galant comme un éléphantéau.

— Puis-je vous inviter à faire le tour de la base au clair de lune ?

Elle accepta avec un gloussement de midinette. Décevant. Poli quand même, Unbung sourit à Malko.

— Désirez-vous venir avec nous ? Vous êtes le bienvenu.

À peu près comme un chien dans un jeu de quilles. Malko déclina poliment la molle invitation. Tandis qu'il regardait le couple monter dans la Jeep du général, la voix de Kali le fit sursauter, tant elle était tendue.

— Restez avec moi.

Elle se tenait debout derrière lui, les mains croisées sur son sarong. S'il ne l'avait pas vue en pleine férocité il en aurait eu pitié. Soudain, elle paraissait fragile et apeurée.

— Je vais me coucher, dit Malko. Vous devriez en faire autant.

Kali se jeta soudain dans ses bras. De toutes ses forces, son ventre poussa contre le sien, elle s'appliqua à lui comme un enzyme glouton, sa bouche chaude cherchant son cou, ses longues mains agrippées à son dos.

— Venez, murmura-t-elle. Venez.

Il y avait quelque chose de poignant dans sa voix, et Malko se dégagea à grand peine.

— Je ne ferai pas l'amour avec vous, Kali, dit-il. Même si j'en avais très envie. À demain.

Il monta l'escalier de bois sans se retourner. Mais l'Indonésienne avait éveillé son désir. Il faillit redescendre la chercher. Rien que pour donner une leçon à Samantha.



Malko flottait au sein d'une eau tiède et limpide, dans un lagon de rêve. Soudain quelque chose vint vers lui, l'enveloppa, se colla à lui. Une pieuvre géante. Mais Il se fit la réflexion que les tentacules du céphalopode étaient chaudes elles aussi.

À force de se débattre, il se réveilla en sursaut.

Kali était étendue contre lui de tout son long, entièrement nue, l'enserrant de ses bras. Lorsqu'elle vit ses yeux ouverts, sa bouche chaude se colla contre son oreille.

— J'ai peur, murmura-t-elle. J'ai si peur. Protégez-moi.

Mais ce qu'elle suggérerait par le mouvement de ses hanches allait largement au-delà de la protection civile. Devant le mouvement de recul de Malko, une de ses mains descendit le long de son corps, esquissant une caresse très légère, mais extrêmement efficace. Sa bouche quitta l'épaule de Malko, glissant vers son ventre. Celui-ci sentit que bientôt fi n'aurait plus le courage de réagir.

Fermement il saisit l'Indonésienne par la nuque et l'arracha à lui. Lui-même se leva et alluma. Kali était restée en boule sur le lit, sa croupe tournée vers lui, en une muette invite. Malko la prit par la main et la fit lever. Ses longs cheveux défaits cachaient en partie son visage, et elle paraissait beaucoup plus douce.

— Je vous ai dit que Je ne vous ferai pas l'amour, dit-il. Je vous connais trop. Cela suffit à me glacer.

Fermement il la raccompagna à la porte restée entrouverte. Et referma.

Mais il n'arriva pas à se rendormir. Étendu sur le dos dans le noir, il

pensait à Samantha. Avec une furieuse envie d'aller la retrouver dans sa chambre. Comme un collégien. Seul un certain respect humain l'en empêchait jouer les rivaux du général Unbung...

La vieille maison de bois craquait de tous côtés. Les hanches en amphore de la comtesse Adler empêchaient Malko de trouver le sommeil.



Samantha se coula tout doucement hors du lit. Le général Unbung dormait sur le dos, la bouche ouverte, repu, et heureux. Il avait fait l'amour à Samantha avec la délicatesse d'un bulldozer, scandant ses efforts de grognements du plus gracieux effet. Heureusement, l'alcool avait très vite tempéré ses velléités érotiques et Samantha avait pu souffler avant d'être totalement laminée.

Mais, pour le général, cela resterait le plus beau jour de sa vie.

L'Allemande se déplaçait comme un chat dans l'obscurité. C'est elle qui avait insisté pour dormir avec l'officier. À sa grande joie.

Elle farfouilla rapidement dans le tas de vêtements jeté sur une chaise, rafla un coussin et sortit sur la pointe des pieds. Le dallage froid du couloir la fit frissonner. Elle n'avait pas voulu prendre le risque de récupérer sa robe qui gisait dans la ruelle du lit arrachée par les mains puissantes de son amant éphémère.

## CHAPITRE XX

Malko sursauta.

Trois explosions sourdes venaient de briser le silence de la nuit. Aussitôt, un hurlement strident s'éleva, avec la violence d'un cauchemar.

Il sauta littéralement dans un pantalon et se rua dans le couloir. Pour se heurter au général Unbung, dans la même tenue que lui.

Une nouvelle explosion retentit suivie d'un cri plus faible.

Cela venait du bout du couloir. Les deux foncèrent en même temps.

La porte de la chambre de Kali était ouverte, la lumière allumée. La silhouette nue de Samantha se découpait sous la lumière crue, de trois quarts. De la main droite, elle tenait le colt 38 à barillet du général et, de la main gauche, un coussin, à travers lequel elle avait tiré, pour étouffer le bruit des détonations.

Kali gisait à ses pieds, recroquevillée sur le ventre, une large tache de sang s'élargissant sur l'omoplate gauche et un filet glougloutant d'une blessure à la nuque. Son bras droit s'agitait spasmodiquement, mais son visage cireux et la fixité de ses yeux ouverts ne laissaient que peu d'espoir.

Gracieusement, Samantha tendit au général son pistolet, en le tenant par le canon encore chaud. Comme une carte de visite.

— Vous me pardonnerez cet emprunt j'espère, fit-elle de son ton le plus « comtesse Adler ». J'espérais ne pas déranger votre sommeil, mais je l'ai ratée la première fois. Je vous prie de m'en excuser.

Tout bête, Unbung restait figé, le pistolet à la main. Samantha passa dignement devant lui et sortit. Malko se pencha sur Kali. Elle ne respirait plus.

— Il n'y a plus rien à faire, dit-il au général.

Celui-ci frotta ses yeux pleins de sommeil. Puis regarda Malko, tout à fait éveillé.

— Et si elle s'était suicidée ?

Malko n'hésita qu'une seconde.

— C'est tout à fait plausible, dit-il lentement

Le général Unbung passa son pistolet dans la ceinture de son pantalon, à même la peau, sa bonne humeur revenue. Il murmura :

— Quel caractère, quand même, cette comtesse Adler. Quelle... quelle fougue !

Malko ne sut jamais quelles étaient les activités visées par cette allusion. Ils se séparèrent dans le couloir. Dès que le général fut rentré dans sa chambre, Malko alla frapper à la porte de celle de Samantha. La voix calme de la comtesse lui dit d'entrer.

Un de ses draps enroulé autour d'elle, elle fumait une cigarette, assise sur son lit.

— Vous venez me faire des reproches ? fit-elle d'une voix sèche. Je crois que je vous ai économisé pas mal d'argent et des ennuis. À moins que vous n'ayez été amoureux de cette traînée ?

Malko secoua la tête.

— Je n'étais pas amoureux d'elle. Et je comprends que vous l'ayez tuée.

Samantha se détendit un peu et dit la voix plus basse :

— J'ai failli vous tuer aussi.

— Moi, pourquoi ?

Les yeux gris regardaient le plancher.

— Quand Kali est entrée dans votre chambre, je la guettais dans le couloir. J'ai tout entendu. Si elle était restée, je vous tuais tous les deux.

— Mais pourquoi ?

Ses yeux gris affrontèrent les, yeux d'or, sans rien livrer de leur mystère.

— Dans la position où vous étiez, il était difficile d'atteindre l'un sans l'autre.

— Vous auriez pu la faire lever.

Samantha eut un sourire très, très lointain.

— Je ne crois pas que j'en aurais éprouvé le désir.



Le premier Lockheed C-141 Starlifter du Civil Air Transport en provenance de Clark Field, se posa à Manado exactement une heure après que la première pelletée de terre soit tombée sur le cercueil de Kali. Douze parachutistes avaient tiré une salve d'honneur. La cérémonie avait été expédiée en un quart d'heure.

Le gros avion était bourré de caisses de fusils automatiques et de munitions. Les parachutistes du général Unbung déchargèrent, la cargaison, et l'appareil repartit Immédiatement. Le second arriva un quart d'heure plus tard, venant de Honolulu, Hickam Field.

Le Civil Air Transport était la compagnie à tout faire de la CIA, dont la devise aurait pu être « Célérité et discrétion ». Issue des fameux Tigres volante, elle n'avait pas les scrupules tatillons des compagnies ordinaires pour les transports un peu particuliers. Genre « mort subite à domicile ».

Ensuite, les appareils se suivirent de quart d'heure en quart d'heure. Aucun des membres d'équipage ne portaient l'uniforme de l'armée US. Tous étaient vêtus d'anonymes treillis verdâtres qui servent aussi bien aux guérilleros castristes qu'aux Spécial Forces. Bien sûr, en cherchant bien, on aurait trouvé quelques uniformes pliés soigneusement dans les cockpits. Mais qui avait envie de chercher ?

Quatre heures après l'arrivée du premier appareil, le général Unbung convoqua Malko. L'officier indonésien avait quitté sa belle Chemise de drap pour un battle-dress flambant neuf. Il semblait d'excellente humeur.

— Je m'envole pour Bali dans deux heures, annonça-t-il. Avec six cents parachutistes que les C-141 ont l'obligeance de nous transporter là-bas. Les gens du PKI vont être surpris...

— Qu'allez-vous faire ?

Le général eut un bon sourire.

— Éliminer physiquement le PKI de l'Indonésie. Agrès, nous aurons cent ans de tranquillité.

Ou un Reich de mille ans, comme aurait dit un précurseur en génocide.

Malko n'aimait pas cette conclusion à tous ses efforts. Il avait voulu empêcher une révolution, pas déclencher un bain de sang.

— Ne craignez-vous pas que ce soit un engrenage sans fin que le PKI veuille un jour se venger ?

Le bon sourire s'accentua.

— Dans la mesure du possible, précisa le général Unbung. Nous tuerons tous les enfants, nous liquiderons les familles entières, afin qu'il n'y ait pas de séquelles.

Sa voix ne s'était pas élevé d'un ton. Comme s'il s'était entretenu d'une campagne de dératisation. Malko eut froid dans le dos devant cet officier bien élevé, aimable, tiré à quatre épingles, qui se préparait à un petit génocide bien propre.

— Je crois que ma présence ne s'impose plus en Indonésie, suggéra Malko.

Le général Unbung avait décidément un cerveau bien organisé.

— J'ai prévu votre départ, annonça-t-il. Vous embarquerez avec Mlle Adler dans un C-141 qui vous déposera à Djakarta. Vous n'aurez plus qu'à embarquer dans la Caravelle de la Thai, vol 424, qui décolle deux heures plus tard pour Singapour et Bangkok...

— Djakarta, fit Malko. Mais...

— Ne craignez rien.

La voix du général était de plus en plus onctueuse.

— Quatre cents parachutistes de ma division vous auront précédé. Les premiers sont déjà en route. Et je suis en mesure de vous annoncer que le général commandant le secteur aérien de Centre-java vient de se rallier à moi. Il contrôle l'aéroport civil.

Le général prit la main de Malko et la serra vigoureusement :

— Vous avez rendu un grand service à mon pays, fit-il. Revenez dans quelques mois. Tout sera calmé et vous verrez un autre visage de l'Indonésie.

Malko sortit avec le général Unbung. Les parachutistes commençaient à embarquer. Tous étaient équipés de fusils M-16 tout neufs. Il regarda le premier appareil décoller pour Bali avec le général puis alla rejoindre Samantha.

\*

\* \*

La Caravelle de la Thai International commençait à descendre vers Bangkok. Samantha jouait distraitement avec l'orchidée qu'elle avait reçu, ainsi que toutes les passagères. Malko achevait sa troisième coupe de Moët et Chandon. Bien qu'ils n'aient pas eu de place en première, ils étaient traités comme des rois. Le repas aurait pu sortir d'un des meilleurs restaurants de Paris. La Thai International ne faisant pas partie de l'IATA <sup>1</sup> en profitait pour offrir à ses passagers un service fabuleux.

Malko suivait des yeux l'hôtesse thaïlandaise, ravissante et attentionnée. Avec un petit choc au cœur. Il avait failli laisser sa peau à Bangkok et y avait abandonné un petit morceau de lui-même.

Samantha dit aigrement :

— Vous n'êtes pas fatigué des miniatures de couleur ?

Il prit sa main et la baisa.

— J'admire la beauté partout où je la trouve. Mais vous êtes certainement la créature la plus ensorcelante que j'aie jamais rencontrée.

Les yeux gris s'adoucirent un peu.

— Merci.

— Pourquoi ne restons-nous pas quelques jours à Bangkok ? demanda Malko, pris d'une inspiration subite. Nous irons nous baigner à Pataya. C'est une petite plage charmante sur le golfe du Siam...

Samantha secoua la tête.

— Désolée, Je ne peux pas. J'ai à faire. Je prends le premier avion pour Saigon. J'ai perdu beaucoup d'argent dans cette histoire...

La femme d'affaires reparaisait « Dommage » pensa Malko.

La Caravelle de la Thai se posa si doucement sur le terrain de Don-Muang qu'ils ne réalisèrent pas tout de suite qu'ils étaient arrivés. Samantha se leva la première. Elle et Malko n'échangèrent plus une parole jusqu'à l'entrée du transit. Ils se séparaient à cet endroit-là. Samantha s'arrêta. Malko hésita. Il haïssait les effusions en public, mais lui, baiser la main eut paru bien cérémonieux après ce qu'ils avaient partagé.

Samantha le tira d'embarras.

Elle s'approcha de lui et dit d'une toute petite voix :



— Bonne chance mon chéri.

Puis, ses lèvres effleurèrent les siennes, très rapidement. Elle s'éloigna aussitôt, balançant ses hanches de rêve, comme si elle regrettait son geste. Malko resta un instant à se faire bousculer, se demandant soudain s'il n'était pas passé à côté de quelque chose de plus important que la CIA.

Son Altesse Sérénissime le prince Malko Linge, chevalier de l'Ordre des séraphins, margrave de Basse-Lusace, grand voïvode de la voïvodie de Serbie (hélas, disparue), chevalier de droit de l'Aigle noir, comte du saint-empire romain, landgrave de Kletgaus, chevalier d'honneur et de dévotion de l'Ordre souverain de Malte volait à neuf cent soixante kilomètres au-dessus de la steppe kirghise, vers son château de Liezen, en Autriche, profondément enfoncé dans son moelleux fauteuil du super-DC-8 des Scandinavian Airlines.

Le cœur triste.

L'excitation de l'action tombée, il revoyait le bain de sang dont Il était sorti à temps, et cela le déprimait. Son humanisme profond le faisait réprouver la violence. Hélas, le métier de barbouze « hors-cadre », même de luxe, le mettait plus en contact avec des massacres qu'avec des expositions de peinture.

Pour se consoler, fi allait s'arrêter à Copenhague, fouiller les antiquaires, afin d'augmenter sa collection de vieilles porcelaines.

Le super-DC-8 des Scandinavian Airlines avait décollé de Bangkok à 10 h. 30. Ils arriveraient à Copenhague à 18 heures. Grâce au Transasian Express, coupant à travers la Russie, on gagnait près de cinq heures et autant d'escales sur la route du sud. Trois fois par semaine, il ralliait l'Extrême-Orient à l'Europe et aux Etats-Unis. Et grâce aux nouveaux sièges du DC-8 63, on était aussi bien assis en touriste qu'en première, Heureusement parce que après ce qu'il avait passé, Malko avait sérieusement envie d'étendre ou Jambes. Karin, l'hôtesse blonde et fine, se pencha sur lui et lui prit son verre vide :

— Encore un peu de champagne avant le dîner ? Il accepta un peu de Moët et Chandon 1964, Brut Impérial... qui alternait parfaitement avec la vodka russe Krepskaia son péché mignon.

Ses yeux dorés suivaient la mince silhouette de Karin. Il avait déjà volé avec elle quelques années plus tôt. Elle était toujours aussi jolie. Et aussi sage. À l'hôtel Erawan de Bangkok, elle avait refusé de dîner

avec lui. Alors qu'il avait pourtant bien besoin de se faire remonter le moral...

Karin revenait, un parfum léger flottait autour d'elle.

— Quel menu avez-vous commandé ? demanda-t-elle. Nous allons servir le dîner.

— Le dîner oriental, précisa Malko. Un *nasi-goreng*.

Pour une fois qu'il ne prenait pas l'avion en courant étant resté deux Jours en Thaïlande, il s'était offert le luxe de commander son repas. À Bangkok, il avait découvert que n'importe quel passager des Scandinavian Airlines pouvait à l'avance composer son menu particulier, en dehors des repas standard.

Il avait d'ailleurs ri tout seul en consultant la liste des menues offertes. Avec leur sérieux habituel, les Scandinavian Airlines avaient tout prévu : sept menus différents !

Même un menu pour « végétariens-idéalistes ». Celui-ci se distinguait essentiellement du menu « végétarien » par l'absence de tout produit animal.

Les « végétariens idéalistes » considéraient les œufs comme une nourriture démoniaque...

Bien entendu, il y avait l'inévitable repas, Kashet et celui à « basses calories » permettant tout juste de ne pas mourir de faim. Les dirigeants de la Scandinavian Airlines poussaient la prudence jusqu'à prévoir un repas anti-ulcère pour les malheureux à l'estomac délabré et même un dîner anti-diabète permettant d'éviter un coma, fâcheux en vol...

Malko s'était contenté du menu oriental, où il avait le choix entre une, demi-douzaine de curry, son *nasi-goreng* et un *kornet*, plat mystérieux qu'il n'avait pu identifier et dont l'hôtesse même ignorait la provenance. Ils auraient survolé l'Afrique, cela n'aurait pas été rassurant.

Il avait choisi le *nasi-goreng* par une sorte de nostalgie de l'Indonésie, de ce pays primitif, cruel et beau.

En attendant son dîner, il jeta un coup d'œil sur les quotidiens emportés de Bangkok. L'affaire indonésienne faisait la « une » de tous les journaux. Le président d'Indonésie venait de prononcer un grand discours dans lequel il remerciait solennellement les officiers restés fidèles au, gouvernement Dont le général Unbung, nommé à titre

provisoire chef d'état-major de l'armée.

Encore un concurrent pour l'Oscar toutes catégories du mensonge.

D'après le président l'ordre régnait à Djakarta, et les derniers communistes étaient impitoyablement traqués. Par contre, des dépêches d'agences étrangères parlaient de massacres effroyables. On liquidait les communistes par familles entières, par villages même.

Malko revit le bon visage du général Unbung et les M-16 flambant neufs de ses parachutistes. De toutes ses forces, il essayait de ne pas penser qu'il avait une responsabilité dans ces massacres. De se dire que si cela n'avait pas été lui, c'eût été un autre agent de la CIA...

Mais c'était lui.

Il avait hâte maintenant de se retrouver dans son château, d'ouvrir une bouteille de Dom Pérignon et de la boire avec Alexandra en faisant l'amour.

Le meilleur antidote contre le cafard. Et contre le souvenir insidieux de la comtesse Samantha Adler...

Il commença à manger. Sans appétit. Et regretta son choix... Son voisin étalait du caviar à la petite cuillère sur ses toasts. Il fit ensuite disparaître une demi-langouste arrosée d'une demi-bouteille de Laffite Rothschild... Ce n'était pas pour rien que les Scandinavian Airlines étaient membre de la Chaîne des Rôtisseurs, la plus vieille société gastronomique du monde... C'était évidemment dommage de ne manger que du *nasi-goreng*.

Heureusement dans deux heures, ils seraient à Tachkent, pour acheter le caviar.

L'Himalaya défilait sous les ailes du super-DC-8. Un monde blanc et propre, aseptisé et discret Son repas terminé, Malko s'épongea le visage avec une petite serviette chaude apportée par Karin, coutume importée du Japon, et se leva pour aller se laver les mains.

La glace des toilettes lui renvoya l'image d'un homme au visage las, dont les yeux d'or liquide étaient striés de rouge. Avec, dans le regard, tout le malheur du monde.

Au moment où il allait sortir, il remarqua un graffiti vengeur tracé au poinçon sur la paroi d'acier. Apparemment, il n'était pas le seul à avoir eu des problèmes en Indonésie.

Une main anonyme avait gravé une seule phrase :

— *Indonesian are dirty pigs !*<sup>2</sup>

Malko sourit devant tant d'indulgence.

---

1. International Airlines Transportes Associations.

2. Les Indonésiens sont de sales cochons !

**Désormais  
vous pouvez commander  
sur le Net :**

**SAS.  
BRIGADE MONDAINE. L'EXECUTEUR  
POLICE DES MŒURS. BLADE  
JIMMY GUIEU . L'IMPLACABLE  
FAITS DIVERS . COMMISSAIRE LEON  
LES EROTIQUES  
De Gérard de VILLIERS**

**LES NOUVEAUX EROTIQUES . SERIE X  
LE CERCLE POCHE . THRILLER NOIR**

**en tapant**

**[www.editionsgdv.com](http://www.editionsgdv.com)**